

SCIENCE & VIE

GUERRES & Histoire

Exclusivité

« Comment pris d'assaut le palais de Kaboul. Un colonel du K... raconte... »



Leuctres: une révolution tactique



1941, Hitler avale les Balkans: un sans-faute ?



Les Tercios, l'arme fatale de l'Espagne



Dossier

Napoléon était-il vraiment un génie militaire ?



La flotte française de 1939 était-elle dépassée ?

L 17103 - 1 - F: 5,95 € - RD



Retrouvez
SHOGUN 2



fb.com/TotalWarFrance

TOTAL WAR™ **SHOGUN 2**

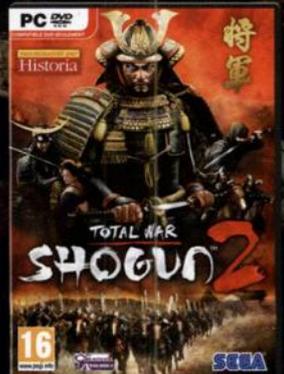
MAÎTRISEZ L'ART DE LA GUERRE



Construisez et faites prospérer votre royaume sur une carte de campagne pour la première fois en 3D à 360°.



Menez votre armée à la conquête du Japon du XVIème siècle dans des batailles en temps réel à couper le souffle.



SORTIE DU JEU
LE 15 MARS 2011

16
www.pegi.info



recommandé par
Historia

TOTAL WAR
www.totalwar.com

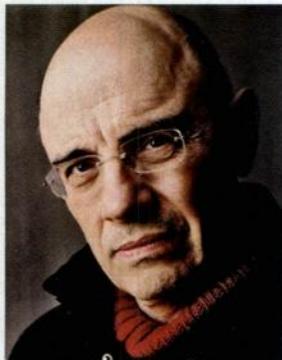


SEGA
www.sega.fr

EDITORIAL

« **L**a guerre, c'est le meilleur de l'homme au service du pire » a jadis écrit Henry Fosdick, un célèbre pasteur américain, pacifiste comme il se doit. De son côté, l'historien Trevor Dupuy a estimé qu'on devrait pouvoir recenser environ 10 000 guerres documentées depuis cinq mille ans. Soit deux guerres nouvelles par an en moyenne... Les guerres — celles que l'on fait et celles que l'on prépare — ont largement façonné l'expérience humaine. Les sociétés y ont consacré une part importante de leurs ressources. Les individus y ont déversé, de tout temps, une quantité insondable de courage, d'altruisme et d'intelligence ; mais aussi les mille inventions de leurs instincts les plus bas. La guerre répugne, la guerre fascine. Ce n'est pas nouveau. La guerre fait réfléchir aussi, et pas seulement les militaires. Notre vieille Europe le sait bien, elle qui se réfère constamment à la guerre — et à la paix — lorsqu'elle veut justifier ses efforts vers l'unité. S'il s'est « écrit plus d'ouvrages sur Napoléon que de jours qui se sont écoulés depuis sa mort » (Jean Tulard), que dire de l'expérience guerrière en général ! Romans, essais, films, jeux, tout en parle. Le langage, les paysages, le droit, les rapports sociaux, la recherche scientifique, le vêtement, l'économie, en portent la trace. Sait-on, par exemple, que la première usine fut, au xiv^e siècle, l'arsenal de Venise, qui employait 14 000 ouvriers ? Cette richesse historique et culturelle foisonnante, nous avons voulu en faire la matière d'un nouveau magazine. Un magazine où l'on enquête, où l'on traque les mythes, les légendes et les idées reçues, où l'on démonte, l'on décrypte, l'on illustre à foison : voilà quelques-uns des gènes dont *Guerres & Histoire* hérite de son père *Science & Vie*. Ce savoir-faire se mêle à une ouverture à la fois sur les nouvelles générations d'historiens — comme ci-après Benoist Bihan et Charles Esdaile, qui bousculent dans notre dossier l'image de Napoléon — et sur le monde. Pour preuve de cette ouverture, ce sommaire qui traite d'autres époques que celle de la Seconde Guerre mondiale et qui fréquente d'autres parapets que ceux du Vieux Continent. Sans rien renier du riche héritage militaire français, dont témoigne le bel article du colonel Goya sur trois générations de fantassins. Notre équipe, qui inclut des journalistes anglo-saxons, israélien, russe, géorgien, fait le pari de vous livrer une exclusivité par numéro. La première nous vient tout droit du KGB : elle vaut son pesant de vodka et d'épisodes rocambolesques ! De belles, de vraies, de fortes histoires, tel est le rendez-vous que vous propose, chaque trimestre, *Guerres & Histoire*. ■

Jean Lopez, rédacteur en chef



■ **Jean Lopez**
Rédacteur en chef.
Scrute les deux guerres mondiales depuis qu'il sait lire. Un des spécialistes français de l'Armée rouge et du conflit germano-soviétique.



■ **Pierre Grumberg**
Rédacteur en chef adjoint.
N'aime rien plus que les ponts d'envol des porte-avions et l'odeur du kérosène. Autre centre d'intérêt : les rapports entre guerres, sciences et techniques.



■ **Yacha MacLacha**
Conseiller de la rédaction.
Ancien diplomate, fin connaisseur du monde russe, écumeur des steppes et des archives. Capable d'interviewer en six langues.



■ **Michel Goya**
Conseiller de la rédaction.
Colonel, historien militaire, directeur de recherches à l'Irsem, l'Institut de recherches stratégiques de l'École militaire.



■ **Laurent Henninger**
Chargé d'études à l'Irsem, organisateur d'innombrables colloques savants sur la guerre à travers les âges, accoucheur d'idées, militant de la nouvelle histoire bataille.

SUR LE FRONT

18

Caméra au poing

Viêt Nam, 1965 : premier sang, premières larmes

Les photos mythiques de Larry Burrows.

52

Chasse aux mythes

La Royale de Darlan : une marine dépassée ?

Loin d'être le fleuron souvent vanté, la flotte de 1939 souffrait de graves lacunes et déficiences.

58

À la loupe

Leuctres ou le triomphe de la géométrie sur le nombre

En 371 avant J.-C., Épaminondas introduit l'ordre oblique et détruit la puissance spartiate.

64

Il y a 70 ans

Balkans, 1941 : le dernier sans-faute d'Hitler ?

La campagne diplomatique et militaire, qui élimine la Grèce et la Yougoslavie, est un chef-d'œuvre du genre.

74

Aux armes !

B-52 Stratofortress : les 5 secrets de la longévité

Le bombardier américain sera le premier appareil à servir cent ans, selon les prévisions de l'US Air Force.

84

Troupes

Les Tercios, bras invincible de l'Espagne

150 ans de domination espagnole entre les XVI^e et XVII^e siècles, grâce à l'invention de la première formation tactique interarmes.

90

Les combattants

Poilu de 1914, appelé en Algérie, engagé de l'opération Daguet : qu'est-ce qui a changé ?

98

Un classique revisité

Sun Zi pour les bleus

Interview de la sinologue Valérie Niquet.

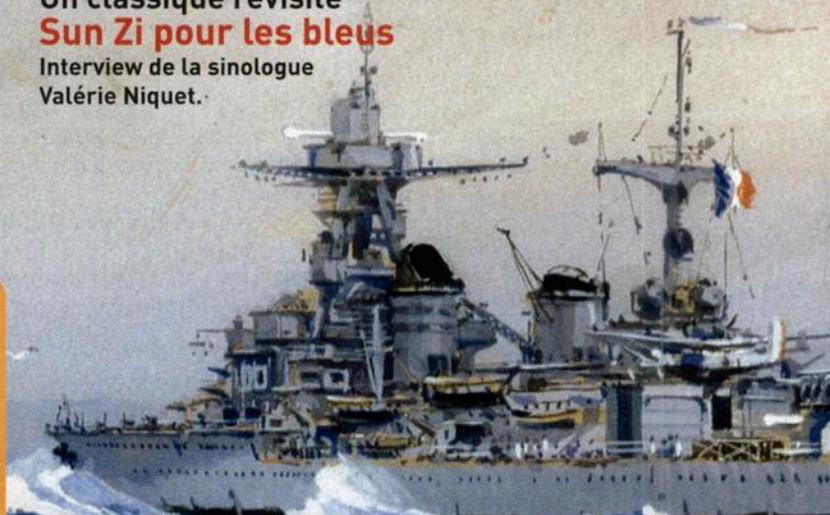
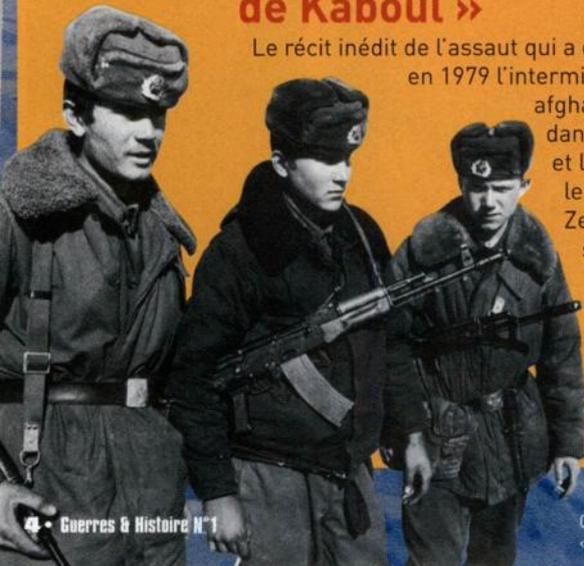
EXCLUSIVITÉ

6

Interview exclusive

Yakov Semenov, colonel du KGB : « Comment j'ai pris le palais de Kaboul »

Le récit inédit de l'assaut qui a démarré en 1979 l'interminable conflit afghan. Comment, dans la confusion et le chaos, le groupe Zenit a rempli sa mission, à un contre quarante.



CHRONIQUES

83

Opérations spéciales de Dominique Merchet

Les commandos de La Guerre du feu

103

Chronique de Laurent Henninger

À quoi sert l'histoire militaire ?

114

Chronique drolatique de Charles Turquin

Ah si Suffren avait commandé à Trafalgar !

RE NO.1

RUBRIQUES

14

Actualités...

... de l'histoire militaire dans la presse internationale et la recherche.

28

Vos questions à la une !

Écrivez-nous, les spécialistes répondent.

72

L'évocation

La Grande Muraille à cœur ouvert

88

1 image, 1 histoire

Depuis 150 ans, les mines sèment la mort

104

Une guerre au cinéma

Le conflit de l'Irlande du Nord

106

À lire, à voir, à jouer

Actualités de l'édition, du cinéma, des expositions, du jeu vidéo.

112

Quiz

Connaissez-vous la guerre de 1870 ?

CREATIVE ASSEMBLY/SEGA - RETOUCHE : MARIE FLORES

32-51

DOSSIER

Napoléon était-il vraiment un génie militaire ?

34

Les campagnes : du meilleur au pire

De Toulon à Waterloo, dix campagnes ou batailles majeures soumises à une triple appréciation de G&H : tactique, opérationnelle, stratégique

40

Ils ont appris comment le battre...

Napoléon n'a pas affronté que des médiocres, loin de là. Et il n'a pas vu que ses adversaires s'amélioreraient sans cesse à son contact.

42

Grande Armée : un royal héritage bien exploité

Napoléon a hérité d'un outil formidable de l'Ancien Régime et de la Révolution.

Les apports de cinq grands esprits militaires qui ont pavé le chemin du Cor

46

Les six faiblesses de Napoléon

L'historien britannique Charles Esdaile nous le dit : « Le vrai responsable de la chute de Napoléon, c'est Napoléon lui-même. » Revue de détail des travers et des petites faiblesses d'un homme hors du commun.

Une publication du groupe **MONDADORI FRANCE** Président : Ernesto Mauri.

RÉDACTION - 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Tél. 01 46 48 48 48. Pour joindre la rédaction : courrier.SVGH@mondadori.fr

Rédacteur en chef : **Jean Lopez**, assisté de **Silvi de Almeida** • Rédacteur en chef adjoint : **Pierre Grumberg** • Directeur artistique : **Pascal Quehen**

Secrétaires de rédaction : **Guillemette Echalié**, **Juliette Zumbiehl** • Service photo : **Stéphane Dubreil** • Documentaliste : **Virginie Briffaut**

Comité éditorial : **Laurent Henninger**, **Yacha MacLasha**, colonel **Michel Goya** (chargé de mission à l'Irsem).

Ont collaboré à ce numéro : **Patrick Bouhet**, **Nicolas Gavet**, **Michel Goya**, **Laurent Henninger**, **Frédéric Lert**, **Yacha MacLasha**, **Jean-Dominique Merchet**, **Pierre Picouet**, **Antoine Reverchon**, **Joanne Taaffe**, **Eric Tréguier**, **Charles Turquin**.

DIRECTION ÉDITION - Direction Pôle : **Jean-Luc Breysse** • Directeur délégué : **Vincent Cousin**.

DIFFUSION - Site : www.vendezplus.com • Directeur : **Jean-Charles Guéroult** • Responsable diffusion marché : **Siham Daassa**.

MARKETING - Directeur : **Sébastien Petit** • Responsable : **Claire Leprovost** • Chargée de promotion : **Michèle Guillet** • Assistante : **Justine Bonnafoux**.

ABONNEMENTS - Responsable : **Johanne Gavarini** • Chef de produit : **Clara Billand**.

PUBLICITÉ - Tél. 01 41 33 50 15. Directrice exécutive : **Valérie Camy** • Directrice commerciale : **Francesca Colin** • Directrice de la publicité : **Sophie Muller**

Commerciaux : **Lionel Dufour**, **Virginie Commun** • Assistante **Sylvie Angerville** • Planning : **Sylvia Apodaca** • Trafic : **Véronique Alex**

Opérations spéciales : **Jean-Jacques Benezech**.

FABRICATION - Chef de fabrication : **Gregory Cervantes**.

Directeur financier - **Carmine Perna**. Finance manager - **Géraldine Pellerin-Faux**.

ÉDITEUR - Mondadori Magazines France. Siège social 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Président et directeur de la publication : **Jean-Luc Breysse**

Actionnaire principal : Mondadori France SAS • Imprimeur : Imaye Graphic - 96, bd Henri-Becquerel 23021 Laval Cedex 9 • ISSN : en cours

N° de Commission paritaire : en cours • Dépôt légal : mars 2011.

Relations avec les **ABONNÉS** Par courrier : relations.clients@mondadori.fr

Tarifs d'abonnement France 1 an (4 numéros) : **19 euros** • Relations clientèle abonnés par téléphone : 01 46 48 47 08 de 9 h à 12 h et de 13 h à 17 h 30 (mercredi et vendredi 16 h 30) ; par courrier : Service Abonnements, TSA 10005, 8, rue François-Ory, 92543 Montrouge Cedex. Vous pouvez aussi vous abonner sur www.kiosquemag.com.



Yakov Semenov, colonel du KGB : « Comment j'ai pris le palais de Kaboul »

Interview réalisée par Yacha Maclasha

Décembre 1979, Kaboul : l'unité d'élite Zenit donne l'assaut, à quarante contre un, à la résidence du président afghan. Récit d'une opération spéciale, chaotique, sanglante... et réussie.

■ Chronologie pour comprendre l'opération

17 juillet 1973 - Coup d'État à Kaboul : le roi Mohammad Zaher Chah est renversé par son cousin Daoud Khan, soutenu par le Parti démocratique du peuple afghan (PDPA), favorable à de bonnes relations avec Moscou. Daoud tente ensuite de s'éloigner de son encombrant allié et entame la répression.

27 avril 1978 - Coup d'État communiste. Mohammad Taraki, leader du PDPA, fait massacrer le président Daoud Khan et sa famille. Il devient président avec Hafizullah Amin comme vice-Premier ministre.

Juillet 1978 - La faction léniniste du PDPA, *Khalq* (Peuple), dirigée par Taraki, réprime la faction modérée, *Parcham* (Drapeau), dirigée par Babrak Karmal et favorite de Moscou. Karmal se réfugie en URSS.

Décembre 1978 - Signature d'un traité d'amitié entre Moscou et Kaboul, avec clause d'assistance militaire : des instructeurs soviétiques sont présents à Kaboul depuis 1975. Les relations Amin-Taraki s'enveniment.

12 mars 1979 - Révolte de la ville d'Herat, à l'est du pays, 100 civils soviétiques tués. Appel des insurgés au *djihad*. Taraki appelle Moscou au secours, qui n'apporte qu'une assistance matérielle.

14 septembre 1979 - Le duel Amin-Taraki tourne à l'avantage du premier. Taraki, capturé, est étouffé dans sa prison. Mais la personnalité incontrôlable d'Amin, devenu président, inquiète Moscou.

10-12 novembre 1979 - Arrivée du bataillon musulman. D'autres unités soviétiques sont envoyées les 3 et 14 décembre : avec elles revient Karmal, qui se cachera à l'aéroport de Bagram jusqu'au 27.

14 décembre 1979 - Tentative manquée d'empoisonnement d'Amin par le KGB. Amin quitte le centre de Kaboul pour le palais Tajbeg, en périphérie.

27 décembre 1979 - Prise de Kaboul par le KGB. Amin est assassiné par un commando dans son palais. Le même jour, Karmal invoque à la radio le traité d'amitié soviéto-afghan de 1978 pour « réclamer » l'aide de Moscou. L'armée soviétique - 80 000 hommes, 1 800 chars - est en fait déjà entrée dans le pays depuis le 25 décembre : 20 000 paras débarquent également à Bagram : c'est l'invasion. Karmal devient président, la faction *Parcham* du PDPA prend le pouvoir. Début de la guerre d'Afghanistan.

15 février 1989 - Le dernier soldat soviétique quitte l'Afghanistan. Bilan : plus de 15 000 tués et 35 500 blessés. 100 000 à 1 million d'Afghans seraient morts, 7,5 millions sont réfugiés.

G&H: Quand êtes-vous arrivé à Kaboul ?

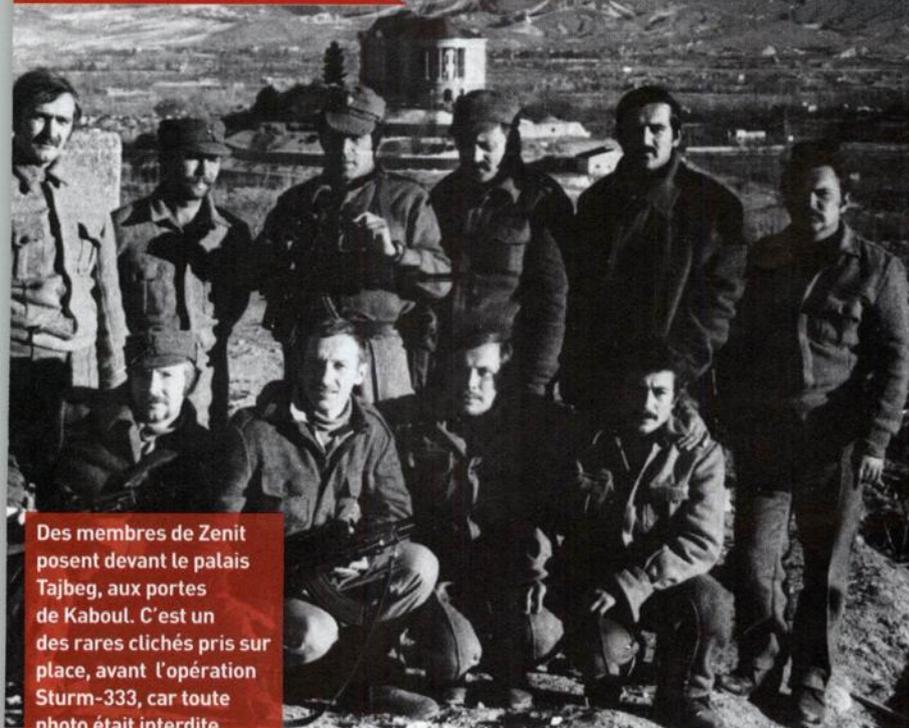
Yakov Semenov : J'ai débarqué vers le 17 septembre 1979, peu après le jour où Taraki a été destitué par Amin. La situation était confuse. Autant pour nos dirigeants politiques que pour le KGB, l'affaire était une très mauvaise surprise, un vrai choc. Ma mission était de faire sortir les proches de Taraki et de les envoyer en sécurité à Moscou dans l'avion qui m'avait amené avec une cinquantaine d'hommes de Zenit. Ce groupe était une unité spéciale du KGB, formée entre juillet 1979 et janvier 1980 et entraînée pour agir derrière les lignes ennemies en cas de guerre. Une unité d'élite, composée d'officiers disposant d'une formation universitaire et parlant deux langues étrangères. En même temps, je devais renforcer la protection de notre ambassade. Le commandement m'a, en plus, chargé d'un mémo, à mon avis important, sur le rapport de force entre le gouvernement et les opposants armés. Après un mois et demi de travail, j'ai conclu que la population entière luttait contre le pouvoir central, et ne cessait le combat que pour les récoltes, de début juin à la mi-août. Puis fin novembre et début décembre, des renforts de Zenit ont débarqué. On m'a demandé de monter une opération pour prendre le palais d'Amin dès le 14 décembre.

Une opération risquée, non ?

Kamikaze, oui ! Si nous avions attaqué ce jour-là, nous aurions échoué à l'américaine [NDLR : allusion au fiasco de l'opération de libération des otages de l'ambassade de

« Avant l'assaut,
on a tous bu un peu
de vodka. Ça enlève
le stress. »

Le jeune officier
Yakov Semenov
pose ici avec son
AK-47, en 1972, lors
d'un entraînement
à Balashikha, l'école
spéciale de troupes
d'élite du KGB
en Russie.



Des membres de Zenit posent devant le palais Tajbeg, aux portes de Kaboul. C'est un des rares clichés pris sur place, avant l'opération Sturm-333, car toute photo était interdite. Secret oblige : les agents du KGB étaient sur place sous de fausses identités.

COLLECTION PARTICULIÈRE YAKOV SEMENOV

Téhéran

Le 4 novembre 1979, en pleine révolution islamique, 56 ressortissants américains sont pris en otage dans leur ambassade. En avril 1980, Carter lance l'opération Eagle Claw. Un cuisant échec : huit militaires sont tués, la mission est abandonnée. Les otages ne seront libérés qu'en janvier 1981, par la voie diplomatique.

Vladimir A. Krioutchkov

Agent historique du KGB (1924-2007), il est adjoint du directeur de 1974 à 1988, en charge du PGU. À partir de 1988, il dirige le KGB. Un des organisateurs de la tentative de putsch contre Gorbatchev en août 1991, il est relevé ensuite de ses fonctions.

Téhéran]. Le rapport de force était désastreux et nous ne pouvions compter sur aucune aide de l'armée. Il fallait en outre traverser tout le centre-ville de Kaboul — pas terrible pour l'effet de surprise — avant d'arriver au palais présidentiel, défendu par 2000 hommes. Sans compter un nombre équivalent de gardes au quartier général voisin.

Kaboul ressemblait à une forêt de galons, à l'époque...

Une fois, le commandant du bataillon musulman (voir encadré ci-dessous) et moi avons été convoqués à une réunion, où six généraux étaient présents, du grade de lieutenant-général (général de division) à plus haut. Je ne l'oublierai jamais : j'étais si nerveux que j'ai changé trois fois de vêtements avant d'y aller.

La présence de tous ces grands personnages laisse penser à une opération improvisée dans la panique.

Je me souviens très bien d'une réunion de planification, autour du 10 décembre. Le lieutenant-général Gous'kov, adjoint du commandant des troupes aéroportées de l'URSS, me convoque et me prie de lui expliquer comment je compte m'emparer du « chêne ». C'est la première fois que j'entends mentionner cet objectif et de surcroît qu'on me demande de l'attaquer. Je lui demande de quoi il s'agit. Il me regarde, interloqué, sans dire un mot... Après coup, j'ai compris. Gous'kov a cru que je feignais l'ignorance : il

était certain que je savais que le « chêne » était le palais présidentiel ! Mais, en fait, je ne savais rien et n'avais aucun renseignement, rien de rien. Pas de plan du palais présidentiel, pas d'agents pour me renseigner à l'intérieur...

Qu'avez-vous fait ?

Je me suis efforcé de collecter des données sur le palais, en interrogeant notre interprète et un membre de l'antenne qui connaissaient les lieux. Je me suis aussi rendu seul sur place en reconnaissance. Je n'ai pu rassembler que des miettes, très

imprécises, mais suffisantes pour se rendre à l'évidence : la mission était impossible. Comment attraper le chat dans un palais sombre, dont on ignore tout ? J'ai quand même monté un plan dans les règles, comme j'avais appris à le faire. Mais c'était un plan complètement bidon. Du vent !

Avez-vous dit à Gous'kov que c'était perdu d'avance ?

Bien sûr que non ! J'étais prêt à exécuter l'ordre, même avec des chances de survie presque nulles. Nous sommes montés dans les BMP [NDLR : véhicules chenillés de combat d'infanterie]. Les moteurs étaient en marche... Nous n'attendions plus que de savoir si Amin avait été empoisonné : c'était le feu vert pour l'assaut. Mais nous avons appris qu'il était sain et sauf [NDLR : Amin avait offert les bocaux empoisonnés par son cuisinier — un agent du KGB — à un membre de sa famille]. Et l'opération a été annulée. À dire vrai, il se peut aussi que l'un des chefs, peut-être Gous'kov, ait compris lui-même que tout cela était voué à l'échec. En tout cas, il ne s'est rien passé et Amin a déménagé au palais Tajbeg, en dehors de la ville, le 17 décembre.

Pourquoi donc empoisonner Amin avant de donner l'assaut ?

L'idée était de faciliter notre travail : le chef mort, la garde n'avait plus de raisons de résister.

Mais alors, si Amin était mort, à quoi bon monter un assaut ?

Vous savez, à l'époque, les journaux soviétiques écrivaient, qu'en Afghanistan, il y avait des forces saines, celles qui ont fait la « vraie » révolution... Pour cela, nous avions besoin d'une mise en scène [NDLR : le mot exact employé en russe est « feu d'artifice »].

Vous voulez dire qu'il fallait monter un spectacle destiné à vendre au monde, et surtout aux Afghans eux-mêmes, que le peuple, les armes à la main, avait pris le pouvoir... Vous avez bien compris.

Le plan du 14 décembre ayant échoué, c'est la planification de l'opération Sturm-333 proprement dite qui débute, fixée au 27 décembre. Qui la dirigeait ?

La préparation a été coordonnée par Boris Semenovitch Ivanov, à Kaboul depuis juillet 1979, et par Vadim Alexeyevitch Kirpitchenko, les premiers adjoints de **Vladimir Krioutchkov**, directeur du PGU. La direction de l'opération elle-même a été confiée à Ivanov. C'est le lieutenant-général Drozdov, patron de la direction « S » du PGU, qui a été chargé spécialement de la prise du palais Tajbeg. Il a débarqué le 19 ou le 20 décembre alors que tout était pratiquement prêt. On ne savait pas trop quoi faire de lui, alors on lui a trouvé cette place. Assez éloignée d'ailleurs des Ivanov, Kirpitchenko et autres acteurs de premier plan.

Quels étaient les troupes dont vous disposiez ?

Le détachement de Zenit que je commandais comptait 30 hommes. Nous étions accompagnés d'une autre unité provisoire arrivée le 20 décembre : le groupe Grom (« Tonnerre »), issu du groupe Alpha, une autre unité permanente créée au sein du KGB pour la lutte antiterroriste. Grom comptait 25 membres, des sous-officiers pour la plupart, dirigés par le commandant Micha Romanov.

« Nous avions mise en scène p que le peuple main, avait pris

Bataillon musulman



Cette unité regroupait en 1979, 520 hommes des troupes spéciales soviétiques (Spetsnaz). Son nom

vient du fait que ces hommes étaient recrutés dans les Républiques d'Asie centrale de l'URSS. Le bataillon est l'une des premières unités arrivées en Afghanistan, débarquant à la base de Bagram en novembre 1979. À la demande de Kaboul, le bataillon opérait sous uniforme afghan.

Aviez-vous d'autres troupes à disposition ?

Oui, le 27 décembre, le rapport de force était devenu bien plus favorable. Nos unités stationnaient près de Tajbeg, avec des renforts prêts à intervenir si besoin. Nous pouvions compter sur le bataillon musulman, arrivé à Bagram, l'aéroport voisin de Kaboul, en novembre. Et surtout sur la division para de Vitebsk. Ironiquement, cette division est arrivée à la demande insistante d'Amin. Taraki, et Amin après lui, avaient peur de la rébellion et réclamaient sans arrêt des troupes à Moscou.

Comment la planification s'est-elle passée cette fois ?

Comme Drozdov était responsable de la prise du palais, les réunions se passaient chez lui. Nous avons élaboré un plan avec Romanov et décidé d'y rester fidèle, quoi qu'on nous propose. Après tout, c'était à nous de monter au feu et de mener les autres...

Le PGU a-t-il approuvé ?

Le PGU n'a pas eu son mot à dire. Nous avons présenté notre plan à Drozdov. Il l'a trouvé raisonnable pour tout ce qui concernait l'entrée dans le palais et les mesures à prendre une fois dedans. Pour l'arrivée jusqu'au palais, Romanov et moi avons prévu que Grom passerait en tête.

Drozdov a inversé cet ordre. Le résultat est que Zenit a essuyé la plus grande partie du feu. Je pense que Drozdov imaginait que nous serions bloqués aux abords du palais et que Romanov et ses gars iraient au bout [NDLR : il semblerait que Drozdov avait plus confiance dans les qualités agressives de Grom, constitué de

sous-officiers plus jeunes et sans doute mieux entraînés à la prise d'un bâtiment, que dans les officiers « intellectuels » de Zenit]. Mais Zenit n'a pas été bloqué et nous sommes entrés avec Grom dans le palais.

Disposiez-vous cette fois du plan du palais Tajbeg ?

On me l'a donné quelques jours avant. Ou plutôt une partie : le palais avait trois niveaux et on m'a donné le plan d'un quart du deuxième étage, où étaient les appartements d'Amin. Et comme le plan du palais était symétrique, j'ai imaginé le reste.

Reconstituons maintenant la séquence. L'assaut devait être donné à 15 heures, de jour. Puis l'opération a été repoussée à 22 heures, puis à 21 heures... Et finalement tout démarre à 18 h 30. Pourquoi tous ces contretemps ?

Comme le 14, tout dépendait d'une tentative d'empoisonnement. Cette fois, tout aurait fonctionné si Amin lui-même n'avait fait venir, de notre ambassade, des médecins soviétiques. Ils ignoraient tout de notre opération et sont parvenus à le soigner ! L'heure de départ a du coup évolué en fonction de l'état de santé du patient...

Comme il risquait de ne pas mourir, vous avez finalement reçu l'ordre d'en finir en le tuant. Quand ça ?

J'ai reçu l'ordre à 15 heures.

Le jour de l'opération ?

Oui, le 27 décembre. Et à 18 heures, nous étions déjà assis dans les véhicules.

Est-ce que cet ordre vous a étonné ?

Le commandant du bataillon musulman affirme qu'il a été surpris...

C'est ce qu'il dit avec le recul du temps. Il avait 20 ans et, à mon avis, il ne se posait pas de questions : il n'aurait pas osé. Moi, j'avais déjà 40 ans... Et puis, à l'époque, les choses se passaient différemment. On ne se creusait pas la cervelle en se demandant si Amin était ou non un agent de la CIA. J'étais un officier, j'avais reçu un ordre et je devais l'exécuter au mieux.

Quel était le plan d'assaut ?

Le groupe Zenit a été réparti en quatre BTR (un transport légèrement blindé à huit roues, voir photo p. 10), chaque véhicule avait un chef de groupe à qui j'ai montré et expliqué comment et où ils devaient intervenir. Romanov a fait de même avec Grom, embarqué dans des BMP. Les véhicules ont été prêtés par le bataillon musulman. Nous étions cantonnés sur une colline voisine de celle où se trouvait l'objectif. Entre les deux, il y avait un ravin, hors de vue des tireurs adverses. L'idée était de monter dans les véhicules, de descendre dans le ravin, puis de remonter vers l'objectif en empruntant la rampe. Pendant tout ce temps, nous devions bénéficier de l'appui de feu assuré par les *Shilki* (voir photo ci-contre) du bataillon musulman, basés sur notre colline, en vue de l'objectif. Le bataillon devait en outre assurer un « cordon sanitaire » autour de la zone des opérations, en empêchant notamment une contre-attaque des Afghans, qui disposaient d'une brigade blindée dans les parages. Une fois devant le palais, nous devions débarquer et tâcher de pénétrer par l'entrée principale, avant de nous disperser à gauche et à droite. Chaque petit groupe avait en principe son secteur. Comprenez bien : nous n'avions pas eu de maquette pour nous entraîner. Il y avait 56 pièces dans le bâtiment, sans compter le sous-sol. Le travail n'était pas facile. Notre plus grande crainte était de nous tirer dessus mutuellement. Nous portions sur le bras des bandeaux blancs, pour faciliter l'identification. Mais il faisait nuit et ça n'a pas marché...

Disposiez-vous d'un équipement particulier ?

Le bataillon musulman, moins exposé, nous a donné ses gilets pare-balles. Pour le reste, rien de particulier : la version para de l'AK-47, mitrailleuses et lance-grenades. Et nous portions des tenues militaires afghanes.

Avez-vous distribué de la vodka ?

À Kaboul, ville musulmane, il était en principe impossible de se procurer de la vodka, mais, avec Micha Romanov, on s'est débrouillé. Et nous avons tous bu. 50 à 100 grammes par homme.

Ne pensez-vous pas que c'est mauvais pour la concentration ?

Non. C'est tonifiant, ça enlève le stress. Il suffit de doser précisément, comme avec un médicament : plus, et le



PGU

Le PGU (Pervoe Glavnoe Oupravleniye, « Première Direction générale ») était la principale direction du KGB (Komitet Gosudarsvennoy Bezopasnosti, « Comité de la sécurité d'État »), chargée des actions secrètes à l'extérieur. Son directeur était le numéro deux du KGB et succédait au grand patron. La direction « S » du PGU couvrait les antennes installées, légalement ou non, à l'étranger.

**besoin d'une
ur faire croire
les armes à la
le pouvoir. »**



Le ZSU-23-4 *Shilka* — d'après le nom d'une rivière d'Asie orientale russe — est un blindé chenillé léger doté d'une tourelle à quatre canons antiaériens de 23 mm guidés par radar : un engin capable de tirer jusqu'à 4 000 coups par minute, dévastateur contre des cibles non protégées, et donc très prisé pour l'appui-feu. ZSU, pour *Zenitnaya Samokhodnaya Ustanovka*, signifie « affût antiaérien automoteur ».



patient meurt, moins, et il reste malade. Cette dose avait des fonctions positives, vérifiées par l'expérience au combat. En plus, aucun des hommes n'avait vu le feu. Or, dans ce cas-là, 95 % des soldats perdent leur sang-froid. Ils deviennent un troupeau, incapable d'agir de façon rationnelle.

Comment et quand l'assaut a-t-il démarré ?

Nous avons démarré vers 18h30. À environ 1500 mètres du palais, nous nous sommes retrouvés sous le feu de mitrailleuses lourdes. J'étais dans le véhicule de tête. Le deuxième a été touché. Il s'est renversé et a pris feu. Un des occupants a été tué, les autres blessés. Le troisième véhicule a été aussi touché mais a réussi à entrer dans le ravin. De là, nous avons atteint la rampe...

Avec la destruction du deuxième BTR, vous avez perdu vos liaisons radio...

Oui, c'est vrai, nous avons eu des problèmes de communication. J'avais mon propre poste portable, du genre talkie-walkie, mais je ne l'ai utilisé que pour transmettre deux mots : *Glavnomou konets!* (« Le chef est mort ! »). C'était une heure après le début de l'assaut. Avant ça, il n'y avait pas de liaison avec Drozdov, qui se trouvait au stade de football, dans le centre de Kaboul. Et je n'avais pas de liaison non plus avec le bataillon musulman.

Cela expliquerait pourquoi les *Shilki* n'ont pas cessé le feu quand vous êtes arrivés devant le palais, si bien que leur tir s'est ajouté à celui des gardes d'Amin. Est-il possible que vous ayez perdu des hommes à cause du feu ami ?

C'est possible, je ne sais pas [NDLR : tous les éclats d'obus et de balles extraits sur les morts et les blessés ont été conservés par le KGB, sans aucune analyse balistique ou autre]. Le bataillon musulman, à vrai dire, je l'ai oublié pendant l'opération. Vous savez, au combat, il est difficile de savoir

qui est tué et comment... C'est vrai que l'entrée dans le palais était difficile : les obus tirés par les *Shilki* touchaient les murs du palais, ricochaient comme des petits pois et tombaient sur nos têtes. Franchir les quelques mètres qui séparaient les véhicules du palais a été difficile. Cela dit, l'épisode le plus dangereux a été le chemin en BTR, quand les mitrailleuses lourdes nous tiraient dessus.

Le commandant du bataillon musulman a dit que votre tentative avait échoué et que c'est lui qui, prenant l'affaire en main, s'est emparé du palais...

C'est faux. Nous avons réussi du premier coup. En revanche, c'est vrai qu'ils sont rentrés aussi, mais après, quand l'affaire était presque terminée. Cela dit, il n'était pas au courant de ce qu'il se passait en haut, au deuxième étage. Le palais était immense.

Que s'est-il passé une fois dans le palais ?

Nous avons commencé le nettoyage. Avant d'entrer dans une pièce, on jette une grenade. Puis on arrose au pistolet-mitrailleur ou à l'AK-47. Et on crie : « *Mains en l'air !* »

« On jette une grenade
on arrose
Et on crie : *Mat* »

Il semblerait que la garde du président ait été paralysée par le mot *mat* (« putain de ta mère » en russe). La garde attend une attaque d'une faction afghane rivale. Et puis, là, ils entendent parler russe, comme à Riazan où ils ont été entraînés. Pour eux, entendre *mat*, c'est un peu comme dire papa !

C'est une histoire ! Qui a le temps de crier *mat* ? On crie « Hourra » ou bien « *Mat* » quand on n'a rien à faire. C'est bon pour le cinéma, tout ça.

Une fois à l'intérieur, il fallait aller au deuxième étage. Là où se trouvait Amin.

Nous sommes six à avoir accédé les premiers au second étage : Kourbanov, mon interprète, Sacha Kareline, Sacha Pliusin, Serioja Golos et Victor Anisimov.

■ Hafizullah Amin (1929-1979)

Né dans une bonne famille de Paghman, Amin fait ses études à Kaboul puis à l'université Columbia de New York, où il reçoit de l'argent de la CIA (il se justifiera en expliquant que, étudiant sans le sou, tous les secours étaient bienvenus). De retour au pays, il rejoint le Parti démocratique du peuple afghan (PDPA) et sa faction *Khalq*, dirigée par Taraki et opposée à la faction *Parcham* de Karmal. Avec la prise du pouvoir par Taraki en 1978, Amin devient vice-Premier ministre en association avec Karmal. Une fois ce dernier évincé, Amin s'affronte avec Taraki pour le pouvoir, alors que le pays se soulève contre le nouveau régime. Le 14 septembre 1979, Amin manque d'être attiré dans un piège par Taraki avant de s'emparer de son rival et de l'exécuter, à l'insu de Moscou. Seul patron, il se retrouve dans une position difficile. Son extrémisme est perçu comme un facteur de déstabilisation du régime. Tout en appelant les Soviétiques à l'aide, Amin est bientôt suspecté d'être un agent de la CIA. Le Politburo décide alors son élimination, le 14 puis le 27 décembre 1979. Dans l'après-midi, Amin est empoisonné par des cuisiniers infiltrés par le KGB et sombre dans le coma. Sa femme alerte l'ambassade soviétique qui dépêche deux médecins militaires qui le sauvent *in extremis*. C'est donc persuadé jusqu'au bout de l'amitié russe, errant dans son palais avec des perfusions dans les bras, qu'Amin est tué par les hommes du groupe Zenit, alors qu'il tente de s'abriter derrière un bar, avec ses fils de 5 et 8 ans. Sa loyauté envers Moscou n'aurait en fait jamais été défaiçante. Mais sa maladresse, sa brutalité, son passé et aussi le sort réservé à Taraki ont fini par le déconsidérer.



Qui a tué Amin ?

Quand on me pose cette question, je réponds qu'il est mort dans le combat, et puis c'est tout.

Vous, vous savez ?

Oui, bien sûr.

Et vous ne le direz pas ?

Non.

Dans ce cas, qui a été le premier à avoir vu Amin ?

Kareline, Kourbanov et moi sommes entrés dans la pièce où il était.

Kourbanov est l'interprète. Kareline votre subordonné.

Pour moi, c'est clair.

Eh bien, pour moi aussi.

Après la mort d'Amin, que s'est-il passé ?

Notre tâche était de bloquer les sorties, afin que personne ne puisse s'enfuir. Nous devions garder le palais bouclé et attendre le signal de

retraite. Bien sûr, nous ne pouvions pas exclure la possibilité d'une contre-attaque des partisans d'Amin. Mais comme le palais était situé sur une colline avec des murs épais de 3 mètres, nous ne risquions pas grand-chose : nous étions dans une vraie forteresse. Puis le bataillon musulman et la division de Vitebsk, qui assuraient le cordon sanitaire, ont pris la relève. Drozdov et moi sommes allés à l'ambassade. Et, en route, les nôtres nous ont tiré dessus.

Comment ça ?

Les paras de la division de Vitebsk contrôlaient la ville. Ils avaient des mots de passe, des signes de reconnaissance que nous ignorions. Heureusement, personne n'a été blessé. Alors, nous sommes remontés sur notre colline et nous avons bien fêté l'opération. Notez

Le 30 janvier 1980, des colonnes de véhicules d'infanterie entrent dans Kaboul. Un mois après la prise de contrôle de la capitale, la résistance à la présence soviétique est telle que des renforts sont nécessaires. La guerre d'Afghanistan a commencé.

COLLECTION PARTICULIÈRE YAKOV SEMENOV

■ Yakov Semenov (né en 1939)



Né dans la ville de Petrozavodsk (ex-Äänislinna, capitale de l'ancienne Carélie finnoise) le 8 février 1939, Yakov Fiodorovitch Semenov y fréquente l'université et devient ingénieur électricien. Passionné de sport et de ski de fond, il intègre en 1967 l'école

du KGB de Balashikha, où il entame une thèse — inachevée — sur les actions de commandos pendant la Seconde Guerre mondiale. Devenu instructeur, il enseigne jusqu'en 1979 les techniques de combat. Il est choisi la même année pour mener un commando issu du groupe Zenit à l'assaut du palais présidentiel, à Kaboul, où son équipe liquide le président Amin. Ce succès lui vaut la prestigieuse décoration de l'ordre du Drapeau rouge (photo ci-contre). Reprenant son poste à l'école du KGB, Semenov participe à des missions en Angola et au Mozambique, qui lui valent la médaille du Courage (*Za Otvagou*). Démobilisé en 1991, il fonde le parc national de Paanajärvi, au nord-ouest de la Carélie russe. Il codirige désormais un bureau d'études aérospatiales à Moscou. Et continue à skier jusqu'à 30 km par jour dès qu'il le peut.



qu'à part le palais, Zenit avait d'autres objectifs, qui ont tous été pris : le relais de télécommunications, le QG de l'armée afghane, celui de la police, la radio, la télévision, la poste, le ministère de la Sécurité intérieure...

Combien de temps a pris la totalité de votre opération ?

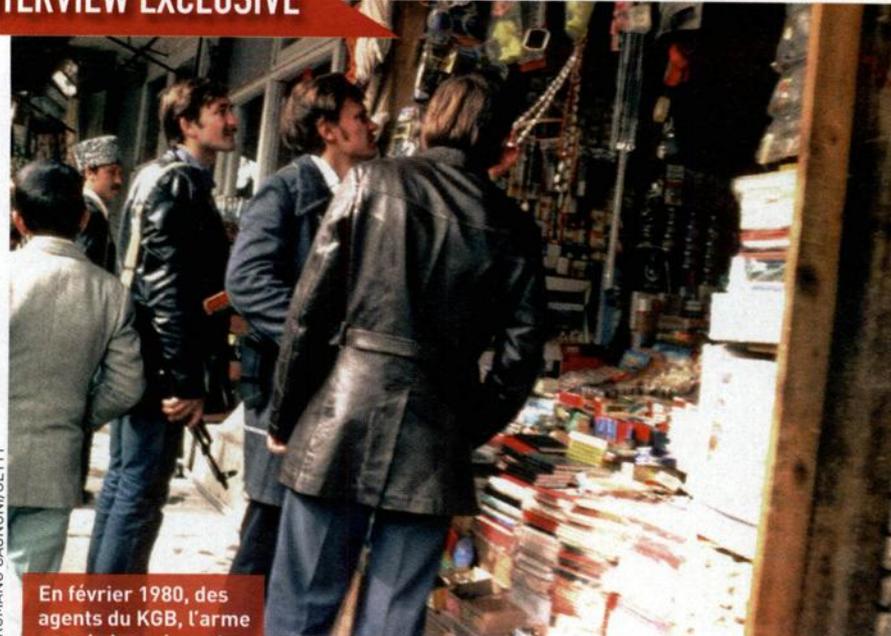
Je dirais dix minutes de route, cinq de débarquement, trente de nettoyage. Soit quarante-cinq minutes en tout.

Combien d'hommes avez-vous perdus ?

Personne ne s'accorde sur les chiffres.



CORBIS/COLORISATION RUE DES ARCHIVES - GETTY



En février 1980, des agents du KGB, l'arme sous le bras, jouent les touristes en se promenant devant les échoppes de souvenirs de Kaboul. Cette photo volée a été prise alors que toute presse était interdite dans l'Afghanistan sous occupation soviétique.

Mais tous admettent la mort du colonel Boïarinov, qui, d'après certaines sources, commandait les deux groupes, Zenit et Grom.

C'est délicat. Boïarinov n'aurait pas dû être avec nous. Il dirigeait des cours spéciaux à Balashikha, où s'entraînaient les unités spéciales du KGB, et s'était invité. Qui pouvait lui dire non ? Il était colonel et mon patron direct. Il a grimpé dans le véhicule au dernier moment. Dans le palais, nous sommes montés ensemble au premier étage. Après, je suis allé au second, et il est resté au premier. Après la fin de l'opération, on m'a rapporté qu'il avait été tué. À part lui, j'ai perdu un homme dans mon groupe et Romanov en a perdu deux. La moitié des hommes dans chaque groupe, soit environ 26, ont été blessés, un quart gravement. Mais tous ont survécu [NDLR: le bataillon musulman a perdu cinq hommes et les paras de Vitebsk neuf].

Un des deux médecins soviétiques qui avaient secouru Amin a été tué aussi.
Oui.

■ L'avis de Guerres & Histoire

Ce qui surprend le plus, c'est l'apparent manque de professionnalisme du KGB : les opérations sont lancées à la va-vite, sans renseignements fiables, dans la confusion. Les intervenants sont mal informés, les plans bâclés, les opérations mal coordonnées, multipliant contretemps, quiproquos et tirs amis. En fait, comme le souligne Semenov, le groupe Zenit a eu énormément de chance. Deux autres défauts chroniques de l'armée soviétique (et, avant elle, de l'Armée rouge) sont également révélés. D'abord, des liaisons radio déficientes. Chose incroyable en Occident, Semenov n'est pas en contact avec son appui-feu ! Ensuite, la chaîne de commandement est pléthorique et chaotique. Des officiers supérieurs, arrivés on ne sait d'où, prennent en charge des opérations au petit bonheur. Un lieutenant-général commande l'effectif d'un bataillon, un colonel « dirige » une section... On dirait que rien n'a changé depuis 1941. Mais il faut reconnaître la qualité, le courage des soldats et leur sens de l'improvisation. Donner l'assaut à un palais sous le feu, il faut pouvoir le faire, et le faible nombre de morts plaide en faveur d'un solide entraînement.

Ces déficiences tactiques sont en partie le produit et le reflet de graves dysfonctionnements politiques au plus haut niveau de l'État. Il est en effet aujourd'hui attesté que les dirigeants soviétiques étaient divisés quant au bien-fondé de cette intervention en Afghanistan. Kossyguine, notamment, le chef du gouvernement, y était hostile, de même que Gromyko, le ministre des Affaires étrangères, ce qui pourrait expliquer pourquoi les médecins russes de l'ambassade à Kaboul étaient auprès d'Amin. De même, la majeure partie des plus hauts dirigeants de l'armée (et les experts militaires consultés par le pouvoir politique) s'opposaient à cette aventure. Informée et insérée dans le dispositif seulement quelques jours avant, la hiérarchie militaire fut ainsi mise quasiment devant le fait accompli d'une opération préparée essentiellement par Andropov (le chef du KGB) et le maréchal Oustinov, qui avait fait jouer « ses » réseaux dans l'armée, en court-circuitant la chaîne de commandement « normale ». Là encore, une telle confusion politique ne peut qu'entraîner quiproquos, bévues et chaos aux échelons tactiques d'exécution.

J'imagine qu'il y avait des centaines de prisonniers. Qu'avez-vous fait d'eux ? Et combien les Afghans ont-ils subi de pertes ?

Comme je vous ai dit, dès que l'opération a été finie, les militaires ont repris le contrôle. Ce n'était plus de ma responsabilité et je ne peux pas répondre pour les prisonniers. Les morts, je ne les ai pas comptés. Avant l'opération, il y avait 150 à 200 gardes dans le palais [NDLR: les pertes afghanes pour la totalité de l'opération auraient été de 200 tués, autant de blessés, et environ 1700 prisonniers].

Aujourd'hui, si vous aviez à refaire cette opération avec les mêmes armes, que changeriez-vous ?

Des opérations pareilles, ça se prépare minutieusement. Il faut connaître exactement l'endroit où l'opération se déroulera. Et pour ça, il faut organiser les entraînements. C'est impératif. Le groupe doit fonctionner comme une montre. Les membres du groupe doivent se comprendre sans parler. Aujourd'hui, je le ferais sans doute plus élégamment. C'est-à-dire avec moins de pertes.

Compte tenu de la situation, êtes-vous satisfait de votre performance ?

Oui, sans doute. Mais j'ai eu de la chance, un véritable ange gardien veillait sur moi ! En sortant du BTR, j'ai voulu me retrancher derrière l'escalier du palais. Et j'ai vu cette mitrailleuse qui m'a visé et m'a tiré dessus. Vous savez, voir arriver des balles de mitrailleuse lourde tirées sur vous à une distance de 100 mètres et en réchapper, c'est plutôt rare.

Vous avez eu de la chance, d'accord. Mais ça ne suffit pas ! Qu'est-ce qui, selon vous, explique votre succès ? La surprise ? La rapidité ?

Sans nul doute. Je dirai même : notre insolence. Personne du côté afghan n'imaginait que nous pourrions nous aventurer contre la garde d'Amin avec des effectifs si faibles.

Et les imprévus ? Les mauvaises surprises ?

La liaison radio. Et les pertes, bien sûr. N'oubliez pas que c'était notre premier combat et ça m'a marqué. Mais il y a aussi de bonnes surprises. Pas de froussards de notre côté, par exemple. Tous ont exécuté des ordres sans hésitation. Prenons Volodia Riazantsev de mon groupe, la cuisse transpercée de part en part... Il s'est pansé lui-même et a continué le combat. C'est le comportement que tu attends... Et ça, ça m'a fait plaisir.

Vous aviez fait un mémo, où vous aviez décrit que toute la population afghane était impliquée dans la guerre contre le gouvernement. En éliminant un des chefs de cette « haine populaire », espériez-vous changer quelque chose ?

Je n'espérais rien et ne pensais à rien. J'étais un soldat. Après, on peut lire des livres et réfléchir...

Si je ne me trompe pas, l'opération est la seule qui fasse l'objet d'une commémoration par le KGB, une montre Sturm-333 a en particulier été fabriquée. Pensez-vous que, dans l'histoire de l'après-guerre, c'était une des opérations les mieux réussies ?

Oui, c'était une réussite. Avec très peu de forces, en peu de temps, nous avons réussi à réaliser une opération, avec un résultat qu'aucune « agence » de renseignement n'a jamais atteint. Cela dit, nous n'avons pas réussi parce que nous étions des James Bond, des superagents. Nous avons réussi parce que ça s'est bien déroulé et que nous avons eu de la chance. C'est tout. ■

**NOUVELLE FORMULE
EN VENTE ACTUELLEMENT**

Depuis la
création de
Science & Vie

209

articles sur
les transports
du futur



DÉCOUVRIR | COMPRENDRE | SAVOIR

SCIENCE & VIE
AU CŒUR DE LA VIE





Des nazis à l'abri des services secrets

L 15 janvier 2011, *Der Spiegel*, le grand hebdomadaire de Hambourg, a révélé avoir eu accès à des dossiers classifiés du *Bundesnachrichtendienst* (BND), les services secrets allemands. Les enquêteurs y auraient trouvé la preuve que le BND a recruté en 1960

Klaus Altmann, alias Klaus Barbie (à gauche), en connaissant sa véritable identité. L'ancien « boucher de Lyon » aurait servi d'antenne dans le cône sud de l'Amérique latine durant au moins sept ans. La semaine précédente, le quotidien *Bild* attestait que le BND avait localisé Adolf Eichmann (au centre), un des organisateurs

de la « solution finale », huit ans avant son enlèvement par des agents israéliens et n'en avait soufflé mot. Rappelons que le BND a été fondé par Reinhard Gehlen, ancien chef du service de renseignements de l'armée de terre allemande en URSS. En 1965, une enquête interne avait recensé 200 anciens nazis

patentés au sein du BND, dont 70, jugés trop voyants, avaient dû être licenciés. L'actuel chef du BND, Ernst Uhrlau (à droite), a promis fin 2010 qu'une commission d'historiens reconnus aurait libre accès aux anciens dossiers de son service. Gageons que nous ne sommes pas au bout de nos surprises. ■ J.L.

Il y a 100 ans...

Le 18 janvier 1911, **Eugene Ely réussit le premier appontage de l'histoire** en posant son biplan Curtiss sur le croiseur USS *Pennsylvania* en baie de San Francisco. Le premier véritable porte-avions, le HMS *Argus*, entrera en service en 1918 dans la *Royal Navy*. ■

Une 5^e étoile pour entrer en campagne électorale ?

Une campagne de presse, doublée d'un lobbying au Sénat, demande l'attribution d'une cinquième étoile au général David Petraeus, 58 ans, commandant en chef des forces alliées en Afghanistan. Le groupe conservateur des Vétérans pour la liberté se montre particulièrement actif dans cette affaire qui fait débat aux États-Unis. Ce rang, équivalent à la dignité de maréchal, n'a en effet été



attribué, pour l'armée de terre, que cinq fois et toujours en lien avec la Seconde Guerre mondiale : en 1944, à George Marshall, Douglas MacArthur, Dwight D. Eisenhower et Henry Arnold ; en 1950, à Omar Bradley. Les amiraux Leahy, King, Nimitz et Halsey ont aussi reçu une cinquième étoile. Cette campagne semble liée à d'autres rumeurs, prêtant au général Petraeus des ambitions au sein du parti républicain. ■ J.L.

Dans un sondage en ligne organisé par des députés à la Douma, deux tiers des 250 000 répondants ont demandé que la momie de Lénine quitte son mausolée de la place Rouge pour être enterrée... Un des derniers navires ayant participé au débarquement en Normandie, le dragueur de mines *Yarmouth Navigator*, a coulé le 1^{er} février 2011 au large de Plymouth où il se rendait pour être restauré... Une équipe d'archéologues va prochainement fouiller dans les

L'ossuaire de la bataille de Champigny menace ruine



Le 17 décembre 2010, Marie Kennedy, conseillère générale PCF du Val-de-Marne, a dénoncé dans un communiqué l'état de décrépitude avancée dans lequel se trouve l'ossuaire de Champigny : « C'est absolument inadmissible et significatif de l'abandon de ce qui fait la mémoire de notre pays », a-t-elle déclaré. Cet ossuaire, qui contient les restes de 1000 Français et 400 Prussiens, marque un épisode de la grande

sortie tentée, dans la boucle de la Marne, par le général Ducrot le 30 novembre 1870, au 73^e jour du siège de Paris. Après quatre jours de combats, les Français repassent la rivière, laissant 6 000 hommes (sur 58 000, dont les fils de Victor Hugo)

sur le terrain. Mal conçue, pauvrement exécutée par un froid sibérien, la tentative de percée sonne le glas de la défense de Paris et prépare le terrain à la demande d'armistice. C'est à Champigny que, pour la première fois au monde,

l'on a hissé le drapeau de la Croix-Rouge pour obtenir un cessez-le-feu permettant l'évacuation des blessés. ■ J.L.



Il avait aidé la France à concevoir sa bombe à neutrons...



Le physicien américain Samuel Theodore Cohen, inventeur de la bombe dite « à neutrons », est mort le 28 novembre 2010 à l'âge

de 89 ans. Né à New York, Samuel Cohen étudie la physique à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA). Il est recruté en

1944 au sein du Projet Manhattan, où il planche sur le comportement des neutrons dans le plutonium de la bombe « Fat Man » (celle de Nagasaki). Sa connaissance du dossier lui donne l'idée, en 1958, de développer une bombe dont l'effet meurtrier est assuré non par l'énergie de l'explosion mais par les neutrons émis lors de la réaction en chaîne, laissant matériel et habitat pratiquement intacts. Testé avec succès dès 1963, l'engin n'est produit en série à plusieurs centaines d'exemplaires que sous l'ère Reagan, avant d'être retiré des arsenaux au début des années 2000. Invité à Paris en 1979, Samuel Cohen a également apporté

(brièvement) ses conseils pour la conception d'une arme à neutrons française, comme il le raconte lui-même dans ses truculents mémoires*. Personnalité controversée, le physicien a toujours plaidé le côté « humanitaire » de ses recherches. « La bombe à neutron est l'arme la plus sensée et la plus morale jamais inventée, déclarait-il ainsi au *New York Times* peu avant sa mort. *Quand la guerre est finie, le monde est toujours intact.* » ■ P.G.
* *F*** You! Mr. President: Confessions of the Father of the Neutron Bomb.* À télécharger gratuitement sur : www.athenalab.com/Confessions_Samuel_Cohen_2006_Third_Edition.pdf

Il a dit :

« 30 % des dépenses militaires du Reich ont été couvertes par le pillage de l'Europe occupée. »

Hans-Peter Ullmann, professeur à l'Institut historique de l'université de Cologne, chef de la commission d'enquête historique sur le ministère des Finances du III^e Reich. ■

règles de l'art les trois tunnels de l'ex-stalag silésien de Sagan, Luft III, par où 79 aviateurs alliés s'évadèrent le 25 mars 1944 ••• L'écrivain et journaliste Jean Lartéguy est mort le 23 février 2011 à l'âge de 90 ans. Cet ancien combattant très décoré est l'auteur fameux du roman *Les Centurions*, emblématique des guerres coloniales françaises, publié en 1960 ••• Un médaillon en or portant une touffe de cheveux de l'amiral Nelson et de sa maîtresse lady Hamilton a refait



En chiffres :

Les conflits les plus sanglants dans le monde en 2010

- Afghanistan : 6 300
- Pakistan : 4 600
- Somalie : 2 100
- Irak : 1 500
- Russie : 600

Mais ces chiffres provisoires, compilés par l'université d'Uppsala (www.ucdp.uu.se), ne concernent encore que les conflits entre États. En réalité, le conflit le plus létal est, de très loin, celui de la guerre des cartels de la drogue mexicains qui aurait tué en 2010 entre 11 000 (www.stratfor.com) et 15 000 personnes (*Heidelberg Institut für Konfliktforschung*). L'implosion de l'État et de la société mexicains s'accélère donc puisqu'en avril 2010 les autorités avaient comptabilisé 22 743 tués dans les 36 mois précédents. ■ J.L. et Y.McL.

Gengis Khan, un ami de la planète ?

La conquête mongole de l'Asie, de 1200 à 1380, a provoqué la mort de 40 millions de paysans et, avec leur disparition, le retour à l'état naturel de 309 000 km² de cultures. Et pourtant, l'atmosphère n'a pas gardé trace de cette tragédie, affirme une étude dirigée par Julia Pongratz, du département d'écologie globale de l'Institut Carnegie (Stanford, Californie). À l'origine de cette étude, un constat : les glaces polaires, qui piègent en permanence des échantillons de l'air ambiant, indiquent une baisse énigmatique

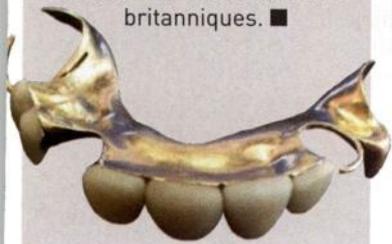
de la teneur atmosphérique en dioxyde de carbone (CO₂) au cours du Moyen Âge. Des chercheurs ont donc émis l'idée que la surmortalité, causée par les guerres ou des pandémies comme la peste noire, aurait pu — en laissant se reconstituer de vastes forêts —, aider à piéger le carbone atmosphérique. Ce qui expliquerait ainsi la baisse. Mais, après avoir pondéré l'effet des dévastations avec le défrichement entrepris par l'humanité à la même époque, Julia Pongratz estime que cette théorie ne tient pas. Si Gengis

Khan et ses ravages ont permis indirectement de « capter » quelque 700 millions de tonnes de carbone (soit l'équivalent d'une année d'émissions de carbone par les moteurs à essence actuels), ce « gain » a été presque totalement effacé par la destruction massive des forêts. « *L'impact de la conquête mongole dans la réduction du CO₂ se révèle cinq fois inférieur au seuil de détection dans les glaces polaires* », explique Julia Pongratz. La baisse du CO₂ reste donc toujours à expliquer... ■ P.G.

Insolite

Les dents en or du Vieux Lion

Le 29 janvier 2011, le dentier de sir Winston Churchill a été adjugé pour 25 500 dollars dans une vente aux enchères britanniques. ■



Le Viêt Nam a aussi sa Grande Muraille



127,4 km de long, jusqu'à 4 m de haut : voilà les dimensions de la « Longue Muraille » révélée dans la partie centrale du Viêt Nam par l'équipe d'Andrew Hardy, directeur de l'antenne de l'École française d'Extrême-Orient à Hanoi, et de

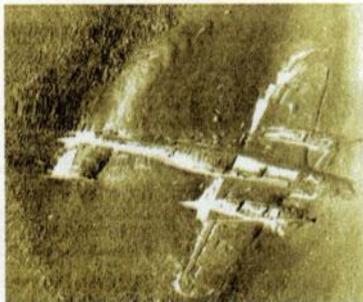
Nguyen Tien Dong, de l'Institut d'archéologie du Viêt Nam. La ligne fortifiée de pierre et de terre s'étend entre les provinces de Quang Ngai et Binh Dinh. Jalonnée de 80 forts et défendue jadis par 1 150 soldats, elle a été construite en 1819 sous le règne de l'empereur Gia Long afin de marquer la frontière entre les Hrê des vallées montagneuses et les Viêt de la plaine côtière. Chose étonnante, les deux peuples semblent avoir travaillé ensemble à la construction, estime Andrew Hardy : « *La muraille a*

probablement été conçue comme une solution aux guerres frontalières, négociée entre les habitants des deux côtés comme une barrière délimitant le territoire de chacun. Il s'agissait aussi de prélever l'impôt sur les échanges commerciaux entre plaine et montagnes, très actifs à l'époque. » Abandonnée après 1905 avec la colonisation, la muraille a été oubliée de tous, à l'exception des populations locales. C'est en examinant des documents de 1885 que les archéologues l'ont redécouverte. ■ P.G.

surface le 11 janvier 2011 dans une salle des ventes à Salisbury, en Angleterre. L'objet commémore la victoire d'Aboukir sur la flotte française de l'amiral Brueys... Des historiens locaux révèlent un portrait d'Hitler caché dans un vitrail de l'église Saint-Jacques de Montgeron, dans l'Essonne. Réalisée sous l'Occupation à la demande du père Ducouédic, le curé patriote du lieu, la scène montre le chef nazi s'appêtant à décapiter saint Jacques, Jacob en hébreu, le père des

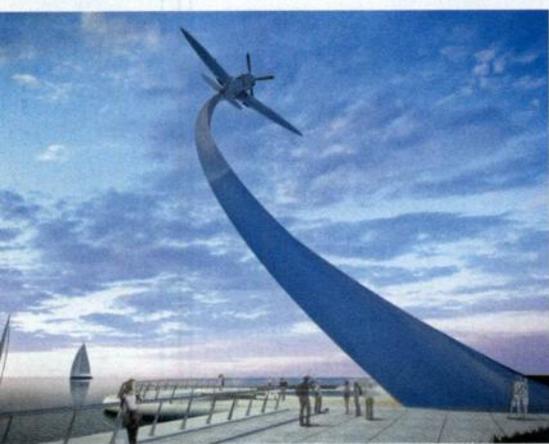
La mémoire de la bataille d'Angleterre ravivée

Un Spitfire en acier poli monté sur un arc de béton s'élevant à 40 m : tel est le projet de l'architecte Nick Hancock (photo ci-dessous), lauréat du concours lancé par la Spitfire Tribute Foundation et destiné à marquer le 70^e anniversaire de la bataille d'Angleterre. Le monument ornera un ancien dock de Southampton, la ville où fut dessiné par Reginald Mitchell et construit, en 1936, le premier Supermarine Spitfire.



Dans la même veine, le musée de la RAF, à Londres, va entreprendre

le repêchage et la restauration du bombardier allemand découvert à l'été 2010 sur le banc sableux de Goodwin, au large des côtes du Kent (photo ci-dessus). L'appareil, un bimoteur Dornier-17, a été abattu le 26 août 1940 et semble dans un état de conservation remarquable. ■ J.L.



Stepan Bandera divise encore l'Ukraine

Le 2 avril 2010, la cour administrative régionale de Donetsk a invalidé le décret, signé par l'ancien président ukrainien Viktor Iouchtchenko le 22 janvier 2010, concernant Stepan Bandera. Considéré comme un traître de la pire espèce au temps de l'Union soviétique, Bandera avait alors reçu à titre posthume le titre de « héros de l'Ukraine », la plus haute distinction du pays. La cour d'appel de Donetsk a validé la décision de sa cour régionale, un arrêt publié sur le site du président actuel, Viktor Ianoukovitch, le 12 janvier 2011. Stepan Bandera (1909-1959) est considéré comme l'idéologue numéro 1 du mouvement national ukrainien au xx^e siècle. En 1940, il a fondé et dirigé l'OUN-R, un mouvement politique



violent, antisémite, d'inspiration fasciste. L'UPA, bras armé de l'OUN-R, a lutté jusqu'à la fin des années 1950 contre l'Armée rouge. Une de ses victimes de marque a été le colonel-général Vatoutine, un des chefs les plus populaires de la Grande Guerre patriotique. Bandera mourra empoisonné par le KGB en 1959. Depuis l'indépendance de l'Ukraine, en 1991, le pays se déchire autour de la figure controversée de Bandera. Par ailleurs, d'après l'agence d'information Unian, le comité régional du Parti communiste de Zaporijjia, au sud du pays, a lancé une collecte de fonds pour reconstruire la statue de Staline, détruite par des nationalistes le 31 décembre 2010 dans la capitale régionale. ■ Y.McL.

La guerre de 1914 vient de s'achever !

En octobre 2010, l'Allemagne a payé 95 millions d'euros au titre de la liquidation des... réparations décidées par le traité de Versailles en 1919 ! Si la somme est modeste, l'affaire a fait grand bruit outre-Rhin. Les réparations avaient été fixées à 118 milliards de marks-or en 1919, puis aménagées en 1924 et 1928. Leur remboursement devait s'échelonner jusqu'en 1988. Suspendues par le moratoire Hoover en 1931, elles sont répudiées par Hitler en 1933. En 1950, les trois alliés occidentaux font endosser au

chancelier Adenauer la validité du principe des réparations. Mais c'est la réunification de l'Allemagne, le 3 octobre 1990, qui relance les paiements via l'article 25 de la nouvelle Constitution. La Première guerre mondiale est-elle donc officiellement close sur le plan financier ? Pas si sûr. Certaines officines financières américaines font en effet valoir que le remboursement devait se faire en or et que, par conséquent, il faut réapprécier au cours réel du métal précieux les récents paiements germaniques. ■ J.L.

LEFRED-THOURON



douze tribus d'Israël ••• Le 17 février 2011, la police croate a terminé l'exhumation, dans une fosse de la banlieue de Zagreb, de centaines de corps de victimes allemandes, civiles et militaires, abattues par la résistance communiste en 1945. Il y a deux ans, à Harmica, un charnier contenant 5 000 corps (4 500 soldats de la Wehrmacht et 500 officiers) avait déjà été mis au jour. Il y aurait encore 200 sites de cette nature à explorer, selon le ministre croate de l'Intérieur.

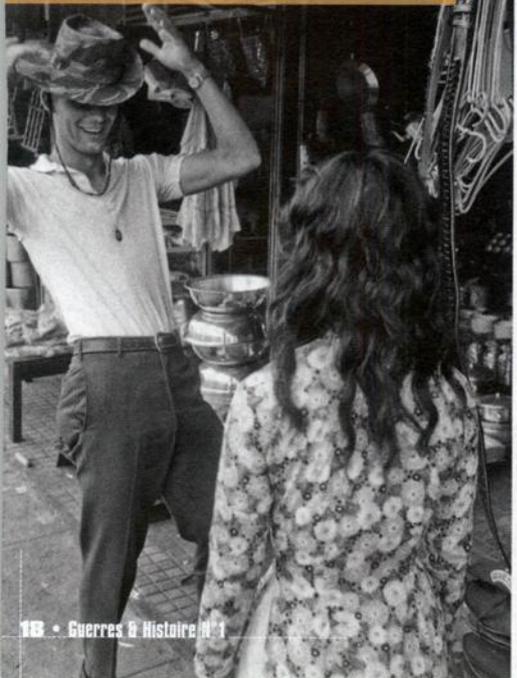
Viêt Nam, 1965 : premier

Texte : Pierre Grumberg • Photos : Larry Burrows

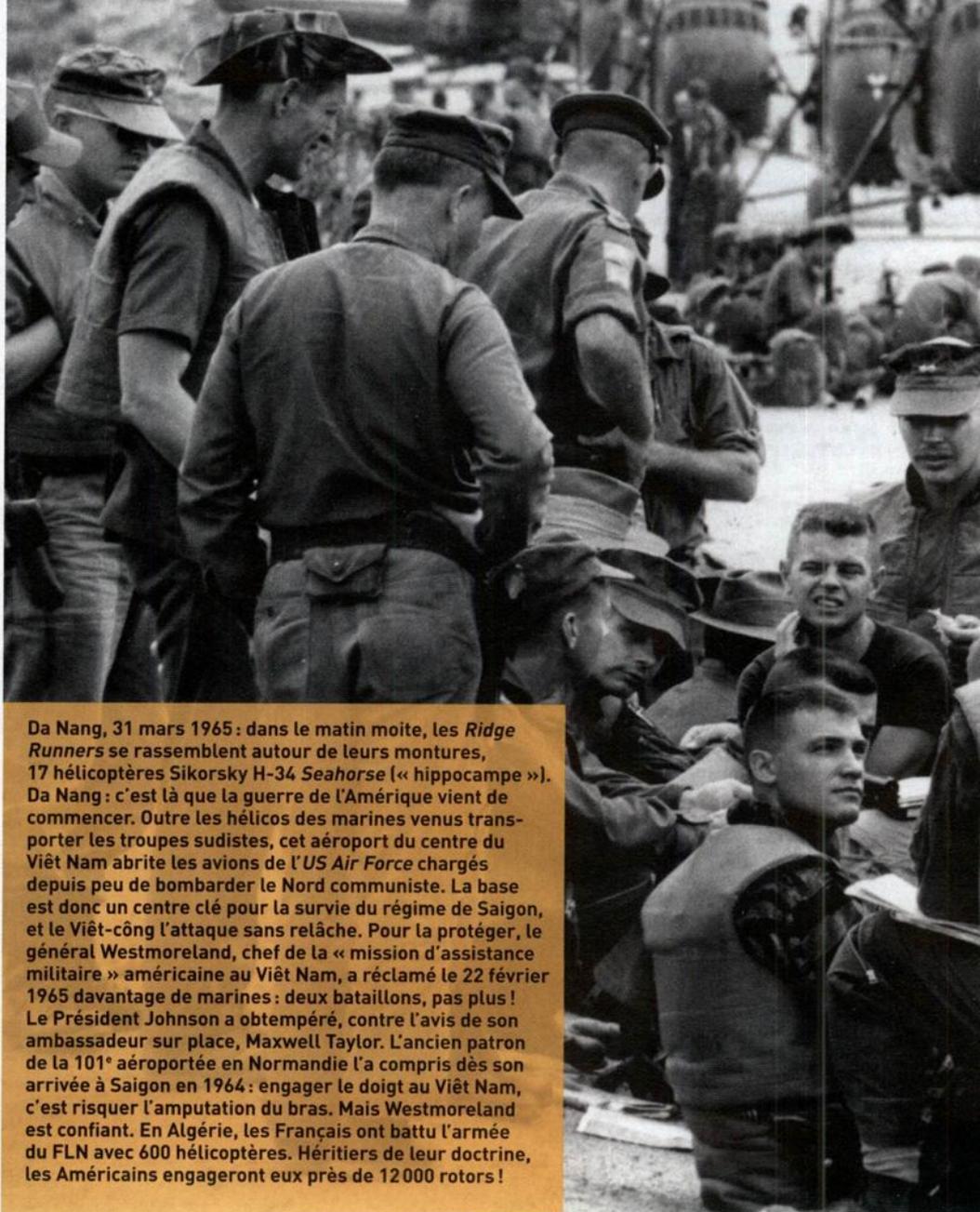
De l'innocence au désespoir en un après-midi... C'est toute la guerre du Viêt Nam que le photographe La



Le matin, le caporal des marines James Farley sourit. La veille encore, le 30 mars 1965, il était en permission sur le marché de Da Nang, au sud de la base où loge son unité, la 163^e escadron d'hélicoptères des marines (HMM-163), déjà fameux « *Ridge Runners* » (« coureurs de crêtes »). Farley a 21 ans, il est insouciant et son treillis tout neuf. Le photographe Larry Burrows, lui, est au Viêt Nam depuis 1962, et avant que les marines n'apprennent à situer Da Nang sur une carte.



Les marines viennent d'arriver sur la base aérienne de Da Nang, point stratégique de l'offensive du Sud contre le Nord.



Da Nang, 31 mars 1965 : dans le matin moite, les *Ridge Runners* se rassemblent autour de leurs montures, 17 hélicoptères Sikorsky H-34 *Seahorse* (« hippocampe »). Da Nang : c'est là que la guerre de l'Amérique vient de commencer. Outre les hélicos des marines venus transporter les troupes sudistes, cet aéroport du centre du Viêt Nam abrite les avions de l'*US Air Force* chargés depuis peu de bombardier le Nord communiste. La base est donc un centre clé pour la survie du régime de Saigon, et le Viêt-công l'attaque sans relâche. Pour la protéger, le général Westmoreland, chef de la « mission d'assistance militaire » américaine au Viêt Nam, a réclamé le 22 février 1965 davantage de marines : deux bataillons, pas plus ! Le Président Johnson a obtempéré, contre l'avis de son ambassadeur sur place, Maxwell Taylor. L'ancien patron de la 101^e aéroportée en Normandie l'a compris dès son arrivée à Saigon en 1964 : engager le doigt au Viêt Nam, c'est risquer l'amputation du bras. Mais Westmoreland est confiant. En Algérie, les Français ont battu l'armée du FLN avec 600 hélicoptères. Héritiers de leur doctrine, les Américains engageront eux près de 12 000 rotors !

sang, premières larmes

Burrows saisit en un unique reportage, réalisé le 31 mars 1965, au début de l'engagement américain.



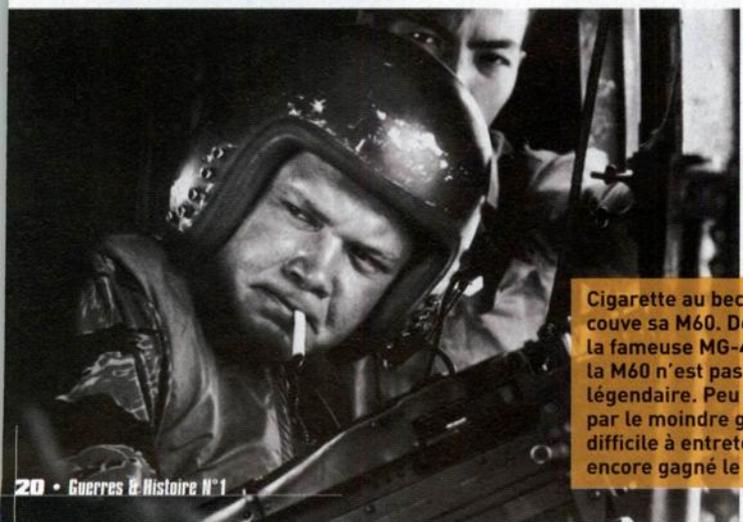
James Farley est le chef de cabine (« crew chief ») de l'hélicoptère Yankee Papa 13. Lui et son mitrailleur, le premier classe Wayne Hoilien, doivent s'assurer que les passagers embarquent et débarquent en ordre. Puis, si nécessaire, ils les couvriront à l'aide de deux mitrailleuses M60 de 7,62 mm, montées sur les ouvertures latérales.



Le Sikorsky H-34 est un hélicoptère de première génération, encore équipé d'un moteur à piston Curtiss-Wright de 1425 chevaux, installé dans l'énorme nez. Une mécanique fragile : ce matin, Farley et Hoilien ont repéré et réparé une Durit qui fuyait...

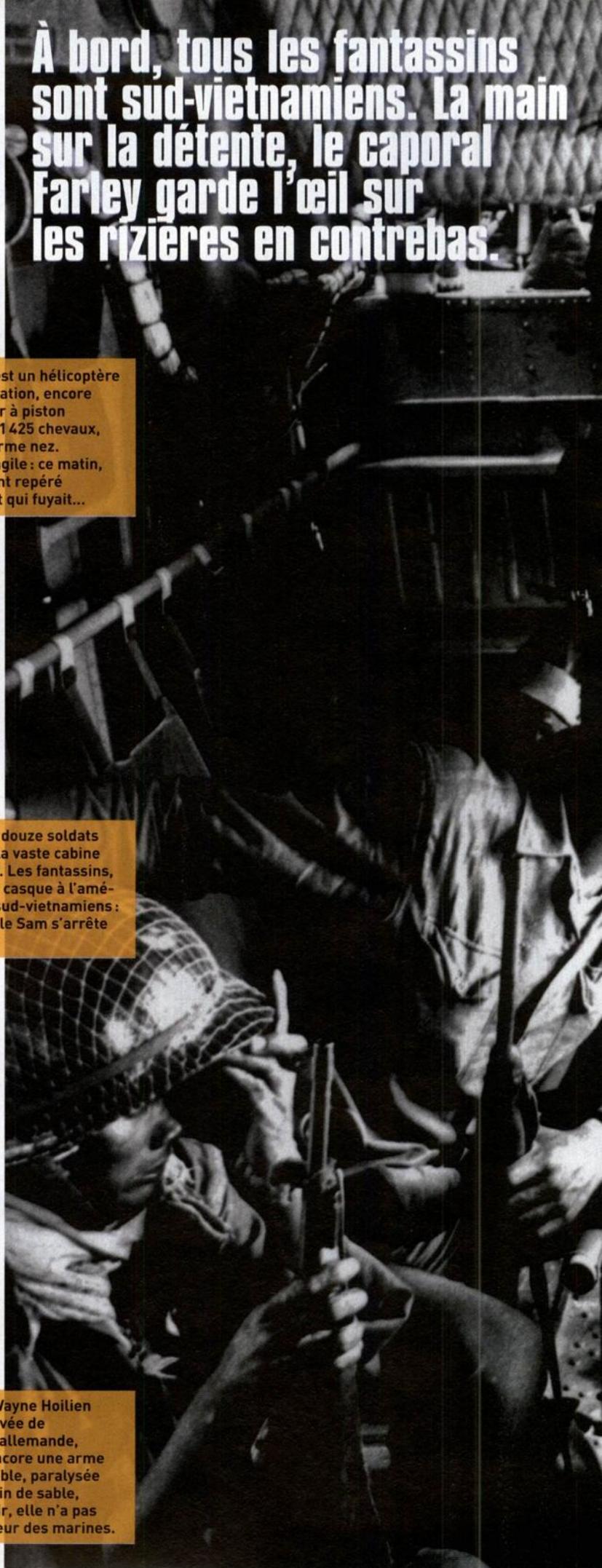


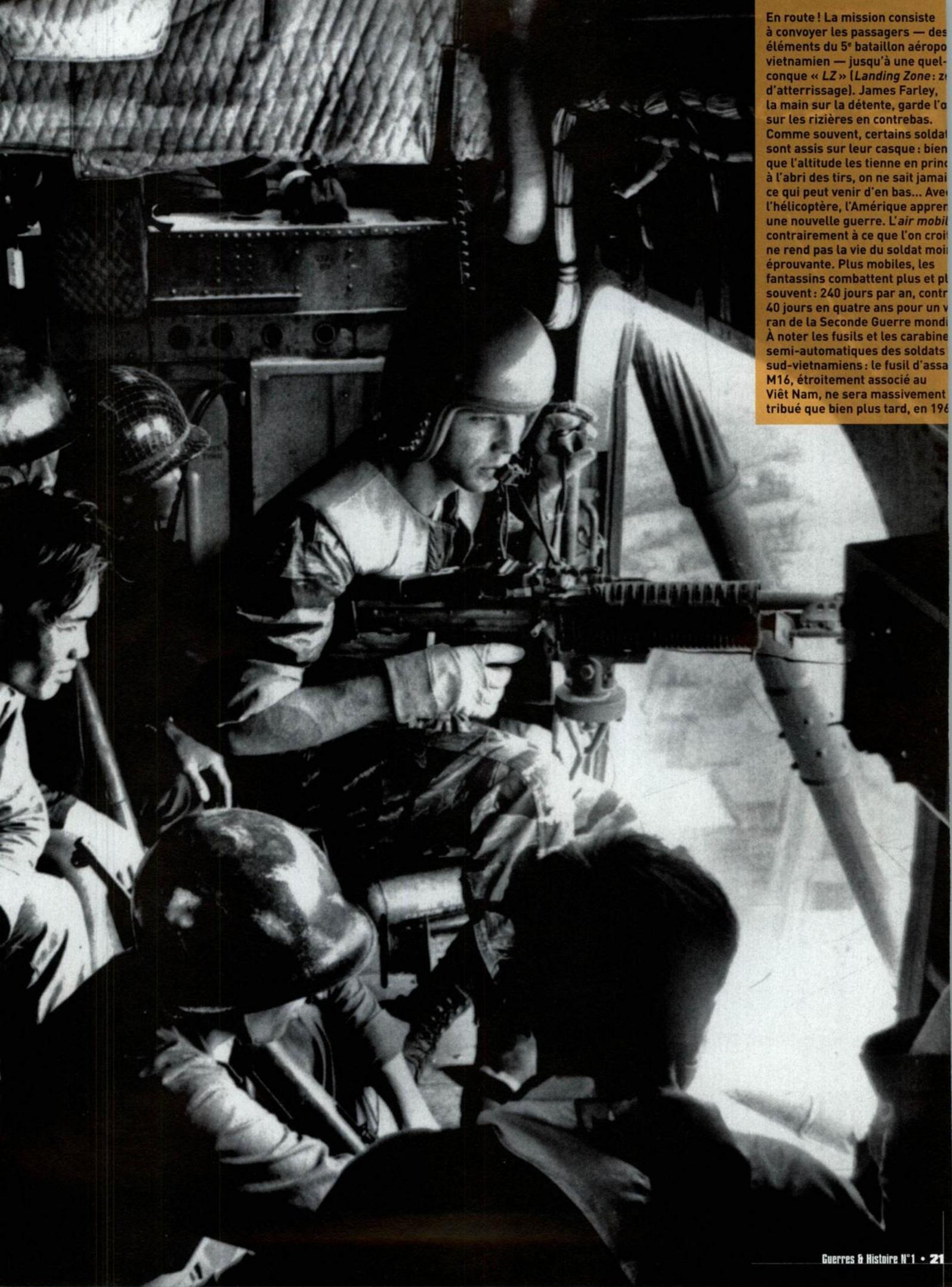
Bienvenue à bord : douze soldats embarquent dans la vaste cabine du Yankee Papa 13. Les fantassins, équipés de pied en casque à l'américaine, sont tous sud-vietnamiens : la mission de l'Oncle Sam s'arrête à la logistique.



Cigarette au bec, Wayne Hoilien couve sa M60. Dérivée de la fameuse MG-42 allemande, la M60 n'est pas encore une arme légendaire. Peu fiable, paralysée par le moindre grain de sable, difficile à entretenir, elle n'a pas encore gagné le cœur des marines.

À bord, tous les fantassins sont sud-vietnamiens. La main sur la détente, le caporal Farley garde l'œil sur les rizières en contrebas.





En route ! La mission consiste à convoyer les passagers — des éléments du 5^e bataillon aéroport vietnamien — jusqu'à une quelconque « LZ » (Landing Zone : zone d'atterrissage). James Farley, la main sur la détente, garde l'œil sur les rizières en contrebas. Comme souvent, certains soldats sont assis sur leur casque : bien que l'altitude les tienne en principe à l'abri des tirs, on ne sait jamais ce qui peut venir d'en bas... Avec l'hélicoptère, l'Amérique apprend une nouvelle guerre. L'air mobile, contrairement à ce que l'on croit, ne rend pas la vie du soldat moins éprouvante. Plus mobiles, les fantassins combattent plus et plus souvent : 240 jours par an, contre 40 jours en quatre ans pour un vétéran de la Seconde Guerre mondiale. À noter les fusils et les carabines semi-automatiques des soldats sud-vietnamiens : le fusil d'assaut M16, étroitement associé au Viêt Nam, ne sera massivement adopté que bien plus tard, en 1964.

CAMÉRA AU POING



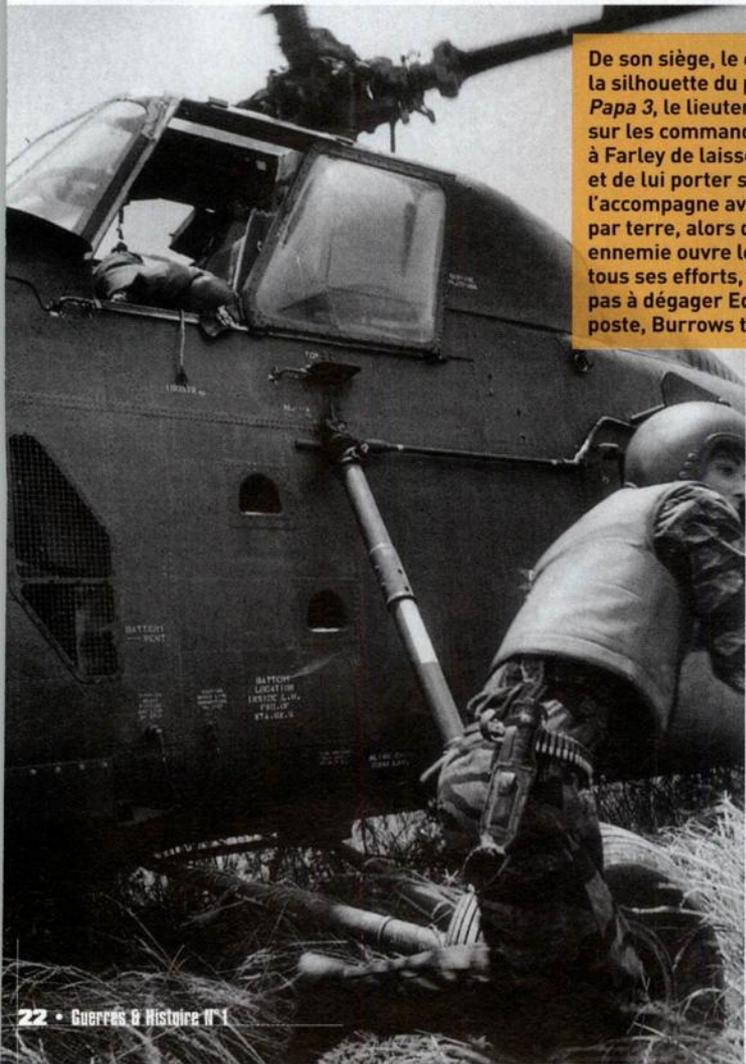
La LZ est « chaude » : l'ennemi Viêt-công a ouvert le feu sur les hélicos. James Farley s'abstient encore de tirer, tant que ses passagers débarquent. Pour ce cliché, Larry Burrows a installé sur l'arme un appareil Nikon télécommandé de l'intérieur.



Parti pour charger une nouvelle cargaison de paras, le capitaine Vogel, qui pilote pareil de Farley, a vu l'ennemi immobiliser la Yankee 3. Vogel se pose et se fait escorper. Il est ramassé par ses collègues. La machine est démolie. Vogel est ramassé par ses collègues. La machine est démolie. Vogel est ramassé par ses collègues. La machine est démolie.



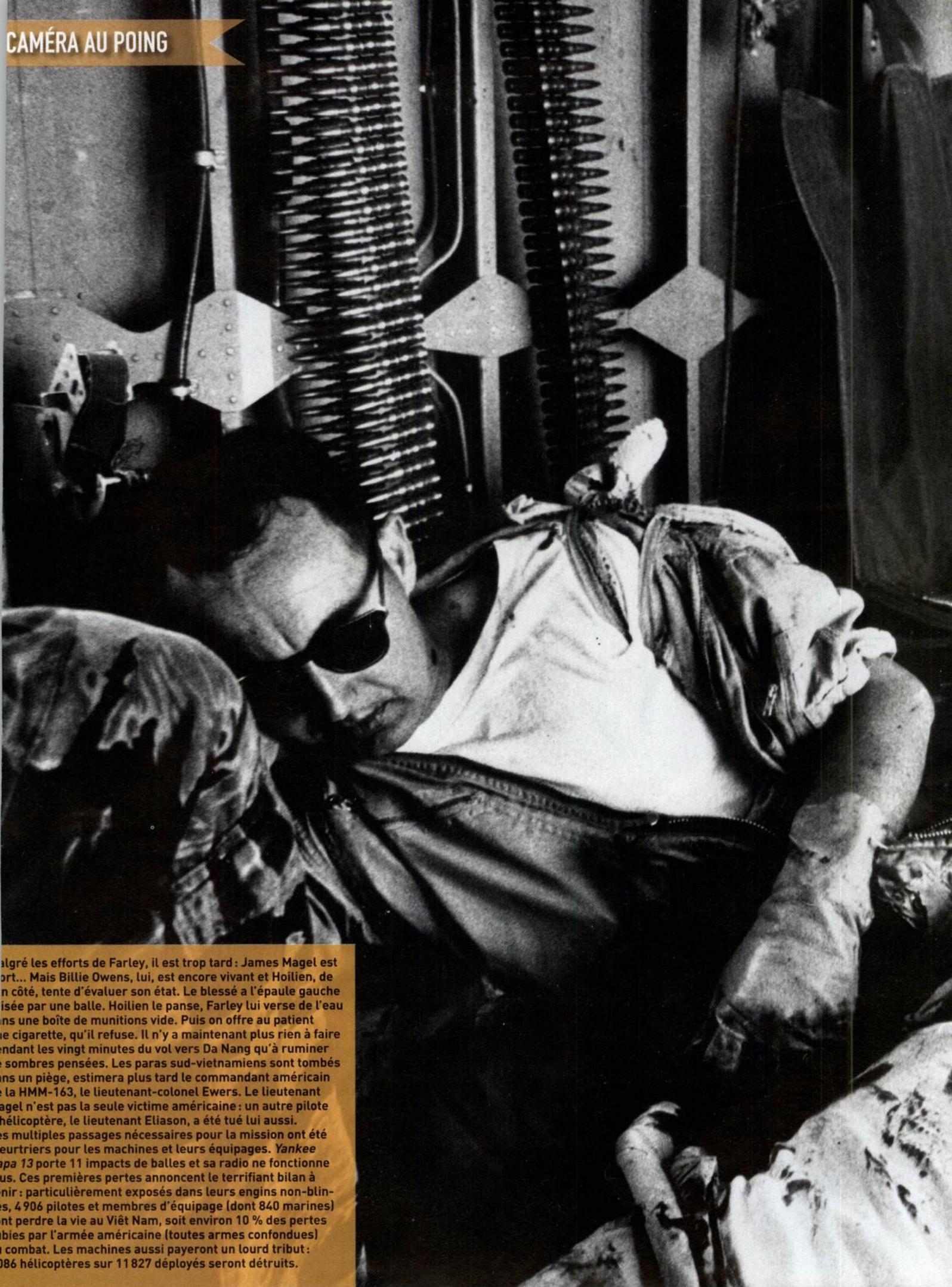
De son siège, le capitaine Vogel voit la silhouette du pilote de Yankee Papa 3, le lieutenant Eddy, effondré sur les commandes. Il ordonne à Farley de laisser son arme et de lui porter secours. Burrows l'accompagne avant de se coucher par terre, alors qu'une mitrailleuse ennemie ouvre le feu. En dépit de tous ses efforts, Farley ne parvient pas à dégager Eddy et revient à son poste, Burrows toujours derrière lui.





Toujours pris sous le feu, Farley et Hoilien ripostent, tirant bande après bande, jusqu'à ce que *Yankee Papa 13* soit hors de portée de l'ennemi. Ce n'est qu'après qu'il constatent avec horreur que les deux rescapés de *Yankee Papa 3* qu'ils ont recueillis, le lieutenant copilote James Magel et le sergent mitrailleur Billie Owens, sont très gravement blessés. Magel, encore casqué, est couvert de sang et ne bouge plus. En lui enlevant son gilet pare-balles, les deux infirmiers improvisés constatent une blessure béante, sous l'aisselle droite. Pâte, le patient tente de murmurer quelques mots, couverts par le vacarme du moteur. Farley s'empare d'un kit de première assistance et tente d'appliquer un pansement.

Pris sous le feu ennemi, *Yankee Papa 13* recueille deux marines d'un autre hélico. Le lieutenant Magel est grièvement blessé.



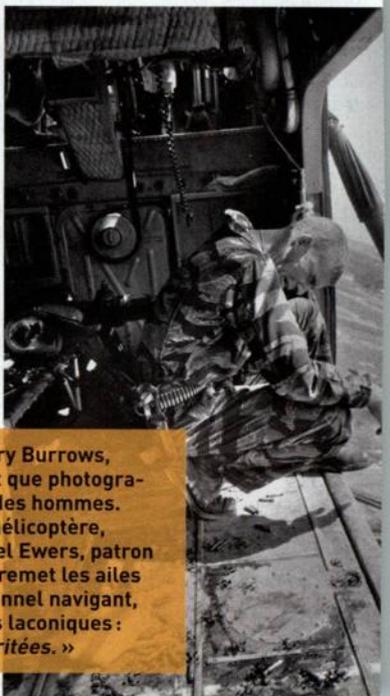
Malgré les efforts de Farley, il est trop tard : James Magel est mort... Mais Billie Owens, lui, est encore vivant et Hoilien, de son côté, tente d'évaluer son état. Le blessé a l'épaule gauche perforée par une balle. Hoilien le panse, Farley lui verse de l'eau dans une boîte de munitions vide. Puis on offre au patient une cigarette, qu'il refuse. Il n'y a maintenant plus rien à faire pendant les vingt minutes du vol vers Da Nang qu'à ruminer de sombres pensées. Les paras sud-vietnamiens sont tombés dans un piège, estimera plus tard le commandant américain de la HMM-163, le lieutenant-colonel Ewers. Le lieutenant Magel n'est pas la seule victime américaine : un autre pilote d'hélicoptère, le lieutenant Eliason, a été tué lui aussi. Les multiples passages nécessaires pour la mission ont été meurtriers pour les machines et leurs équipages. *Yankee Papa 13* porte 11 impacts de balles et sa radio ne fonctionne plus. Ces premières pertes annoncent le terrifiant bilan à venir : particulièrement exposés dans leurs engins non-blindés, 4 906 pilotes et membres d'équipage (dont 840 marines) ont perdu la vie au Viêt Nam, soit environ 10 % des pertes subies par l'armée américaine (toutes armes confondues) en combat. Les machines aussi payeront un lourd tribut : 1 086 hélicoptères sur 11 827 déployés seront détruits.

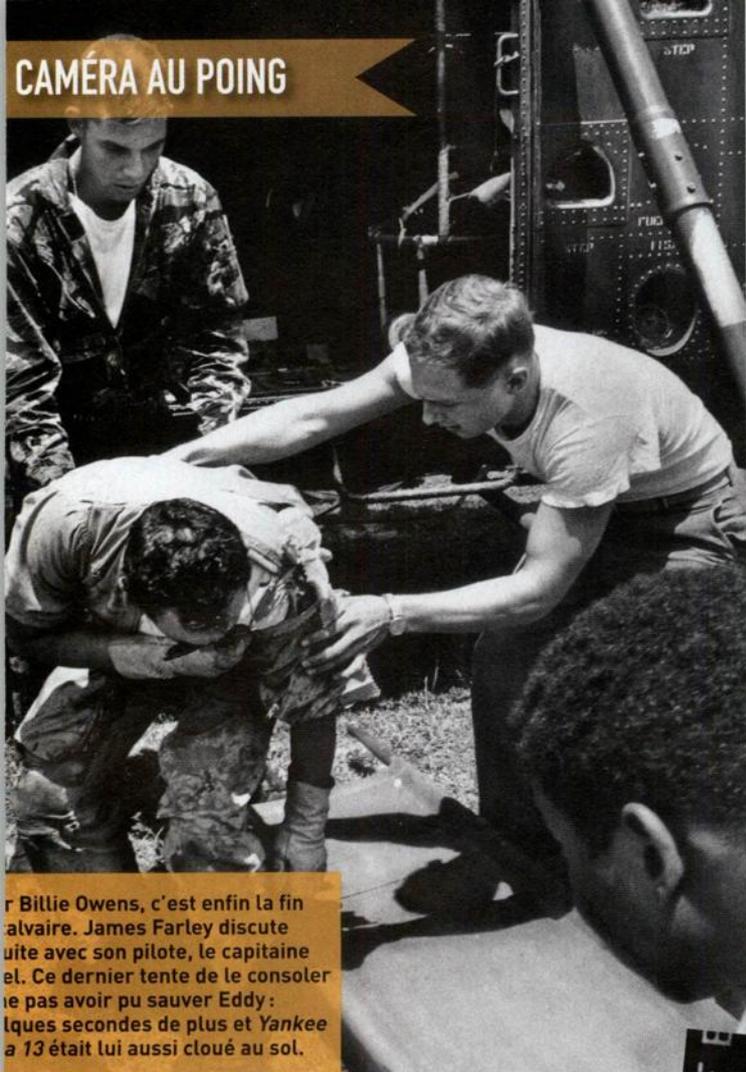
Malgré tous les efforts de Farley, Magel est mort. Mais le sergent Owens, l'épaule brisée par une balle, tient encore le coup.

Le survivant pansé, le pilote mort ramené à l'intérieur de la cabine, James Farley n'a plus rien à faire. Mais l'attente est insupportable. Choqué par le combat, bourré de culpabilité pour n'avoir pu sortir le lieutenant Eddy de son cockpit, James Farley se lève et se met soudain à jurer, raconte Larry Burrows.

Après avoir crié sa détresse, James Farley se met à pleurer. Il ne sait pas encore que le lieutenant Eddy et son mitrailleur, le sergent Garner, ont été sauvés *in extremis* par l'appareil du major Mann. Ce fait d'armes lui vaudra la *Navy Cross*, plus haute décoration destinée aux marines après la fameuse médaille d'honneur du Congrès.

Dans la cabine, Larry Burrows, impuissant, ne peut que photographier le désespoir des hommes. À sa descente de l'hélicoptère, le lieutenant-colonel Evers, patron de la HMM-163, lui remet les ailes attribuées au personnel navigant, avec quelques mots laconiques : « Vous les avez méritées. »

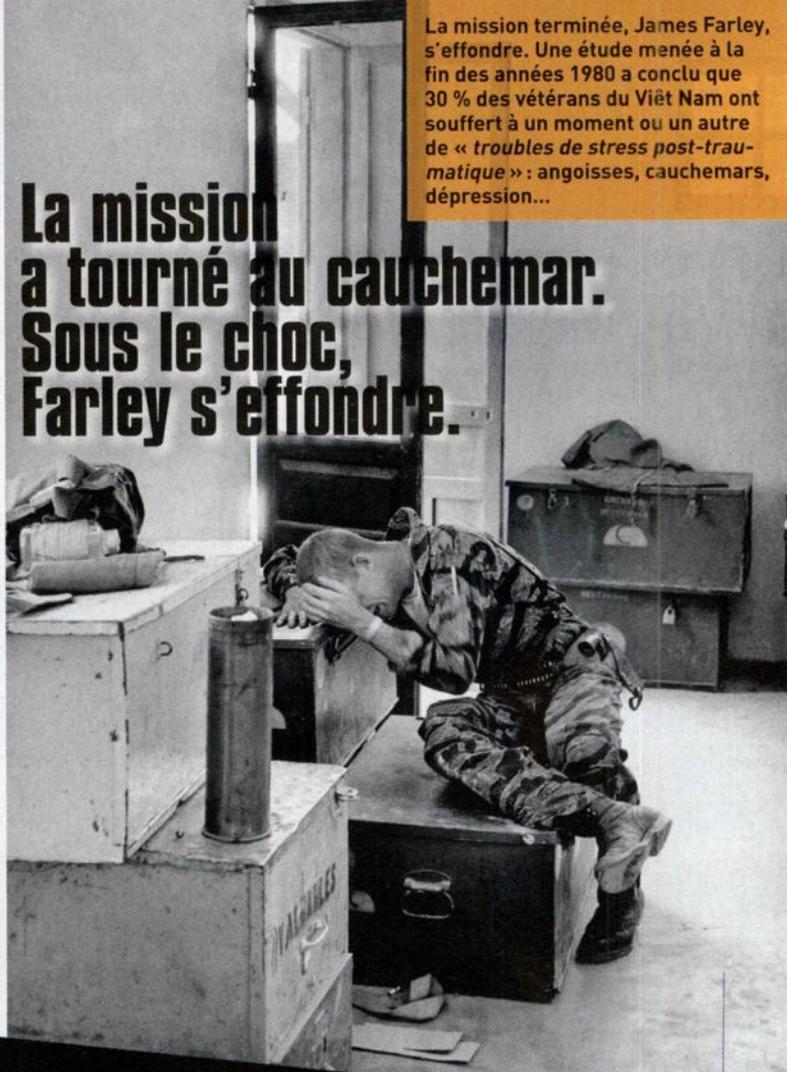




Billie Owens, c'est enfin la fin...
 alvaire. James Farley discute
 uite avec son pilote, le capitaine
 el. Ce dernier tente de le consoler
 le pas avoir pu sauver Eddy :
 lques secondes de plus et Yankee
 a 13 était lui aussi cloué au sol.

La mission a tourné au cauchemar. Sous le choc, Farley s'effondre.

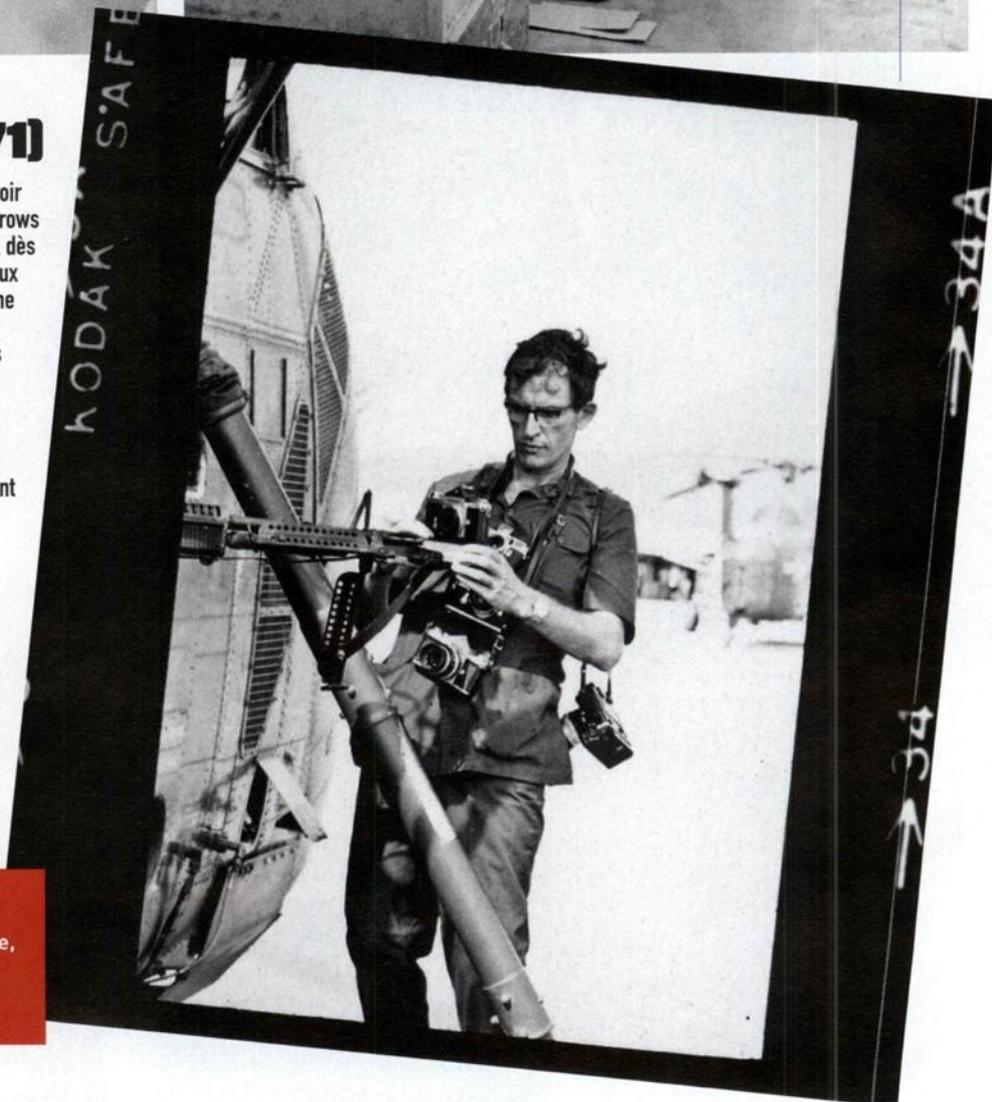
La mission terminée, James Farley, s'effondre. Une étude menée à la fin des années 1980 a conclu que 30 % des vétérans du Viêt Nam ont souffert à un moment ou un autre de « troubles de stress post-traumatique » : angoisses, cauchemars, dépression...



Larry Burrows (1926-1971)

Tout le monde le croit américain, parce que son fait d'armes fut d'avoir révélé l'horreur vietnamienne à l'Onclé Sam... Mais non : Larry Burrows est britannique. Né en 1926 à Londres, c'est là qu'il devient en 1942, dès ses 16 ans, grouillot de base dans les labos photos du très prestigieux magazine *Life*. Après avoir développé les films et servi le thé, le jeune homme se voit confier un objectif en 1945 et révèle instantanément son talent de portraitiste et de reporter. Du Congo à Chypre, Burrows balaye avec son Leica les sales guerres de l'après-guerre. *Life* est un magazine et le photographe peut profiter de délais de parution confortables pour figurer son travail et investir du temps sur le terrain. Dès 1963, Larry Burrows se voit offrir 14 pages sur un sujet encore assez peu connu : le Viêt Nam. Son destin est alors étroitement associé à la guerre qui démarre. Ses clichés, comme ce reportage paru dans *Life* le 16 avril 1965 que nous republions ici, vont contribuer plus que tout à ouvrir les yeux du public américain. Survolant à 50 reprises le champ de bataille, en avion et en hélicoptère, les chaussettes bourrées de films, le photographe devient une légende, en particulier chez les marines, avec qui il partage les dangers du front. La 51^e mission sera celle de trop. Le 10 février 1971, l'hélicoptère Bell qui le transporte avec trois camarades, le Franco-Vietnamien Henri Huet, l'Américain Kent Potter et le Japonais Keisaburo Shimamoto, est descendu près de la frontière du Laos par l'artillerie nord-vietnamienne. De Larry Burrows, on ne retrouvera en 1998 qu'un boîtier d'appareil bosselé et des morceaux d'objectifs. ■

Plusieurs photographies de Larry Burrows et d'autres reporters qui ont couvert la guerre du Viêt Nam sont à (re)découvrir à La Maison européenne de la photographie, à l'occasion d'une exposition consacrée à Henri Huet. Jusqu'au 10 avril 2011, « Henri Huet, Viêt Nam », MEP, 5-7 rue de Fourcy - 75004 Paris.



OFFRE DÉCOUVERTE

NOUVEAU

Abonnez-vous à
SCIENCE & VIE
GUERRES & Histoire

1 AN | 4 numéros

19€
au lieu de ~~23,60€*~~

SEULEMENT

soit plus de
19% d'économie



HIER, TOUT COMMENCE

116 pages sur les principaux conflits qui ont marqué notre histoire, rédigées avec la rigueur, la clarté et le sens de l'enquête qui ont fait la réputation de *Science&Vie*.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Commandez en ligne sur le site
www.kiosquemag.com
C'est rapide, pratique et sécurisé

39925

À compléter et retourner dans une enveloppe affranchie avec votre règlement à : Guerres & Histoire - TSA 10005 - 8, rue François Ory - 92543 Montrouge Cedex

OUI, je profite de cette offre exceptionnelle : je m'abonne à *Guerres & Histoire* pour 1 an (4 numéros) pour seulement 19€ au lieu de 23,60€* soit plus de 19% d'économie.

> Mes coordonnées :

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Complément d'adresse (résidence, lieu-dit, bâtiment) _____ Code postal [] [] [] [] [] Ville _____

Tél [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] E-mail _____

Grâce à votre n° de téléphone (portable) nous pourrions vous contacter si besoin pour le suivi de votre abonnement.

Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles des partenaires de *Guerres & Histoire* (Groupe Mondadori)

> Je règle l'abonnement par :

Chèque bancaire ou postal à l'ordre de *Guerres et Histoire*

CB [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] [] []

Date d'expiration [] [] [] [] [] [] Cryptogramme [] [] [] [] [] []

Les 3 chiffres au dos de votre CB.

Date et signature obligatoires

*Prix public et prix de vente en kiosque. Offre valable pour un 1^{er} abonnement livré en France métropolitaine jusqu'au 31/07/2011. Je peux acquérir séparément chacun des numéros de *Guerres et Histoire* au prix de 5,90 € frais de port non inclus. Vous ne disposez pas du droit de rétractation de 7 jours pour l'abonnement au magazine. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, cette opération donne lieu à la collecte de données personnelles pour les besoins de l'opération ainsi qu'à des fins de marketing direct. Ces informations sont nécessaires pour le traitement de votre commande, vous disposez d'un droit d'accès aux données vous concernant, ainsi que votre droit d'opposition, en écrivant à l'adresse d'envoi du bulletin. Vous êtes susceptibles de recevoir des propositions commerciales de notre société pour des produits et services. Si vous ne le souhaitez pas, veuillez cocher la case ci-contre



YEVGENY KHALDEI/CORBIS

Quelles armées ont utilisé des femmes dans les troupes combattantes ?

On trouve des femmes dans toutes les guerres et à toutes les époques. Il n'est qu'à penser à Jeanne d'Arc. Mais leur engagement dans les forces combattant en première ligne est généralement de l'ordre de l'exception et tient à des circonstances où les caractères et les individualités jouent le premier rôle. Massivement, en effet, les femmes soldats sont affectées aux services sanitaires, parfois aux forces de police ou à la logistique, aux unités de DCA (Grande-Bretagne, Allemagne en 1939-1945), aux

transmissions. Dans l'armée israélienne, les femmes n'ont que des tâches de police, de soutien, même si elles reçoivent un vrai entraînement militaire. On trouve, de façon éparse dans l'histoire, des bataillons féminins qui semblent avoir combattu en groupe : chez les Scythes, au Moyen Âge nippon (milices d'autodéfense paysannes), pendant la guerre d'Espagne, en Russie sous Kerensky. L'on voit souvent, notamment dans le monde arabo-persan, des bataillons

féminins mais qui semblent surtout faits pour la parade. En revanche, il est certain que les guérillas du xx^e siècle ont beaucoup plus utilisé les capacités guerrières féminines. C'est le cas des forces du Viêt-công ou des Tigres tamouls. Mais la seule armée qui ait fait un usage important, pensé et organisé des femmes combattantes, est l'Armée rouge. Plus de 50 000 ont servi, entre 1941 et 1945, comme snipers (photo), pilotes de chasse et de bombardement et même chefs de char. ■ J.L.

La citation

« Il est heureux que la guerre soit si atroce, car on pourrait être tenté de l'aimer. »

Robert E. Lee, en 1862, commandant en chef des armées confédérées.



Cette bombarde française sur affût fixe est une copie d'une pièce du xiv^e siècle, citée dans les célèbres *Chroniques* de l'écrivain Jean Froissart.

Qui a inventé le...

L'artillerie, c'est-à-dire l'ensemble des engins destinés à lancer des projectiles plus ou moins lourds, existe depuis l'Antiquité, sous la forme de machines tirant leur puissance de tir soit de la torsion, soit de la tension (on parle alors d'artillerie névroballistique). Mais, au x^e siècle de notre ère, les Chinois mettent au point la formule de la poudre, dont la combustion instantanée délivre une énorme poussée. Ce qui leur permet d'inventer les premières pièces d'artillerie « chimique » — canons, lance-flèches, fusées — dont ils vont rapidement faire grand usage, en particulier durant les sièges. Au cours de leur conquête de la Chine, au xiii^e siècle, les Mongols vont bien

Combien a coûté la Seconde Guerre mondiale ?

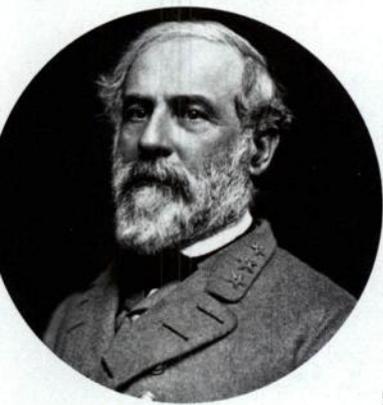
« Un chiffre global n'aurait pas beaucoup de sens, souligne Mark Harrison, meilleur spécialiste de l'économie des conflits du xx^e siècle. Si l'on se cantonne aux belligérants, qui représentent plus de 80 % du produit mondial brut, ils ont donné à la guerre entre deux et trois années de leur revenu national. Les "pointes"»

annuelles les plus spectaculaires concernent le Japon, l'Allemagne et l'URSS, qui consacrent à leurs armées, respectivement, 76 % (1944), 70 % (1943) et 61 % (1942 et 1943) de leur PNB. Sur le plan des destructions, Japon et URSS ont subi tous deux une perte de 25 % de leur richesse matérielle totale. » ■ Y.McL.



DR

REponses



DR



RMN

Canon ?

vite incorporer ces technologies dans leur arsenal... et les répandre ainsi aux quatre coins du continent eurasiatique. On sait aujourd'hui que telle fut la principale route d'introduction de la poudre en Occident, bien plus que celle passant par l'Inde, la Perse, puis le monde arabe. Dès la fin de ce même siècle, les Occidentaux procèdent aux premiers essais, tant de poudre que des engins permettant de l'utiliser. Et au ^{xiv} siècle, les pièces d'artillerie font leur apparition dans les sièges ou sur les champs de batailles. Premier emploi attesté : la bataille de Crécy, en 1346, durant la guerre de Cent Ans. ■ L.H.

Quelle est la première guerre attestée dans l'histoire de l'humanité ?



STAPLETON COLL./CORBIS

Le premier conflit sur lequel des sources écrites donnent quelque détail est la bataille de Qadesh. Elle a opposé, vers 1274 avant J.-C., l'Égypte de Ramsès II à l'Empire hittite. L'on a mention, dans l'histoire égyptienne, de conflits antérieurs mais sans que rien de précis ne soit dit. En 2005, une équipe d'archéologues de l'université de Chicago a mis au jour des

preuves irréfutables (1 200 billes de fronde) du siège et de la destruction de la ville d'Hamoukar (au nord-est de la Syrie), vers -3500, peut-être par sa rivale méridionale, Uruk. Si l'on remonte encore le temps, les preuves d'activités humaines brutales se réduisent à des squelettes portant des traces de mort violente, ou à des restes de destruction systématique de campements, comme au Soudan, près de la ville de Jebel (-10 000 à -12 000). En étudiant le cas du Mexique ancien, les archéologues de l'université d'Ann Arbor (Michigan), Kent Flannery et Joyce Marcus, ont avancé l'idée que la guerre apparaît avec la sédentarisation des groupes humains. ■ J.L.



La bataille de Rorke's Drift est-elle vraiment une victoire britannique ?

Cet engagement du 23 janvier 1879, de nature tactique, implique 150 Britanniques et 3 000 guerriers zoulous, et se solde par une incontestable victoire défensive des hommes du lieutenant Chard. Mais il ne saurait dissimuler la grave défaite d'une colonne rouge de 1 800 hommes, le jour précédent, à Isandlwana. Ce désastre est, lui, un échec de niveau opérationnel, car il contraint les forces de l'impératrice Victoria à marquer une pause pour se

réorganiser et, surtout, prendre la mesure de leur valeureux adversaire. Sept régiments et deux batteries d'artillerie sont rameutés. C'est au cours d'une reconnaissance préluant à la seconde attaque que le prince impérial Napoléon Eugène, engagé volontaire, est tué le 1^{er} juin 1879. Au final, les Britanniques remportent la campagne et la guerre en menant à bien une seconde invasion, qui se clôt par la victoire d'Ulundi, le 4 juillet suivant. ■ J.L.



US AIR FORCE PHOTO/ROLAND BALIK

D'où vient l'habitude du salut militaire ?

Interrogé, le colonel Goya, directeur d'études à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (Irssem), nous a fait cette réponse : « Il s'agit d'une tradition héritée du Moyen Âge lorsque les chevaliers soulevaient leur heaume pour s'identifier et se saluer, les yeux dans les yeux. » ■ J.L.

Saviez-vous que...

... la guerre la plus courte de l'histoire a duré 40 minutes ?

Menée entre Zanzibar et l'Empire britannique le 27 août 1896, elle n'en a pas moins occasionné 500 pertes humaines et vu couler trois navires. ■

IMAGE TIRÉE DU FILM « ZOULOUS » DE CYRIL R. ENDFIELD/PARAMOUNT



RUE DES ARCHIVES

Pourquoi les soldats français de 1914 et 1939 portaient-ils des bandes molletières ?

Au début du xx^e siècle, les autorités militaires se persuadent, non sans raison, que les bandes molletières sont bien plus pratiques que les bottes. Elles sont plus légères, surtout dans la boue des tranchées, plus pratiques pour marcher, plus souples et, comme pour les antivivres, elles évitent les jambes lourdes. Cela permet aussi d'économiser le cuir, dont la demande explose lors des guerres et qui est affecté en priorité à la confection des harnachements. Les Français ne sont pas les seuls à faire

ce raisonnement. Japonais, Italiens, Britanniques, adoptent aussi les molletières. Les Allemands y viendront également à partir de 1916, faute de cuir. L'alternative bottes/bandes molletière sera réglée avec l'apparition des « rangers » américaines, dérivées de chaussures de chasse en usage dès le début du xx^e siècle. ■ J.L.



ZURAB KURTSIKIDZE/EPA/CORBIS

En 2008, qui des Russes ou des Géorgiens ont attaqué les premiers ?

Question épineuse ! Le 8 août, vers 1 heure du matin, l'artillerie géorgienne ouvre un feu massif sur la capitale d'Ossétie du Sud, Tskhinvali. À 3h29, les autorités géorgiennes annoncent l'encerclement de la ville par des éléments mécanisés (photo). À 10h38 tombent les premières dépêches relatant des bombardements aériens russes. La presse occidentale, quasi unanime, dénonce une agression russe, tandis que, à Moscou, on proclame l'inverse. La chronologie de la journée semble indiquer la Géorgie comme l'agresseur. Cependant, si l'on considère les événements avec un peu de recul, le problème de la responsabilité s'obscurcit. La première semaine d'août, des tirs d'artillerie ont déjà opposé troupes ossètes et géorgiennes, causant des dizaines de morts. Le 2 août, ont pris fin des manœuvres des troupes russes stationnées dans le Caucase du Nord. Or, ces forces ne sont pas

rentrées dans leurs casernes mais sont restées stationnées près de la frontière d'Ossétie du Sud. Le 2 août, le commandant des troupes aéroportées russes déclare même qu'il est prêt à intervenir dans le conflit qui se prépare. Le même jour, les dirigeants ossètes annoncent l'évacuation des enfants et des femmes de la région de Tskhinvali. Le 7 août, à 22 heures, le président géorgien Saakachvili affirme qu'il a ordonné à ses troupes de ne pas répondre aux provocations ossètes. Et, ô surprise, deux heures plus tard, un des chefs militaires géorgiens, Kourachvili, déclare, lui, que la Géorgie a décidé de rétablir par la force l'ordre constitutionnel dans la région. On a donc affaire à une vraie chronique d'une guerre annoncée, aux racines anciennes, où il est bien difficile d'établir une responsabilité unique, les provocations des uns répondant à celles des autres. ■ Y.McL.

L'expression : « Au temps pour moi ! »

Neuf fois sur dix mal orthographiée [autant...], cette expression nous viendrait tout droit du vocabulaire militaire du xviii^e siècle. Le « temps » désignerait un des moments décomposant les mouvements codifiés des soldats (60 pour le fantassin). Lorsqu'un de ces « temps » était raté, l'instructeur faisait reprendre par un tonitruant « au temps pour la baïonnette », par exemple. ■ J.L.



THE GALLERY COLLECTION/CORBIS

Pourquoi César a-t-il fait étrangler Vercingétorix ?

L'écrivain gréco-romain Dion Cassius signale la mise à mort du chef gaulois à l'issue du triomphe de César sur la Gaule, célébré en août 46 avant J.-C. Thierry Widemann de l'Irsem voit deux raisons majeures à cette exécution, celles du calcul et de la vengeance. « Une fois passé le triomphe, Vercingétorix n'a plus d'utilité pour César. À quoi bon, dès lors, le mainte-

nir en vie ? Il semblerait aussi qu'il y ait eu un contentieux personnel entre les deux hommes. César ne s'en vante pas dans la Guerre des Gaules, mais nous devinons dans plusieurs auteurs anciens (Dion Cassius, Orose...) qu'il a dû passer, au cours de sa campagne, un accord avec Vercingétorix. Accord que celui-ci aurait trahi en prenant la tête du parti antiromain. » ■ J.L.



La formation tactique des « huit trigrammes » présentée dans le film *Les 3 Royaumes* a-t-elle une réalité historique ?

Le général Zhuge Liang présenté dans le film est historique, sans nul doute. Mais la paternité de la formation et sa mise en œuvre font débat. *Le Roman des trois royaumes*, classique de la littérature chinoise consacré à cette époque mouvementée, mentionne un légendaire labyrinthe de pierres édifié par Zhuge Liang, dans lequel un général ennemi

se serait perdu. Ce labyrinthe aurait été inspiré par les Ba Gua : les huit trigrammes (disposés en octogone) de la cosmologie taoïste et désignant ciel, eau, feu, montagnes, etc. A-t-il inspiré plus tard des formations tactiques ? Si la Chine possède en effet une tradition de formations militaires aux formes quasi magiques, selon la spécialiste Valérie

Niquet (voir interview p. 98), leur extrême complexité en fait des objets plus théoriques que pratiques. En clair : il y a de bonnes chances que John Woo ait joué avec la vérité historique.

Pour en savoir plus : *Les Fondements de la stratégie chinoise*, Valérie Niquet, éditions Economica, 1997. ■ P.G.

Quelle part de l'effort de guerre soviétique les fournitures américaines ont-elles représenté pendant la Seconde Guerre mondiale ?

L'aide américaine, britannique et canadienne, vraiment importante seulement à partir de 1943, est un des facteurs majeurs de la victoire soviétique. Elle a sans doute été déterminante dans certains secteurs clés de l'économie. Si le système de transport soviétique ne s'est pas bloqué, comme en 1916, c'est parce qu'il a reçu 685 700 tonnes de rails (plus que tout ce que produira l'URSS de 1941 à 1945), 1 666 locomotives de qualité, et 11 075 wagons.

L'industrie a été largement soutenue par l'envoi de machines-outils perfectionnées, de produits chimiques et pétroliers élaborés, de métaux non-ferreux (cuivre et aluminium en quantités massives), d'aciers spéciaux, pneus, coton, cuir... Le maintien de la résistance biologique des soldats a été assuré par l'arrivée de 3,7 millions de tonnes de viande, 610 000 tonnes de sucre, 665 000 tonnes de corned-beef en boîte, 3 milliards de rations vitaminées

made in USA. L'effort de guerre a été soutenu plus directement par l'expédition de 409 000 véhicules, 32 300 motos, 19 000 avions de combat et de transport, 7 944 pièces de DCA modernes, 1,6 million de kilomètres de câble téléphonique, 330 000 téléphones de campagnes, 35 800 stations radio, 348 radars. Point capital, les livraisons de poudre et d'explosifs représentent 53 % de toute la production soviétique de 1941 à 1945. Jamais, sans les fournitures alliées, l'Armée rouge n'aurait pu exécuter ses légendaires préparations d'artillerie. Sans les camions Studebaker (photo) et les Jeep Willys, ses troupes — et leur logistique — n'auraient pu atteindre un niveau de mobilité compatible avec les exigences de la guerre moderne. ■ J.L.

Quand les marques nationales sur les emblèmes militaires sont-elles apparues ?

À l'occasion de la troisième croisade, vers 1188-1189. Pour se distinguer, les chevaliers de France, de Flandre et d'Angleterre adoptent sur leur surplis de cotte une croix respectivement rouge, verte et blanche. Pour une raison inconnue, au XIV^e siècle, sous Charles V, Anglais et Français échangeront leurs couleurs. Dès lors, le blanc deviendra la couleur nationale des Français, jusqu'à la Révolution. ■ J.L.



Napoléon éta un génie



✓ **Les campagnes, du meilleur au pire.**

De Toulon à Waterloo, dix campagnes ou batailles majeures soumises à une triple appréciation de *G&H*: tactique, opérationnelle, stratégique. **Pages 34 à 39**

✓ **Ils ont appris comment le battre.**

Napoléon n'a pas affronté que des médiocres, loin de là. Et il n'a pas vu que ses adversaires s'amélioraient sans cesse à son contact. **Pages 40 et 41**

✓ **Un héritage bien exploité.**

Napoléon a hérité d'un outil formidable de l'Ancien Régime et de la Révolution. Les apports de cinq grands esprits militaires qui ont pavé le chemin du Corse. **Pages 42 à 45**

✓ **Les six faiblesses de l'Empereur.**

L'historien britannique Charles Esdaile nous le dit : « *Le vrai responsable de la chute de Napoléon, c'est Napoléon lui-même.* » Revue de détail des travers et des petites faiblesses d'un homme hors du commun. **Pages 46 à 51**

Est-il vraiment militaire ?

Les campagnes de Napoléon Du meilleur au pire

Texte : Pierre Grumberg et Patrick Bouhet

Soixante batailles ! Aucun général ne peut s'enorgueillir d'un tel palmarès, surtout quand on sait que Napoléon n'a subi personnellement que trois défaites majeures. Pour autant, si le score de ses victoires est impressionnant, ses campagnes ne sont pas toutes d'égale qualité, certaines illustrant bien les limites du tacticien et surtout du stratège... Revue de détail.



Sous le commandement de Napoléon, la Grande Armée a porté les aigles impériaux et le drapeau tricolore du sud de l'Espagne jusqu'à Moscou. Elle ne sera vaincue que par la coalition de toutes les grandes puissances européennes.

Un siège pour asseoir une réputation Toulon, de septembre à décembre 1793

Conception/exécution stratégique : — • Opérationnelle : — • Tactique : ★★★★★

Le contexte :

En 1793, le gouvernement jacobin est menacé aussi bien par l'ennemi intérieur, royaliste ou fédéraliste, que par l'ennemi extérieur, qui a formé la première coalition (à laquelle participent, notamment, la Grande-Bretagne, la Prusse, l'Autriche, l'Espagne et le Piémont). Le 27 août, la ville de Toulon tombe aux mains des Anglais et des Espagnols. Le 7 septembre, le capitaine Dommartin, qui est à la tête de l'artillerie de l'armée révolutionnaire chargée de reprendre la ville, est blessé. Il est remplacé, le 16, par le capitaine Bonaparte.

Les combats se poursuivent jusqu'au 18 décembre, jour où le conseil de guerre des coalisés décide d'abandonner la place. Cette victoire peut être directement imputée aux choix tactiques de Bonaparte. À cette époque, la situation géographique et les fortifications de la ville de Toulon la rendent quasiment inexpugnable. Mener un siège en règle, en attaquant l'enceinte de la ville pour y pénétrer, demande des moyens en artillerie et surtout en génie que l'armée révolutionnaire n'a pas à sa disposition. Bonaparte pousse donc l'analyse au-delà de ce que ferait un simple technicien

du canon : il conquiert les forts Mulgrave et de l'Éguillette, ce qui interdit l'entrée de la petite rade à la *Royal Navy* et bloque ainsi la seule voie de secours des assiégés.

Bilan :

Remarqué par la Convention à Toulon, Bonaparte accède au rang de général de brigade le 22 décembre. Il peut alors faire valoir ses conceptions stratégiques auprès du pouvoir (il est proche du frère de Robespierre). Mais, pour l'heure, il s'agit d'un succès tactique, à la portée stratégique très limitée. ■

La botte enfilée en un éclair

Italie, d'avril 1796 à octobre 1797

Conception/exécution stratégique : ★★★★★ • Opérationnelle : ★★★★★ • Tactique : ★★★★★

Le contexte :

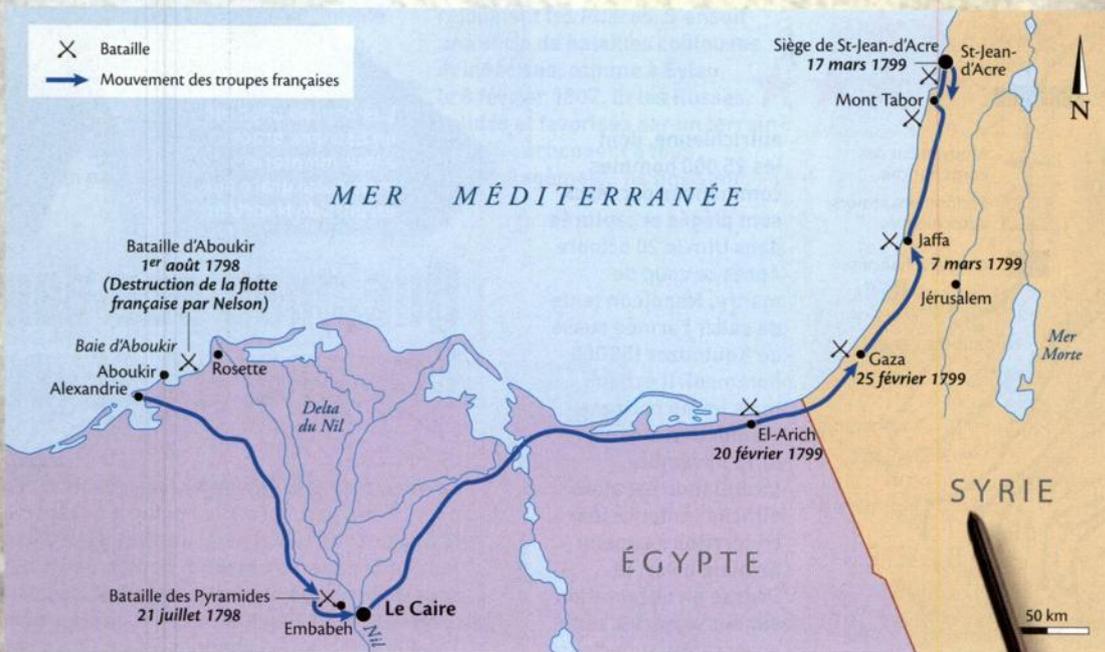
Nommé commandant de l'armée d'Italie par le Directoire, le 2 mars 1796, Bonaparte met en œuvre les plans qu'il échafaude depuis 1794. À l'origine front secondaire, la péninsule devient en un an le théâtre d'opérations majeures, grâce aux succès enregistrés par le jeune général de 27 ans, d'avril 1796 à avril 1797, au détriment des fronts du nord et du Rhin. Avec une armée inférieure en nombre à celle des alliés autrichiens et sardes, il bat d'abord ces derniers à Montenotte puis Dego, et oblige le roi de Sardaigne à signer l'armistice de Cherasco le 28 avril. Il se retourne alors contre les Autrichiens, qui se replient sur le Tyrol et dans la place forte de

Mantoue. Une dernière victoire contre les Sardes à Lodi, et Bonaparte met le siège devant Mantoue. Toutes les tentatives pour débloquer la ville échouent (de mai 1796 à février 1797, batailles à Castiglione, Bassano, Arcole et Rivoli), et les assiégés se rendent le 2 février 1797. Bonaparte s'avance alors vers le Tyrol et menace Vienne. Son offensive, coordonnée avec celle de Hoche et Moreau en Allemagne, force les Autrichiens à signer les préliminaires de paix le 18 avril à Leoben. Le traité de Campoformio est conclu le 18 octobre 1797.

Bilan :

Campagne magistrale qui suscite l'étonnement du monde, d'autant que les

Français sont (tout du moins au début) inférieurs en nombre. Tout y est : vitesse, souplesse, éclatements et regroupements éclair des forces, division des armées ennemies battues séparément... Bonaparte a fait preuve d'un coup d'œil bientôt légendaire et d'un vrai courage physique. Et lorsque la situation devient vraiment difficile à Arcole, Masséna est là pour sauver les meubles... Quant au bilan stratégique, il est monumental : la première coalition, en guerre avec la France depuis 1792, est brisée, la Belgique et la Rhénanie annexées, et l'Italie sous contrôle direct du Directoire, ce qui renfloue opportunément ses caisses vides. L'Angleterre reste seule... ■



●●● Bilan :

Si tactiquement Napoléon collectionne d'éclatantes victoires face aux mamelouks et aux Turcs (Pyramides, El-Arich, Gaza, Jaffa, mont Tabor...), aucune n'est décisive puisque la maîtrise de la mer est perdue. Au final, l'objectif stratégique ne peut être atteint, et c'est la position britannique qui s'en trouve au contraire renforcée. Un corps expéditionnaire est ainsi perdu pour un résultat nul : en 1801, l'armée française capitule et est rapatriée en France sur des bateaux britanniques. Seul bénéficiaire (pas forcément positif) : un début d'apprentissage de la contre-guérilla et de la guerre coloniale. ■

Le rêve oriental vire au cauchemar

Égypte, de mai 1798 à août 1799

Conception/exécution stratégique : ★ • Opérationnelle : ★★ • Tactique : ★★★★★

Le contexte :

Le but avoué de l'opération est, d'une part, d'attaquer les intérêts britanniques en Inde à partir de l'Égypte et, d'autre part, de renforcer la position de la France dans le bassin méditerranéen. Le but politique, celui-là inavoué, est pour Bonaparte d'accroître encore son prestige et pour le Directoire... de se débarrasser d'un général devenu gênant. L'expédition, qui quitte Toulon le 19 mai 1798, compte 36 000 hommes. Une fois Malte conquise,

Bonaparte, qui échappe miraculeusement à Nelson, débarque à Alexandrie en juillet 1798. Après sa victoire sur les mamelouks lors de la bataille des Pyramides, il entre au Caire, le 24 juillet. Hélas, le 1^{er} août, Nelson détruit la flotte française à Aboukir... Les Français sont alors pris au piège, et la campagne vers la Syrie, privée de renforts, est déjà condamnée. Après l'échec du siège de Saint-Jean-d'Acre, Bonaparte abandonne son armée le 22 août 1799 pour rentrer en France. ●●●



Ils ont appris com

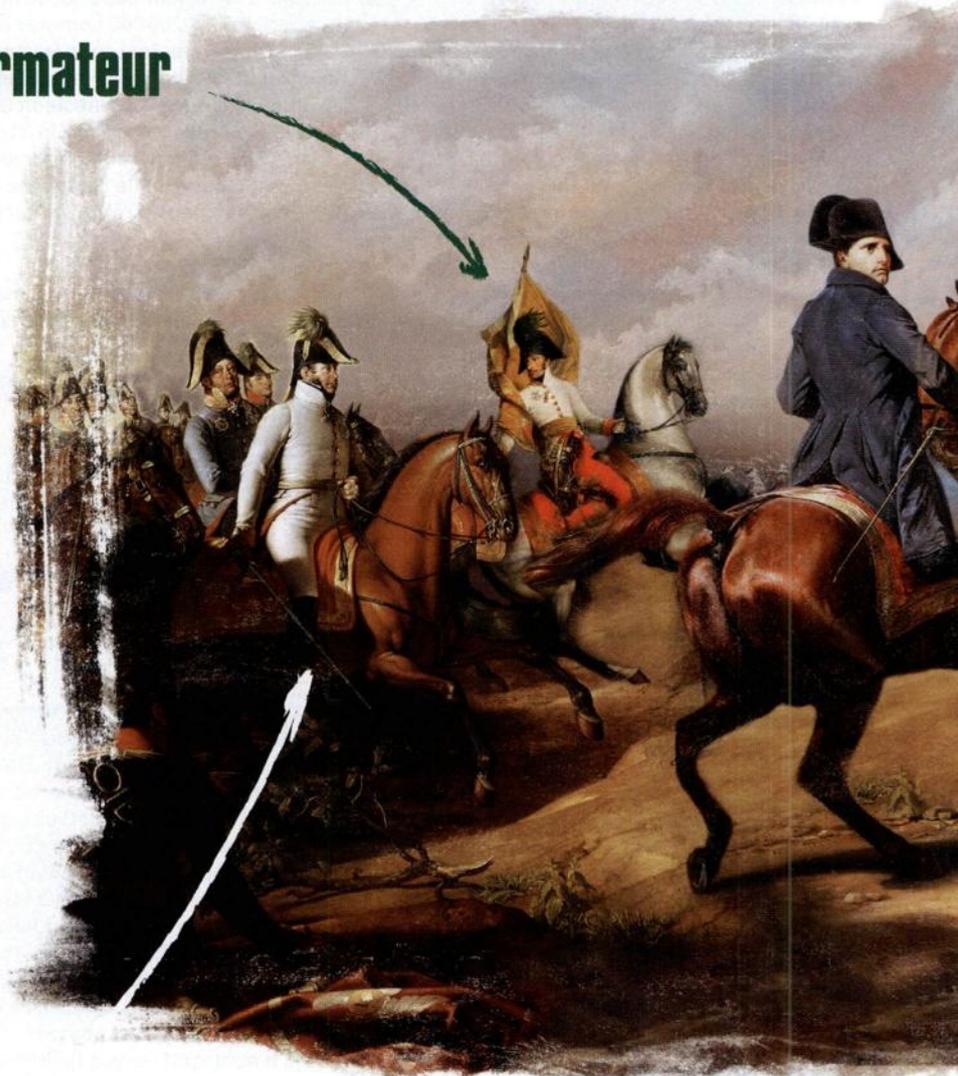
Texte : Antoine Reverchon • Illustration : Benjamin Delacour

Si Napoléon n'a jamais connu d'égal en matière de tactique et d'opérations, ses adversaires n'étaient pas tous mauvais, loin de là. S'inspirant des meilleures idées de l'Empereur, ils ont appliqué ses méthodes novatrices – et en ont inventé d'autres – pour le vaincre. Une montée en puissance que Napoléon n'a jamais vraiment comprise.

Charles : l'artisan réformateur

L'archiduc Charles-Louis d'Autriche, frère de l'empereur François I^{er}, forge sa réputation de tacticien habile en affrontant et en battant à plusieurs reprises les généraux de la République française de 1793 à 1799. En 1797, il commande l'armée d'Italie mais ne parvient à sauver Vienne d'un Bonaparte victorieux qu'en négociant le traité de Campoformio. En 1805, loin d'Austerlitz, il met en échec Masséna à Caldiero, en Italie.

Fort de ces résultats très honorables, c'est lui qui va forger la nouvelle armée autrichienne, protagoniste essentiel de la victoire finale de 1814. Copiant l'invention napoléonienne des corps d'armée autonomes, auxquels il ajoute une réserve (*Landwehr*) et une artillerie solide, il en améliore considérablement la réactivité et l'efficacité. Mais cette armée réorganisée n'atteint pas encore le niveau des troupes napoléoniennes : en 1809, l'archiduc est ainsi surclassé lorsqu'il affronte Napoléon en personne à Abensberg, Landshut et Eckmühl (avril 1809). Il n'en sauve pas moins son armée de la destruction, malgré sa trop faible mobilité et le manque d'initiatives de ses chefs de corps. En repoussant une première tentative de franchissement du Danube à Essling (20-22 mai 1809), il inflige même à l'Empereur une défaite personnelle, qui aura un large retentissement en Europe. Mais, Napoléon réussit sa deuxième tentative, et Charles est battu à Wagram le 6 juillet. Sauvante encore une fois son armée de l'anéantissement, il évite l'humiliation. Découragé, il ne prendra plus aucun commandement. Il reste néanmoins l'homme qui, tirant les leçons de ses échecs, aura su créer l'armée qui permettra à Schwarzenberg de prendre sa revanche. ■



Schwarzenberg : l'unificateur coriace

L'e général autrichien Karl Philipp, prince de Schwarzenberg, semble *a priori* peu digne de figurer parmi les grands adversaires de Napoléon. Commandant de corps d'armée, il est battu en 1805 à Ulm et Austerlitz, puis en 1809 à Ratisbonne et Wagram. Mais il n'en réussit pas moins à sauver les meubles, mérite reconnu par l'Empereur lui-même, qui lui confie en 1812 le corps engagé par l'Autriche, alliée très temporaire, en Russie. Une fois cette alliance retournée, c'est surtout à sa nationalité autrichienne que Schwarzenberg

doit sa place de commandant des armées alliées en 1813. Accusé de pusillanimité par Clausewitz en raison de ses reculs à chaque annonce d'un succès français, battu à plusieurs reprises par l'Empereur (en 1813 à Dresde, puis en 1814 à Arcis-sur-Aube et Montereau), c'est pourtant lui qui incarne le mieux le principe opérationnel conçu par les coalisés : faire converger sur un point unique – Dresde, Leipzig, Paris – plusieurs armées, chacune assez forte pour affronter une concentration importante de l'armée française, et *a fortiori* les corps d'armée de couverture destinés à les ralentir. Cette

méthode « par pesanteur », selon l'expression attribuée au général autrichien lui-même, n'est pas très brillante. Mais le « Grand Plan » qu'il conçoit en 1814 pour prendre Paris s'avère payant. Condamné à une course épuisante sur le théâtre des opérations, Napoléon, en dépit de brillants succès tactiques en 1814, ne parvient qu'à ralentir l'étai qui se resserre sur lui... Remplacé au poste de généralissime par Wellington en 1815, Schwarzenberg commande l'armée du Haut-Rhin qui envahit l'Alsace et la Lorraine. Il sera récompensé en occupant jusqu'à sa mort le poste de ministre de la Guerre. ■

ment le battre...

Wellington : le champion de la défensive

Surnommé le « duc de fer », l'Anglais Wellington est considéré comme le seul général allié qui ait su battre Napoléon lors d'une bataille équilibrée, Waterloo bien sûr. Fait d'arme savamment réécrit à son profit pour

minimiser l'action décisive des Prussiens de Blücher. En réalité, Arthur Wellesley (il n'est fait duc de Wellington qu'en 1810) a surtout excellé contre les maréchaux et sur un théâtre d'opérations secondaire : la péninsule Ibérique. Cela n'exclut pas de solides qualités de tacticien, forgées aux Indes en 1797-1798 lors de la répression de la révolte des Marathes, bien servies par des troupes professionnelles tenaces et disciplinées. Wellesley a compris que le salut, face aux colonnes d'infanterie et à la cavalerie françaises, consiste à choisir avec soin son terrain et à s'y accrocher pour n'en surgir qu'en cas d'erreur de l'ennemi. Tactique défensive payante à Salamanque contre Marmont en 1811, à Vitoria contre Jourdan en 1813, à Toulouse contre Soult en 1814. Et à Waterloo contre Napoléon, bien sûr. Moins à

l'aise lorsqu'il doit bouger, Wellesley ne se lance en campagne qu'avec le bénéfice d'une immense supériorité numérique (Espagne de 1810 à 1813, France en 1814) et s'esquive au moindre risque (à Torres Vedras devant Lisbonne en 1810, ou en abandonnant Madrid tout juste reconquise en 1812). Surtout, plus qu'un pur militaire, et à l'image de Napoléon, Wellington est un remarquable politicien. Élu au Parlement après ses victoires en Inde, il obtient des commandements qui font valoir sa clairvoyance stratégique. C'est lui qui, en dépit des revers et des dépenses, maintient coûte que coûte l'abcès qui va fixer d'importantes ressources françaises dans la péninsule Ibérique et contribuera à la victoire alliée. Conservateur farouche, Wellington est l'artisan principal du retour des Bourbons à Paris, puis représente son pays au Congrès de Vienne. C'est là qu'il devient généralissime des armées alliées pendant les Cent-Jours, jusqu'au succès ultime de Waterloo. Triomphe qui lui vaudra le poste de Premier ministre de 1828 à 1830 et différents ministères de 1834 à 1846. Il mènera alors des politiques extrêmement conservatrices, notamment contre le mouvement ouvrier britannique. ■

Barclay de Tolly : l'apôtre de la lutte indirecte

Blessé à Eylau (7 février 1807), convalescent lors de la défaite de Friedland (14 juin), il en conclut que la seule solution face à Napoléon est d'éviter l'affrontement direct. Cela n'empêche pas Barclay de saisir, comme Charles, l'intérêt du modèle de l'armée française. Ministre de la Guerre le 28 janvier 1810, il réorganise les troupes russes en corps d'armée autonomes, envoie les officiers en formation et modernise l'emploi des armes. La suite prouvera la grande valeur de sa pensée. En 1812, Barclay échappe à tous les encerclements : Vilna (28 juin), Vitebsk (25 juillet), Smolensk (19 août)... Et entraîne la Grande Armée au cœur d'un pays volontairement dévasté. Mal compris par ses pairs, outrés qu'un « étranger » laisse envahir sans combattre la terre russe, il est remplacé le 29 août par un « vrai patriote », Koutouzov. Ce dernier se fait étriller

à la Moskova (7 septembre) et n'échappe au désastre que parce que Napoléon, craignant une nouvelle dérobade, préfère l'assaut frontal à la manœuvre. La débacle française qui s'ensuit montre à quel point Barclay avait raison, mais il faut attendre le 25 mai 1813, après les défaites alliées de Lützen et Bautzen, pour qu'il soit rappelé à la tête de l'armée russo-prussienne. Refusant encore une fois l'affrontement avec l'Empereur, il ne recule devant Napoléon que pour multiplier les succès face aux maréchaux : Gross Beeren (23 août), Katzbach (26 août), Kulm (30 août), Dennewitz (6 septembre). Mais ses supérieurs le sacrifient aux exigences de la politique. Le vrai tombeur de Napoléon est remplacé à la tête des armées par l'Autrichien Schwarzenberg et ne commandera plus qu'un corps d'armée. Mais il recevra le bâton de feld-maréchal en 1814 et le titre de prince en 1815. ■

Qui a mené la Grande Armée à sa perte dans les plaines gelées de Russie ? Ce n'est pas Koutouzov, comme le laisse croire Tolstoï dans *Guerre et Paix*, mais plutôt Mikhaïl Bogdanovitch Barclay de Tolly. Issu d'une famille écossaise réfugiée en Livonie (actuelle Lettonie) pour fuir Cromwell au XVII^e siècle, ce remarquable général acquiert son expérience de la victoire en affrontant la Turquie, la Suède et la Pologne entre 1787 et 1794. Présent à Austerlitz, il a tout loisir d'étudier les méthodes de Napoléon. Il évite ainsi l'encerclement de son corps d'armée à Pultusk (Pologne, décembre 1806).



Grande Armée : un royal héritage bien exploité

Texte : Patrick Bouhet et Pierre Grumberg

De Cadix aux coupes du Kremlin... Jamais l'Europe n'avait connu un tel empire. Ces conquêtes sont le fruit de l'ambition et du génie militaire purement napoléoniens, c'est certain. Il n'empêche que ce génie, comme Alexandre, César ou Frédéric II, a mis à sa main un outil militaire hors pair, forgé avant lui.

La pensée... c'est Guibert



Rosbach

Le 5 novembre 1757, l'armée française de 54 000 hommes commandée par un favori de la Pompadour, l'incompétent prince de Soubise, est anéantie à Rosbach, en Saxe, par les 22 000 Prussiens de Frédéric II. Le monument élevé par le vainqueur sera abattu par Napoléon en 1806. Tout un symbole.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, une défaite est à l'origine de l'impressionnante liste de victoires qu'arbore l'Arc de Triomphe. C'est à la suite du désastre de la guerre de Sept Ans (1756-1763) et en particulier de l'humiliation de **Rosbach** que les officiers français tentent de comprendre leurs déficiences tactiques et opérationnelles afin d'y remédier. Cette effervescence intellectuelle produit une pléiade de « classiques » de la tactique dans lesquels Napoléon puisera sa science : essentiellement Guibert (*Essai général de tactique*,

1770) et du Teil (*Usage de l'artillerie nouvelle*, 1778) mais aussi Folard, Le Roy de Bosroger, Feuquières, Bourcet. Du premier, Napoléon hérite de l'accent mis sur la mobilité et l'organisation modulaire. Du dernier, il développe l'idée de colonnes indépendantes mais se soutenant les unes les autres, technique qu'il mettra en œuvre avec une maestria incomparable. Des autres, il retient le recours au choc réalisé par des colonnes massives. Ce corpus, Napoléon l'a trouvé de 1779 à 1785 à l'École royale de Brienne puis à l'École militaire de Paris, ces collèges que la royauté a créés pour faire de ses officiers des vrais professionnels. Cette excellente

formation bénéficia d'ailleurs aux grands organisateurs de l'armée révolutionnaire (Carnot, Monge) ainsi qu'aux futurs maréchaux (Berthier, Davout, Marmont). Dans l'esprit, sinon dans la lettre, cet enseignement va imprégner profondément l'armée de Napoléon : 19 maréchaux sur 25 ont servi sous le drapeau fleurdéliné. Pour les généraux, la proportion des trois quarts est la même. Et les nouveaux talents issus des volontaires de 1792 ou 1793 ont été formés, peu ou prou, par des officiers et sous-officiers issus de l'armée royale, via l'amalgame, idée géniale de Dubois-Crancé, adoptée le 24 février 1793. ■

L'organisation... c'est Broglie



La rapidité légendaire avec laquelle Napoléon fond sur ses adversaires et les surprend n'a rien d'une improvisation. Elle repose sur une nouvelle structure modulaire de l'armée imaginée dès 1759 par le maréchal Victor-François de Broglie (1718-1804) :

le système divisionnaire. L'idée sous-jacente, géniale, est de combiner les atouts des trois armes — choc et feu de l'infanterie, mobilité de la cavalerie, portée de l'artillerie — au sein d'une « mini-armée » autonome, comptant 6 000 à 10 000 hommes. Cette réforme fondamentale de l'ancien système, fondé sur la juxtaposition de régiments, n'a que des avantages. Grâce à son feu renforcé, la division dissuade ou gêne la progression ennemie, évitant aux unités d'être à la merci d'un adversaire plus nombreux contre lequel elles n'auraient aucune chance au corps à corps. L'armée peut dès lors être « divisée » sans risquer la destruction car chaque partie est capable de réagir et résister par

La division, imaginée par Broglie, fait la force de la nouvelle armée.

elle-même, tout au moins un certain temps. C'est ainsi que, pendant toute la journée du 11 novembre 1805, les 6 000 hommes de la division Gazan tiennent en respect à Dürenstein les Russes de Koutouzov, quatre fois plus nombreux. Modulaire, l'armée organisée en divisions devient aussi plus souple, plus rapide à la manœuvre. Le fractionnement facilite enfin la logistique : chaque division, voyageant séparément, trouve plus facilement sa subsistance sur la route.

Ironiquement, ce n'est pas à Broglie, grand ennemi de la Révolution passé aux coalisés, que revient le mérite de généraliser le système, mais à ses adversaires Dubois-Crancé et Carnot, en février 1793. Appliquée en particulier à Fleurus en 1794, la division fait la force de la nouvelle armée française. C'est ce système que Bonaparte récupère à son profit en 1796 en

Italie, tout en le portant à la perfection. Constatant que les vitesses de déplacement différentes des cavaliers et des fantassins nuisent à la cohésion de l'ensemble, il les sépare et crée des divisions spécialisées, avec leur artillerie propre.



Le concept de coopération des trois armes n'est pas pour autant abandonné, mais reporté au niveau supérieur : celui du corps d'armée, déjà expérimenté par les armées révolutionnaires, mais que Napoléon façonne à sa main de manière permanente en 1805. Commandé par un maréchal, intégrant des unités du génie, le corps de 15 000 à 30 000 hommes subdivisé en deux à quatre divisions est vraiment la petite armée autonome que Broglie avait envisagée sans toutefois lui donner l'effectif et la variété suffisants. Le résultat tient en un exemple : le 14 octobre 1806, le seul 3^e corps de Davout — 26 000 hommes — écrase, à Auerstaedt, les 63 000 Prussiens de Hohenlohe. Le corps devient le « pion de base » napoléonien. La leçon ne sera pas perdue : les Autrichiens emploient le corps en 1809, les Russes en 1812, les Prussiens en 1813. ■



L'état-major... c'est Ségur

L'un des grands atouts de Napoléon dans sa conquête de l'Europe est de pouvoir s'appuyer sur le premier état-major moderne, une équipe chargée de soulager le chef des tâches fastidieuses en traitant pour lui l'information en amont et en aval. Une organisation capable, en 1805, de jeter en peu de jours la Grande Armée, cantonnée à Boulogne face à l'Angleterre, sur les reins de l'armée autrichienne au tréfonds de la Bavière ! Cette innovation, avantageuse au moins jusqu'en 1809, vient encore de l'Ancien Régime : c'est le maréchal de Ségur qui crée le 13 juin 1783 le premier État-Major général permanent. L'idée est bonne,

et n'échappe pas à la Convention qui décrète, le 21 février 1793, que chaque armée disposera désormais d'un « bureau » composé d'un chef d'État-Major général aidé de quatre adjudants généraux, assistés eux-mêmes d'adjoints. L'inflation des effectifs exprime bien le succès de la mesure. Le corps de Ségur, en 1783, compte 68 officiers, du grade de colonel à celui de capitaine. Sous le Directoire, on recense 110 adjudants généraux, tous colonels, auxquels s'ajoutent les aides de camp et les officiers attachés aux états-majors. C'est de cette organisation très en avance sur son temps que Napoléon hérite pour fonder, en 1805, l'État-Major général confié à **Berthier**. À son service, travaillent alors 400 officiers et 5 000 hommes. L'organisation culminera à 3 500 offi-

ciers et 10 000 hommes en 1812 ! Attention toutefois à ne pas exagérer le rôle de cette organisation. L'état-major n'est qu'un exécutant, il n'est pas conseiller du généralissime comme le sera plus tard le *Grosser Generalstab* prussien, véritable ancêtre des états-majors modernes. Napoléon commande et conçoit tout, c'est la limite du système (voir p. 49). L'inflation des effectifs ne garantit pas non plus l'efficacité : complexe, bureaucratique, l'état-major s'est sans doute rendu coupable d'erreurs coûteuses. L'institution et son chef, Berthier, n'en sont pas moins irremplaçables. Mal secondé par un Soult pas taillé pour le rôle ingrat de la courroie de transmission, Napoléon le constatera à ses dépens à Waterloo. ■

■ Ce que Napoléon a inventé

S'il hérite d'un outil déjà abouti, Napoléon ne l'améliore pas moins. Côté logistique, il crée le train d'artillerie en 1800 et le train des équipages en 1807 pour améliorer les fonctions confiées avant à des entrepreneurs privés. Côté champ de bataille, Napoléon redistribue des rôles précis aux unités de cavalerie : reconnaissance pour les hussards, rupture pour les cuirassiers... Il invente en outre une puissante réserve d'artillerie pour rompre l'équilibre de l'adversaire. Enfin, il innove en créant la garde impériale le 29 juillet 1804. Ce corps d'élite représente autant une « masse de granit » qui renforce la confiance de l'armée qu'un espoir pour ceux qui veulent y entrer et un vivier de talents. Cette « armée politique » va grandir avec le temps, passant de 2 000 hommes environ en 1800 à plus de 100 000 en 1814. Rendons enfin à Napoléon ce qui lui revient : il excelle comme nul autre dans la manœuvre des grandes masses. À ce niveau, son talent relève du génie artistique : il manie ses armées comme Goya son pinceau et Beethoven sa baguette de chef.

Louis-Alexandre Berthier (1753-1815) tient l'état-major de Napoléon depuis la campagne d'Italie jusqu'en 1814, année où il se rallie à Louis XVIII. Capable comme personne de comprendre et d'interpréter la pensée impériale, celui qui devient maréchal en 1804 n'a pas son pareil en Europe. Son absence à Waterloo, en 1815, sera cruellement regrettée...

L'artillerie... c'est Gribeauval



Canonier de formation, Napoléon a fait de son artillerie une arme d'élite sans égale, propre à inspirer l'admiration (et la crainte) des coalisés, du siège de Toulon à Waterloo. Mais l'Empereur n'a fait, là encore, que jouer avec génie les atouts placés dans sa main par d'autres. C'est en effet à Jean-Baptiste Vaquette de Gribeauval que revient

le mérite d'avoir doté la France, dès 1776, d'un système qui restera une référence quarante ans durant. Allégées de moitié grâce à un nouveau procédé de forage du canon, plus précises avec l'ajout d'une vis de pointage, les pièces Gribeauval, que Carnot fait

fabriquer en masse sous la Convention, peuvent désormais suivre les hommes partout. Cette mobilité est renforcée dans les divisions de cavalerie par la multiplication, encouragée par Carnot, d'unités d'artillerie à cheval dont les servants sont montés.

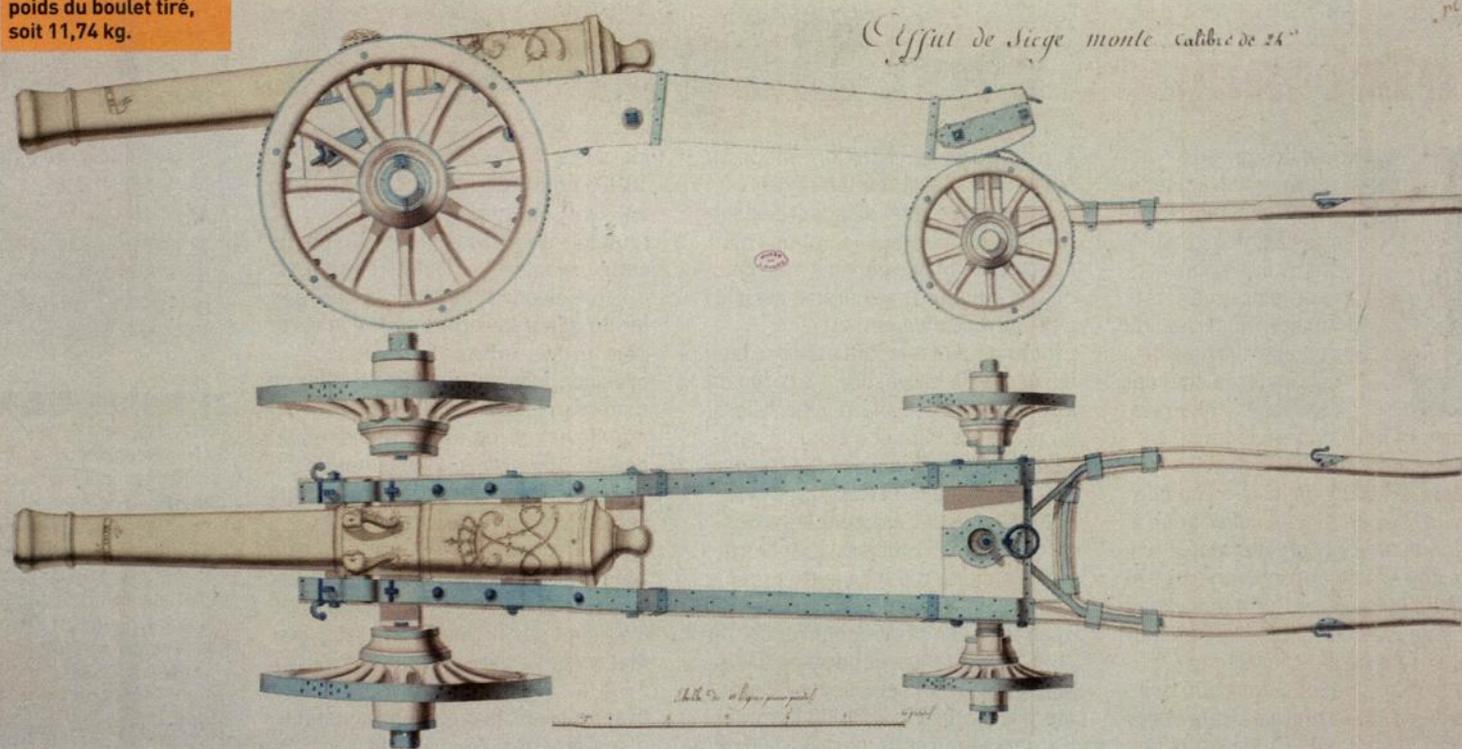


Ces avantages techniques sont accentués par la qualité du personnel. Arme savante servie par des ingénieurs et des scientifiques à l'esprit ouvert et rationnel, l'artillerie possède un corps d'officiers qui, en majorité, a refusé l'immigration pour embrasser les idées révolutionnaires. Arme prestigieuse avant même que l'Empereur en fasse la reine de ses batailles, l'artillerie est recrutée dans les meilleures écoles. Comme à Polytechnique, fondée en 1794, et dont le « X » emblématique est formé par deux canons croisés. Le succès de Gribeauval illustre bien l'intérêt de l'élite progressiste pour

la science. Ce n'est pas par hasard si de nombreux chercheurs sympathisent avec la cause révolutionnaire : Chaptal, Laplace, Berthollet, Monge... Napoléon, réputé à tort rétif à l'innovation technologique, en fait bon usage. Le service de cartographie impérial de Bacler d'Albe se révèle fort utile pour planifier déplacements et batailles : il est l'héritier direct du « bureau topographique » de Carnot. Napoléon développe aussi le télégraphe optique, expérimenté dès 1791 par Chappe (voir encadré p. 45) et grâce auquel un message peut voyager à près de 200 km/h, sept fois plus vite qu'à cheval! ■

Plus légères et précises, les armes de Gribeauval font la force de l'artillerie.

Cette pièce de siège conçue par Gribeauval pèse 2740 kg et mesure 3,53 m de long. Son nom de « canon de 24 livres », selon l'usage de l'époque, vient non du calibre mais du poids du boulet tiré, soit 11,74 kg.





Les gros bataillons... c'est Carnot



L'une des forces de Napoléon est de disposer d'effectifs considérables. Or, la Grande Armée n'est pas sortie du chapeau de l'Empereur : c'est une créature de la Convention, inventée par son organisateur visionnaire, Lazare Carnot. Avec la « levée en masse », joli nom pour la conscription des hommes de 18 à 25 ans, qu'il fait décréter le 23 août 1793, tous les Français participent à l'effort de guerre, avec des résultats spectaculaires : les effectifs disponibles passent ainsi de 200 000 hommes réellement sous les armes fin 1792 à 750 000 à l'été 1794. Et ce, en dépit de l'énorme résistance de la population, moins motivée qu'on ne l'a dit par la perspective de « vaincre ou périr ». Incapable de poursuivre un tel effort, le gouvernement révolutionnaire, rassuré par les victoires, va réduire la voilure, tout en stabilisant la conscription. C'est ainsi grâce à la loi Jourdan-Delbrel du 5 septembre 1798, qui institue le « service militaire » des hommes âgés de 20 à 25 ans, que Napoléon construira sa Grande Armée. Peuplée de 29 millions d'habitants en 1800 (26 % de la population d'Europe occidentale, 16 % du total continental), la France offrira en tout au Premier consul puis à l'Empereur 2 millions de conscrits, auxquels

s'ajouteront les contingents étrangers (encore une idée de l'Ancien Régime, reprise par la Révolution : quand Napoléon prend le pouvoir, 6,5 % des effectifs de l'armée sont d'origine étrangère). Cette armée est fort bien équipée grâce à... Carnot, mobilisateur d'un effort de guerre spectaculaire : on passe ainsi de deux fonderies de canon en 1789 à 29 en 1794, capables de produire 7 000 pièces par an.

Les bataillons ne sont pas seulement gros, ils sont également animés par une motivation nouvelle. L'esprit du « soldat-citoyen » est très différent de celui du soldat d'Ancien Régime. Les limitations tactiques qu'un Frédéric II s'imposait — éviter toute dispersion pour empêcher la désertion — ne sont plus nécessaires : le soldat reste désormais de son plein gré dans le rang ou le rejoint au moment de la bataille car son honneur de citoyen et de soldat le commande. L'initiative et l'action de chacun peuvent alors concourir au succès de tous : le soldat n'est plus un pion ou un sujet, sa solidité et sa combativité en profitent. D'autant que chacun peut espérer, sinon « avoir un bâton de maréchal dans son havresac », du moins pouvoir accéder à un grade d'officier à la condition de savoir lire et écrire. L'armée révolutionnaire offre donc une voie vers le haut, à la grande différence de l'armée de l'Ancien Régime qui avait barré aux roturiers en 1781 la voie du comman-

dement. Cet « ascenseur social », animé au mérite, va propulser aux commandes une génération de jeunes cadres talentueux, parmi lesquels Napoléon (lui-même couvert par Carnot) choisira ses maréchaux. Un avantage dont les armées coalisées, commandées par des princes et des hauts nobles, ne bénéficieront jamais et qui explique (en partie) la loyauté des soldats envers le régime. Il convient de ne pas exagérer toutefois l'élan politique et national des troupes. Complexe, la motivation évolue en fait grandement, alors que l'armée gagne en expérience et adopte des valeurs de plus en plus militaires héritées de l'ancienne noblesse : l'attachement aux emblèmes et au régiment, l'honneur, la camaraderie de l'escouade rassemblée autour du feu... Auxquelles s'ajoute, nouveauté, un rapport quasi personnel à l'Empereur. Cette armée de masse bien motivée, Napoléon ne la traite plus à la façon des rois, comme un bien coûteux, difficile à former et à remplacer. Il la considère comme un moyen pour parvenir à ses fins, quelles que soient les pertes. Il ne fait, en somme, que reprendre sur ce point la méthode révolutionnaire : la République, qui veut établir l'égalité et le règne des droits de l'Homme, est prodigue du sang de ses fils. Napoléon ne manquera pas d'entonner ce couplet patriotique aux heures désespérées de 1814. ■

■ Télégraphe Chappe

Inventé et expérimenté par Claude Chappe dès 1791, le télégraphe optique véhicule l'information codée visuellement au moyen de bras de sémaphore. Carnot en comprend l'intérêt et le développe. Ainsi, le 1^{er} septembre 1794, la ligne de Lille informe la Convention de la prise de Condé-sur-l'Escaut, à 180 km de Paris, moins d'une heure après la reddition autrichienne. L'efficacité est cependant liée aux conditions météo : en 1809, à cause du brouillard, un télégramme envoyé de Paris le 10 avril n'arrive à Berthier, alors à Donauwörth, que le 16. Un cheval aurait fait mieux ! Napoléon n'en prolonge pas moins les lignes jusqu'à Mayence, Amsterdam, Venise... Ce réseau européen de télécommunications, premier du genre, fonctionnera en France jusqu'en 1854.



Les 6 faiblesses de Napoléon

Texte : Pierre Grumberg • Illustrations : Marino Degano

« *Napoléon était un génie militaire.* » Cette affirmation, jaillie de la plume d'un de ses plus sévères critiques, l'historien américain Owen Connelly*, vaut reconnaissance universelle. Mais tout génie a ses travers et ses mauvais penchants. Le plus grave de tous ? Ne pas savoir les reconnaître, précisément.

1 – Un monstre d'orgueil

« *Je ne voudrais pas être à la place de Dieu, c'est un cul-de-sac* », a dit Napoléon. Voilà qui place d'emblée le personnage dans cette folle démesure que les anciens Grecs appelaient hubris. Cet orgueil incommensurable a toujours été le défaut majeur de l'« Empereur », titre dont le choix est assez parlant. D'où vient-elle, cette hubris ? « *Peut-être du fait que Napoléon était le deuxième fils d'une famille aussi nombreuse que querelleuse*, suggère Charles

Esdaile**, spécialiste de l'histoire militaire napoléonienne à l'université de Liverpool. *Il lui a fallu se battre sans cesse pour prouver sa valeur, tant à la maison qu'en Corse — d'où il a été rejeté par Paoli — puis en France, où il a subi son lot d'humiliations. De là, sa peur pathologique de paraître faible.* »

Napoléon ne cesse d'exprimer cette crainte. « *Ma puissance tomberait si je ne lui donnais pour base encore de la gloire et des victoires nouvelles* »,

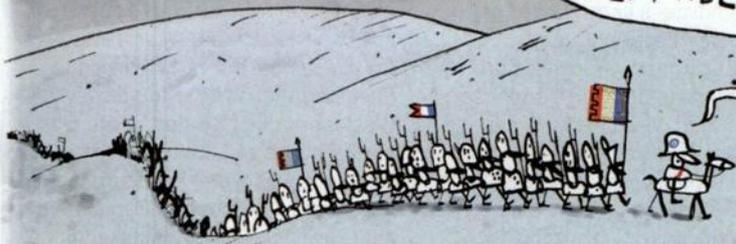
explique-t-il dès 1797. Puis, au diplomate autrichien Metternich, en 1813 : « *Ma domination ne survivra pas au jour où j'aurai cessé d'être fort, et, par conséquent, d'être craint.* » Cette obsession explique la fuite en avant perpétuelle qui prive Napoléon de victoires à sa portée, faute de patience. « *Dans la péninsule Ibérique, les Français, en dépit de quelques revers, ont partie gagnée en 1811*, explique Charles Esdaile. *Les Anglais sont bloqués au Portugal, l'Espagne*

* *Blundering to Glory: Napoleon's Military Campaigns*, Owen Connelly, Rowman & Littlefield, réédité en 2006.

** *Napoleon's Wars*, Charles Esdaile, Penguin Books, 2008.

CAMPAGNE DE RUSSIE

QUELS RÂLEURS CES GROGNARDS,
C'EST LA 2^{ème} FOIS EN UN MOIS QU'ILS
DEMANDENT SI ON ARRIVE BIENTÔT!



« Le vrai responsable de la chute de Napoléon, c'est Napoléon lui-même. »

est pratiquement nettoyée. La décision la plus logique, pour attaquer la Russie dans de bonnes conditions, est alors de tout geler et de passer sur la défensive. » Non : Napoléon pousse ses maréchaux à attaquer ou à subir l'ire impériale. Le résultat ? Un enchaînement de défaites dont la faute incombe moins aux hommes de terrain qu'à l'Empereur qui donne les ordres, insiste Charles Esdaile.

« En plaçant son frère sur le trône d'Espagne en 1808, Napoléon s'est mis lui-même dans un piège, continue Benoist Bihan, spécialiste de la saga militaire impériale à l'université Paris 1. Il lui faut se battre ou perdre la face. Le résultat est un abcès permanent, qui va drainer des ressources importantes. » L'attitude de Napoléon est la même en Russie, où sa rage à poursuivre un adversaire insaisissable va le perdre. Incapable de limiter ses ambitions, Napoléon ne sait pas tirer les leçons de ses échecs. Le fiasco espagnol ? Les maréchaux et son médiocre frère. Le désastre russe ? Des nuls qu'il a toujours battus. Jamais sa responsabilité n'est en cause. Cet aveuglement le mène — funeste erreur pour un soldat — à prendre ses désirs pour la réalité. On le voit ainsi, à peine rescapé de la steppe gelée, se vanter de lever 300 000 hommes et de revenir au Niémen en six mois. Jusqu'au bout, comme Hitler en 1945, Napoléon va espérer en une ultime victoire décisive, compter sur la discorde entre les alliés... Vaines illusions. Cet aveuglement est d'autant plus regrettable qu'à maintes reprises,

l'Empereur a eu les moyens de sauver les meubles, et même bien mieux que ça. « Les Anglais, qu'on présente comme des ennemis irréductibles, ne l'ont pas été uniformément, souligne Charles Esdaile. En 1806, la diplomatie anglaise dirigée par Fox, favorable à la Révolution, avait envoyé des négociateurs en France : un accord aurait pu être conclu autour de la neutralisation des Pays-Bas et de la restauration des Bourbons à Naples. Napoléon n'a rien voulu céder. » Et Fox est mort, déçu, cédant la place à un cabinet plus radical.

Même après le désastre russe, négocier reste possible. Pendant l'été 1813, l'Empereur, qui vient de remporter deux succès à Bautzen et Lützen, reçoit ainsi à Dresde des offres de paix du trio austro-russo-prussien, las de la guerre et irrité par l'impérialisme britannique. « Napoléon n'avait qu'à croiser les bras : il aurait conservé son trône, et à la France l'essentiel de ses conquêtes dont la Rhénanie, l'Italie et les Pays-Bas, note Charles Esdaile. Les Anglais n'auraient pas accepté, mais que pouvaient-ils faire seuls ? Il a préféré une bataille décisive,

à Leipzig : il a perdu. En fait, le vrai responsable de la chute de Napoléon, c'est Napoléon lui-même. » « Attention à ne pas le juger trop durement, nuance cependant Benoist Bihan. Napoléon a déjà obtenu par le passé des traités favorables qui n'ont pas tenu : il estime donc que seule une victoire écrasante pourrait débloquer l'impasse. Le problème est qu'il n'a pas perçu alors, sans doute par cécité orgueilleuse, que l'équilibre des forces avait changé. » Et, lorsqu'enfin en 1814, l'Empereur ouvre les yeux, il est trop tard : les coalisés marchent sur Paris, avec les Bourbons dans leurs bagages. Qui trop embrasse... ■



■ Non, Napoléon n'est pas Hitler !

Un dictateur militaire mégalomane persuadé jusqu'à la déroute d'être le plus grand chef de tous les temps : un régime policier et centralisé : une presse aux ordres : une garde prétorienne politisée transformée en corps d'élite pléthorique : une guerre perdue sur la route de Moscou : une répression féroce de la résistance dans les territoires occupés... Les parallèles entre la saga de Napoléon et celle d'Adolf Hitler sont faciles à établir. Attention toutefois aux comparaisons hâtives, estime le spécialiste de Napoléon Charles Esdaile : « Napoléon s'est montré relativement modéré. Comparativement à Hitler, il y a eu très peu d'emprisonnements ou d'exécutions en France. Et Napoléon n'a rien d'une force destructrice : le vent de modernité qu'il a incarné a profondément marqué l'Europe, à travers des réformes administratives comme le système des départements, par exemple. Pour moi, Napoléon n'est pas un dictateur au sens moderne, mais plutôt le dernier des grands monarques absolus éclairés : Frédéric II l'aurait probablement applaudi. »

NAPOLEON

2 - L'anti-stratège

« L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution ; il n'a rien de vague ; tout y est bon sens, rien n'y est idéologie. » Ces paroles prononcées à Sainte-Hélène qui résument bien la vision militaire de Napoléon conviennent au champ de bataille, quand seuls tonnent les canons. Mais elles montrent de sérieuses limites dans les combats de boudoirs, où se négocie le sort des empires qui veulent durer. Négociateur, c'est ce que Napoléon refuse, justement, annexant territoires après territoires : la France se voit ainsi ajouter en 1811 un département des Bouches-de-l'Elbe (n° 128, chef-lieu : Hambourg). Cette boulimie révèle son incompréhension de la dimension politique de la guerre. S'était-il seulement fixé un but ? L'idée d'éliminer la Grande-Bretagne par le blocus continental (voir ci-contre) saute à l'esprit, comme l'Empereur le résume lui-même en 1806 : « Je veux conquérir la mer par la puissance de la terre. » Cette volonté ne serait qu'une façade, lézardée par un comportement fondé non pas sur le long terme, mais sur l'opportunisme, estime Charles Esdaile, pour qui Napoléon est un « anti-stratège » [au sens moderne du terme, pas au sens du simple maniement d'armées de l'époque].

Le dossier ne manque pas d'éléments à charge, à commencer par l'invasion de l'Égypte, « une pure folie », pour Charles Esdaile. Comment Bonaparte pouvait-il supposer, au vu des médiocres états de service de la marine française, que Nelson ne le priverait pas d'indispensables renforts ? Napoléon a eu le pied plus marin qu'on le croit, réorganisant brillamment l'infrastructure navale. Mais son maniement stratégique de l'outil s'est révélé déficient. Trafalgar, le 21 octobre 1805, en est le meilleur exemple. À tout prendre, la flotte française était bien plus utile à Cadix, où elle usait les escadres anglaises chargées de la bloquer, que risquée dans une mission sans intérêt stratégique en Méditerranée. L'autre faiblesse majeure de Napoléon est, via le blocus continental, d'utiliser l'économie comme arme de guerre contre l'Angleterre. « Il ne s'agit pas d'un manque de vision, souligne Benoist Bihan. L'intégration de l'économie dans une stratégie d'ensemble est très novatrice à l'époque. Mais elle est mal comprise et mal utilisée contre un adversaire qui, lui, la maîtrise parfaitement. » L'Empereur prétend rendre les côtes étanches aux denrées britanniques : il ne fait que s'aliéner les populations locales. Pire, en imposant dans ses conquêtes l'importation au prix fort de produits français, il ruine l'économie européenne au lieu de se la concilier contre un ennemi dont l'impérialisme agressif est très mal perçu, notamment en Russie. « Après le traité de Tilsit entre Napoléon et le

tzar, en juillet 1807, l'Angleterre est isolée et en très mauvaise posture, note Charles Esdaile. Il suffisait à la France de n'agresser personne et elle aurait gagné tôt ou tard. » C'est alors que Napoléon cède à un nouvel accès de boulimie territoriale en envahissant le Portugal en novembre. Pourquoi ? « Parce qu'il est là, répond l'historien britannique. La France n'a rien à y gagner, sinon des coups. Le Portugal ne représente que 4 % des exportations anglaises.

Saisir sa faible marine [NDLR : qui d'ailleurs s'enfuit... et renforce la Navy] n'a qu'un intérêt marginal. » De cette erreur stratégique découlent l'engagement britannique dans la péninsule et le déclenchement du piège espagnol. Enfin, Napoléon l'orgueilleux a beaucoup

de mal à saisir les principes élémentaires de la politique internationale. « Il est incapable d'accepter l'idée que les autres puissances puissent avoir des intérêts légitimes, ce qui est la base même de la diplomatie », résume Charles Esdaile. « Sa tentation est d'utiliser l'outil militaire pour intimider, ajoute Benoist Bihan. On en voit les limites : quand les Russes, en 1811, se sentent assez forts pour ne pas céder, Napoléon est obligé d'aller au bout de sa logique, et c'est la guerre. » Cette croyance dans la force militaire comme outil à tout faire se révèle en outre désastreuse dans l'Europe occupée. Pas forcément mal accueillis car porteurs d'un message d'émancipation vis-à-vis des anciens régimes, les Français finissent par faire l'unanimité contre eux. Et l'animosité grandit envers les trônes évacués *manu militari*, « une erreur stratégique majeure », selon Benoist Bihan. « La transformation des États pontificaux en départements français [NDLR : Tibre et Trasimène, le 17 mai 1809] n'a pas fait très bon effet dans l'Europe catholique », complète Bruno Colson*.

L'Angleterre (protestante) en profitera largement en Espagne et en Italie. ■

■ Blocus continental

Afin de ruiner indirectement l'Angleterre en l'empêchant de commercer avec l'Europe continentale, Napoléon décrète, en novembre 1806 depuis Berlin, la fermeture des ports en sa possession aux denrées britanniques d'importation. Faire appliquer le décret est difficile, cependant. D'une part, la France ne contrôle qu'une partie de l'Europe. D'autre part, la contrebande est rendue facile par l'étendue des côtes. Enfin, l'Angleterre, un temps mise en danger par l'adhésion de la Russie au blocus en 1807, va trouver de nouveaux débouchés hors d'Europe et surmonter la crise.



3 - L'hypercentralisateur

« Tenez-vous en strictement aux ordres que je vous donne. Moi seul sais ce que j'ai à faire. » Cette lettre écrite en 1806 par Napoléon au maréchal Berthier, son chef d'état-major, donne le ton. Champion du micromanagement, l'empereur délègue aussi peu que possible. « Il est seul à avoir tout en tête, note Bruno Colson, professeur aux facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, à Namur, et spécialiste de Napoléon. Il peut se le permettre longtemps, grâce à sa faculté prodigieuse à retenir les détails et sa maîtrise intellectuelle des rouages d'une armée de masse. Mais il arrive un moment où même lui ne peut tout contrôler, où son système d'état-major centralisé n'est plus suffisant. »

L'insuffisance n'éclate pas de façon progressive, mais avec un effet de seuil lorsque la Grande Armée passe de l'échelle des corps d'armée (150 000 hommes à Wagram en 1809) à celle du groupe d'armées (600 000 hommes en Russie en 1812).

« Napoléon a cru qu'il pouvait diriger de telles masses sans saisir les limites techniques que cela impose », explique Benoist Bihan. Il est vrai qu'alors Napoléon doit diriger cette invasion, tout en gardant un œil sur l'Espagne et un autre sur l'administration civile d'un empire immense. On le voit ainsi signer à Moscou, le 15 octobre 1812, soit cinq jours avant la désastreuse

retraite de Russie, les règlements de la Comédie française ! Comment déléguer, cependant ? Le problème pour Napoléon, souligne Benoist Bihan, est que quelques-uns des meilleurs maréchaux sont morts (Lannes) ou disgraciés (Masséna). « Il reste d'excellents tacticiens, mais pas forcément capables de diriger une armée entière. Peut-on cependant leur en vouloir ? La faute en incombe à Napoléon, qui n'a pas su ou pas

voulu les éduquer. Il a compté en outre toujours sur les mêmes hommes, bloquant l'émergence de jeunes talents. »

Pourquoi ce refus d'étendre les compétences militaires autour de lui ? Parce que Napoléon craint la rivalité des maréchaux. Il n'a pas tout à fait tort de se méfier ! Bernadotte et Murat le trahissent pour conserver leur trône. On voit les autres intriguer copieusement pendant les Cent-Jours. « Il n'en reste pas moins que son refus de créer une école

Wellington. Les rivalités entre maréchaux et le manque de coordination final entre Soult, au Pays basque, et Suchet, en Catalogne, ne compteront pas peu dans l'ultime fiasco. ■



d'état-major, qui aurait pu former un corps de stricts professionnels, a été une erreur politique », conclut Benoist Bihan. Lorsque l'Empereur daigne déléguer, il préfère la loyauté à la compétence.

Les rares fois où il délègue, méfiant, il préfère la loyauté à la compétence.

Le résultat est bon avec son fils adoptif Eugène de Beauharnais mais très mitigé avec Ney et Berthier, dépassés quand il s'agit de diriger une armée, et surtout avec son frère Jérôme, incapable. La méfiance explique-t-elle tout ? Pas sûr. Alors qu'il assure lui-même qu'« à la guerre, les hommes ne sont rien, c'est un homme qui est tout », Napoléon néglige inexplicablement de centraliser le commandement en Espagne face au front uni dirigé par

■ Napoléon, incompris en son pays

Avant même la mort de Napoléon, son œuvre militaire devient un sujet de critique, en particulier en France, où se multiplient les contempteurs. Restauration aidant. Dès 1816, l'officier du génie Rogniat voit dans Napoléon un fonceur irréfléchi au niveau opérationnel, sans comprendre que la rapidité est un élément militaire et politique essentiel du génie napoléonien. Le général Foy (1827) et le maréchal Marmont (1845) critiquent, eux, le tacticien. Pour tous, Napoléon n'aurait été somme toute qu'un mauvais militaire, ou très incomplet. C'est donc plutôt à l'étranger que Napoléon va exporter son savoir-faire, à travers les travaux du théoricien suisse Jomini (*Précis de l'art de la guerre*, 1830) et de son rival prussien Clausewitz (*De la guerre*, 1832, posthume). Leurs travaux, très commentés, aboutissent à une réflexion poussée, spécialement en Prusse, où Moltke l'Ancien, chef du Grand État-Major en 1857, reproche par exemple à Napoléon de rassembler ses troupes trop tôt et trop loin de l'ennemi, ce qui nuit à l'effet de surprise. Vexés de recevoir l'héritage napoléonien comme un boomerang, les Français, défaits en 1870, relancent les études. L'empereur Napoléon devient ainsi la référence à l'École supérieure de guerre (ESG) de sa création en 1878 jusqu'aux abords de la Première Guerre mondiale. La doctrine de « la manœuvre napoléonienne » est ainsi à l'origine du décret du 28 mai 1895 qui fournit les règles d'emploi de l'armée française jusqu'à la fin 1913. Règles qui se révéleront cruellement inadaptées un an plus tard...

4 - L'encombré

« Une armée marche à son estomac », disait Napoléon, preuve qu'il avait bien conscience des nécessités impérieuses de la logistique. Et, de fait, difficile de lui reprocher quoi que ce soit sur ce point. Ses campagnes, où les corps d'armée voyagent séparément afin de pouvoir survivre sur les pays traversés, ou encore les innovations apportées au train montrent que l'Empereur a consacré une large part de son génie à l'approvisionnement des troupes. « Il n'y a pas de plus grand planificateur à l'époque, sa minutie est légendaire, et il est conscient des difficultés », assure Benoist Bihan.

Alors, quoi ? « Tout cela fonctionne très bien sur des théâtres d'opérations riches à la fois en approvisionnements et en infrastructures, comme en Italie du Nord et en Allemagne, répond Bruno Colson. Le problème est que ce schéma s'applique beaucoup plus mal en Espagne, en Pologne et surtout en Russie, où Napoléon va lancer une armée gigantesque. » Un chiffre suffit à l'évoquer : les 250 000 chevaux engagés sur la route de Moscou exigent plus de 18 000 tonnes de fourrage par semaine ! Bien sûr, tout général à l'époque sait que ce nombre va décroître rapidement, et que la viande nourrira les hommes. L'énormité n'en laisse pas moins rêveur. Certes, Napoléon avait, contrairement à ce qu'on peut penser, soigneusement préparé son affaire et il aurait pu réussir. « Il est arrivé à Moscou avec un tiers de son armée,

après une marche de 1 000 km et deux batailles majeures », s'émerveille Martin van Creveld dans son magnifique ouvrage sur la logistique (*Supplying War*, Cambridge University Press). L'historien israélien n'en liste pas moins une demi-douzaine de raisons au désastre final. L'indiscipline des avant-gardes, par exemple, qui ont gaspillé les ressources destinées aux troupes suivantes. La météo désastreuse, ensuite : un été exceptionnellement sec (« La soif a tué plus que le froid ! », rappelle utilement Charles Esdaile), suivi d'un hiver précoce et glacial. Le choix des chariots, encore, trop lourds pour les effroyables routes russes (mais des chariots légers n'auraient pas tenu, tout en exigeant plus de chevaux, etc.). Tout n'était pas prévisible, en particulier la tactique de la « terre brûlée » pratiquée par les Russes, une nouveauté pour l'époque. Mais la « friction » chère à Clausewitz ne doit-elle pas faire partie des plans d'un grand chef de guerre ? Napoléon n'avait-il pas étudié la campagne désastreuse en Russie de Charles XII de Suède, en 1709 ? « En fait, les moyens d'une telle opération n'étaient tout simplement pas disponibles avant l'avènement du chemin de fer », juge Benoist Bihan. ■

■ Napoléon rime-t-il avec « chair à canon » ?

Les guerres de l'Empire ont mobilisé 1,66 million de jeunes Français. 916 000 (55 %) y ont perdu la vie. Plus d'un homme sur deux ! Attention toutefois : plus de la moitié des pertes sont en effet dues aux maladies. Ainsi, 25 000 à 30 000 soldats périssent de typhus et de dysenterie dans la ville de Torgau assiégée en 1813, soit l'équivalent des pertes françaises subies à la Moskova. L'une des batailles les plus sanglantes de Napoléon (voir p. 39). L'Empereur, qui considère son armée comme un outil destiné à parvenir à un objectif, est plus un technicien sans états d'âmes qu'un boucher. La fameuse tirade au soir d'Eylau — « Une nuit de Paris réparera tout ça » — est très certainement apocryphe.



5 - L'usé

« À partir de 30 ans, on commence à être moins propre à faire la guerre. Alexandre est mort avant de pressentir le déclin. » Le Napoléon qui parle en 1813 n'a que 44 ans, mais il n'est plus l'incredible cavalier et le bourreau de travail qu'il était encore à Eylau. « On observe une rupture à partir de 1810 et son mariage avec Marie-Louise, remarque Bruno Colson. Entre Wagram en 1809 et la Russie en 1812, il ne commande pas et passe plus de temps à la cour, où il mange trop et boit plus, lui qui était assez sobre. Résultat : il grossit et devient moins résistant. » Son état de santé se dégrade parallèlement. Fin 1808, Napoléon commence à souffrir de l'estomac, éprouve des difficultés à uriner à partir de 1812. Ce déclin physique a-t-il eu des conséquences sur ses facultés men-



6 - Le joueur

« Est-il chanceux ? », aurait demandé Napoléon avant de promouvoir un bon officier. La question tient peut-être de la légende, mais révèle bien l'attitude de Napoléon, qui se comporte sur le champ de bataille comme au casino.

Ce joueur n'est pas un flambeur irraisonné, mais plutôt un joueur de poker (il dit : « La vraie politique n'est autre chose que le calcul des combinaisons des chances. »). Mais il ne dédaigne pas, de temps à autre, des coups hasardeux, en croyant fermement à sa bonne étoile,

à la médiocrité de ses adversaires, « et sans trop se préoccuper des pertes », note Bruno Colson. L'ennui est qu'avec le temps les ennemis apprennent et le bluff impérial ne passe plus. C'est le cas notamment à Essling, en 1809, la première vraie défaite (voir p. 38) : « Napoléon fait franchir à son armée le Danube sur un pont, en face d'une armée rangée en demi-cercle défensif, et qui attend avec une imposante artillerie, raconte Bruno Colson.

C'est une manœuvre excessivement risquée, et l'armée fran-

çaise, inférieure en nombre et piégée sur la mauvaise rive quand le pont est détruit par les Autrichiens, se fait sérieusement étriller. »

Il arrive également que le joueur soit, au mauvais moment, pris d'une hésitation. C'est le cas à la Moskova (où il est malade, voir « L'usé ») : « Napoléon, plutôt que de choisir la manœuvre proposée par Davout avec de bonnes chances de succès, choisit au contraire un coûteux assaut frontal, explique Charles Esdaile. Puis, au moment où il peut remporter une victoire écrasante en engageant la Garde, son ultime réserve, il hésite à miser, ce qui est une énorme erreur. Toute la campagne, en effet, se joue sur ce coup. Ce ne sont pas en effet 20 000 hommes de plus ou de moins qui vont changer les choses après la bataille, au cœur de la Russie. Mais Napoléon, là, a manqué pour une fois d'audace... »

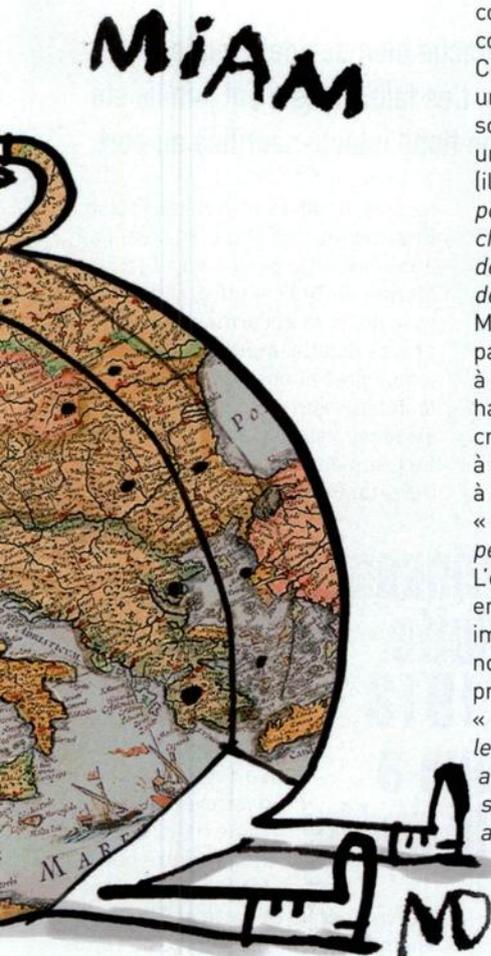
À noter que ce comportement de joueur ne se manifeste pas seulement au niveau tactique, mais au niveau stratégique, on l'a vu : Napoléon refuse ainsi les ouvertures de paix faites par les alliés à l'été 1813, car il pense rejouer ses gains sur une nouvelle bataille et doubler la mise. Funeste erreur, qu'un calcul plus réaliste des probabilités diplomatiques et militaires aurait évitée. ■

■ Napoléon n'a pas assez incarné la Révolution

Si elle n'est pas strictement militaire, la plus grande erreur stratégique de Napoléon est d'avoir voulu jouer le jeu des monarchies, estime Benoist Bihan :

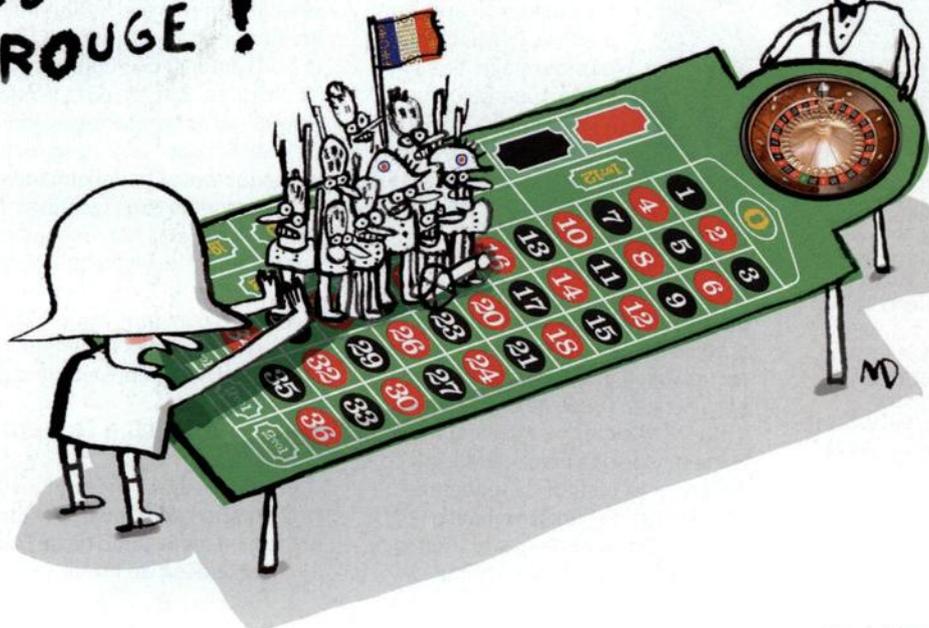
« En se couronnant empereur, il s'est efforcé d'appartenir à un ordre européen déclinant et a fait le choix d'un retour dans le concert des monarchies d'où la République, de fait, était sortie. » Poursuivre sur la voie révolutionnaire lui aurait sans doute permis de mieux appréhender les réveils nationaux en Allemagne, lui aurait évité de tomber dans le piège dynastique si coûteux en Espagne...

« L'Angleterre se serait en outre plus volontiers rapprochée, voire pourquoi pas alliée, à une France républicaine qu'à un empire aux ambitions apparaissant outre-Manche, comme démesurées. Et le visage du XIX^e siècle en aurait été bouleversé. »



BANCO, TOUT SUR LE ROUGE !

tales ? Les avis sont partagés. De nombreux témoins attestent cependant un Napoléon malade à la Moskova (où son apathie expliquerait un plan simpliste), Leipzig, Waterloo. On note également avec le temps que l'Empereur s'enferme de plus en plus dans un rêve chimérique, peuplé d'armées qu'il n'a pas. « Il laisse son complexe de supériorité se développer, précisément au moment où ses ennemis ont appris de lui et deviennent plus redoutables, remarque Benoist Bihan (voir p. 40). Il retrouvera cependant une forme étonnante en France en 1814. » Certes, Napoléon ne peut pas grand-chose à son état de santé. Mais il faut cependant reconnaître que sa tendance au micromanagement (voir p. 49, « L'hypercentralisateur ») ne l'a guère ménagé. ■



RIEN NE VA PLUS !

La Royale de Darlan : une

Texte : Pierre Grumberg

La Marine française pointe certes au 4^e rang mondial en 1939. Mais cette place flatteuse cache bien des déficiences, techniques et stratégiques, qui auraient pu coûter fort cher en cas d'hostilités prolongées. Ces faiblesses n'ont jamais été révélées, faute de vrais combats livrés... Et la mémoire collective a conservé l'image d'une flotte intacte sacrifiée au port.

« **U**ne belle marine » : c'est ainsi que Philippe Masson intitule le premier chapitre de son histoire de la Marine française dans la Seconde Guerre mondiale*. L'appellation existait déjà et comment la réfuter ? C'est vrai qu'elle est superbe, la flotte de 1939. S'y distingue la silhouette élégante des cuirassés légers *Dunkerque* et *Strasbourg* : interminable proue hérissée de huit canons et dominée par le donjon des passerelles, cheminée unique... La *Royal Navy*, qui n'a rien

de comparable, compte bien sur leurs 30 nœuds (55 km/h) et leur artillerie de 330 mm pour neutraliser le cuirassé de poche *Admiral Graf Spee* et les redoutables *Scharnhorst* et *Gneisenau* que Hitler a fait lancer en 1936.

Ces géants ne doivent pas faire oublier les superbes unités plus légères. La foule se presse pour voir le croiseur lourd *Algérie*, ultramoderne avec son pont ras (« *flush deck* ») à l'américaine et sa haute superstructure à la japonaise, ou le croiseur léger *Émile Bertin* qui file 42 nœuds

(78 km/h) lors des essais : de quoi semer des torpilles à la course. L'allure n'est pas tout : c'est une marine ressuscitée dans l'esprit, et appuyée par une volonté politique, qui se prépare au conflit. « *Obsolète, hétéroclite, usée, méprisée, la Marine est sortie traumatisée de la guerre de 1914-1918*, note l'historienne Michèle Battesti, spécialiste de la Marine nationale à l'Institut de recherche stratégique de l'École militaire (Irssem). *Discutée dans son existence même à l'armistice, elle renaît ce-*

pendant à partir de 1924 : inquiet du professionnalisme de la Reichswehr et du manque de conscrits causé par les classes creuses, le gouvernement français veut compter sur les troupes de l'empire colonial, ce qui implique une marine forte. »

Appuyée par le Parlement, la Marine bénéficie d'une grande stabilité : Georges Leygues tient la barre au ministère pendant la moitié de l'entre-deux-guerres, ses successeurs Piétri et Campinchi gardant le cap. À l'état-major, se succèdent seulement trois vice-amiraux (Salaün, Violette et Durand-Viel) entre 1924 et 1937. « *Darlan n'arrive qu'en 1937 et la Marine de 1939 n'est pas la sienne, comme on la présente souvent*, souligne Michèle Battesti. *Elle n'est pas non plus celle de Leygues mais, vraiment, celle de la III^e République.* »

Forte de ce soutien, la Royale va renouveler son matériel et, grâce à une habile campagne de propagande, retaper son moral défaillant et améliorer son recrutement. En 1939, la flotte totalise 545 000 tonnes, dont 7 cuirassés, 19 croiseurs, 68 destroyers, 40 sous-marins océaniques... De quoi occuper le 4^e rang mondial (ex aequo avec l'Italie) que lui a fixé le traité de contrôle naval de Washington, en 1922. Et sans pour autant gêner le développement des autres forces armées : la marine de guerre n'a consommé, de 1922 à 1934, que 27 % des dépenses militaires, moins de 15 % par la suite.

Des chantiers à la peine

Cette renaissance pourrait justifier la réputation de « meilleure des trois armes » à disposition de la France en 1940, et le dépit de la voir immolée

au port, de Mers el-Kébir à Toulon. Et pourtant... La situation n'est pas aussi brillante qu'elle en a l'air : la Marine de 1939 souffre, comme l'armée de terre et l'armée de l'air, de graves défauts industriels, matériels, logistiques et aussi intellectuels, que la défaite a empêché de mettre en évidence, faute de combats.

Le premier défaut tient aux chantiers. La France ne peut guère

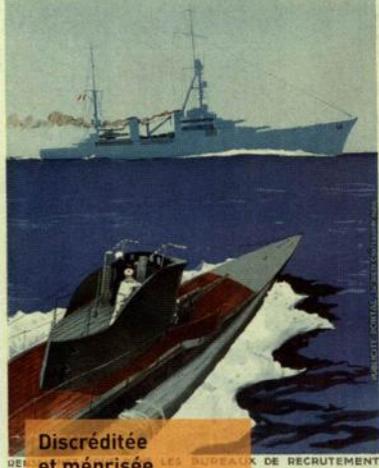
produire que 27 500 t par an (22 000 après 1935), bien loin des 30 000 t par an rêvées en 1924. Cette faiblesse, liée à celle de la sidérurgie, est responsable de retards récurrents. La construction d'un destroyer exige quarante mois, contre vingt-quatre outre-Manche, signalent

Hervé Coutau-Bégarie et Claude Huan dans leur biographie de l'amiral Darlan**. Étienne Taillemite*** signale, lui, le cas du sous-marin *Sidi-Ferruch*, dont la construction dure huit ans, contre moins de neuf mois pour un équivalent américain en 1941. L'insuffisance quantitative est aggravée par un manque de qualité. « *Les aciers sont de mauvaise qualité, occasionnant une usure accélérée*, note Michèle Battesti. *Les tôles trop minces des torpilleurs de la classe L'Adroit (NDLR : 14 bateaux de 1 500 t mis en service entre 1928 et 1931) ne résistent pas aux balles de mitrailleuse.* » Les machines, notamment les auxiliaires, sont anémiques et fragiles. Ainsi, les très véloces contre-torpilleurs (destroyers lourds) de la classe *Le Fantasque* sont victimes d'une douzaine d'avaries majeures entre fin mars 1939 et fin juin 1940, liées en particulier aux lignes d'arbres.

À ces faiblesses s'ajoutent des erreurs de conception. Obsédés par la vitesse, les bureaux d'études lui

La renaissance de la flotte après 1918 contribue à créer le mythe.

ENGAGEZ-VOUS DANS LA MARINE



Discréditée et méprisée en 1918, la Marine reconstruit son moral et son image dans l'entre-deux-guerres, grâce aux campagnes habiles lancées par Georges Leygues, ministre de la Marine presque sans interruption de 1917 à sa mort, en 1933.

marine dépassée ?

Le cuirassé *Dunkerque* fait l'orgueil de la Marine en 1939. Racé, bien armé avec ses canons de 330 mm, capable de filer 30 nœuds, il surclasse nettement les navires de ligne allemands. La *Royal Navy*, qui n'a rien de comparable, redoute de l'affronter après l'armistice de juin 1940 et fait de sa neutralisation une priorité.



À LA LOUPE

Leuctres ou le triomphe de



la géométrie sur le nombre

Texte : Eric Treguier

Dans la Grèce du début du IV^e siècle avant J.-C., Sparte est la puissance dominante. La réputation militaire de la cité qui a écrasé Athènes n'est plus à faire. Mais le 3 juillet -371, dans la plaine de Leuctres, l'armée spartiate est mise à genoux en quelques heures. La faute à un général thébain, Épaminondas, qui prend une étonnante initiative : il place sur la gauche une énorme phalange et, sur la droite, un rideau de troupes en échelons refusés. L'ordre oblique est né...

Le roi de Sparte, Cléombrotos et sa garde sont submergés. Les 12 rangs de sa phalange d'élite ne font pas le poids. Ils ne peuvent résister à l'énorme poussée des 50 rangs thébains lancés à leur rencontre. Une vraie mêlée de rugby à l'antique !

**La superphalange thébaine déboule,
l'élite spartiate s'écroule.**

E. Treguier

LA BATAILLE

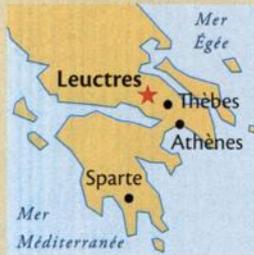
Les forces en présence

Spartiates et leurs alliés

Cavaliers spartiates : 800
 Cavaliers alliés : 200
 Égoux spartiates : 700
 Hoplites spartiates (néodamodes) : 1 600
 Hoplites alliés : 6 700
 Peltastes alliés : 800
 Total : 9 800 fantassins + 1 000 cavaliers

Thébains

Cavaliers : 1 500
 Hoplites thébains : 3 200
 Bataillon sacré : 300
 Hoplites alliés (Béotiens, Arcadiens, Étiens) : 1 000
 Peltastes béotiens : 1 000
 Total : 5 500 fantassins + 1 500 cavaliers



Cavalerie spartiate



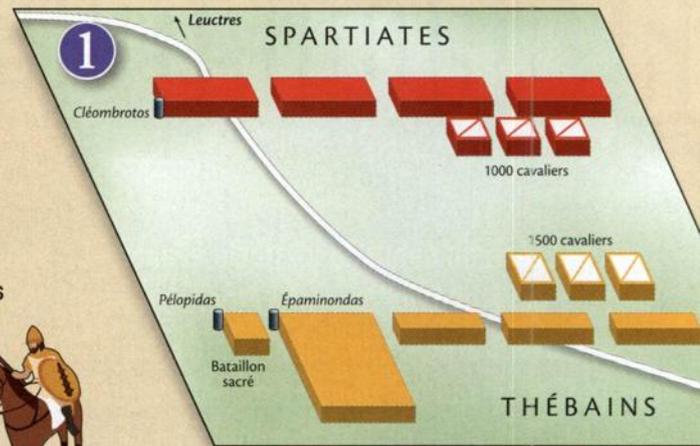
Infanterie spartiate



Infanterie thébaine



Cavalerie thébaine



Position. L'armée spartiate s'aligne classiquement. Les Thébains massent leurs troupes sur la gauche, en une superphalange de 50 rangs et 2 000 hommes face à celles, sur 12 rangs, des Spartiates. Sur leur droite, ils alignent des phalanges « allégées » de quatre à huit rangs, contre douze habituellement.

Chronologie

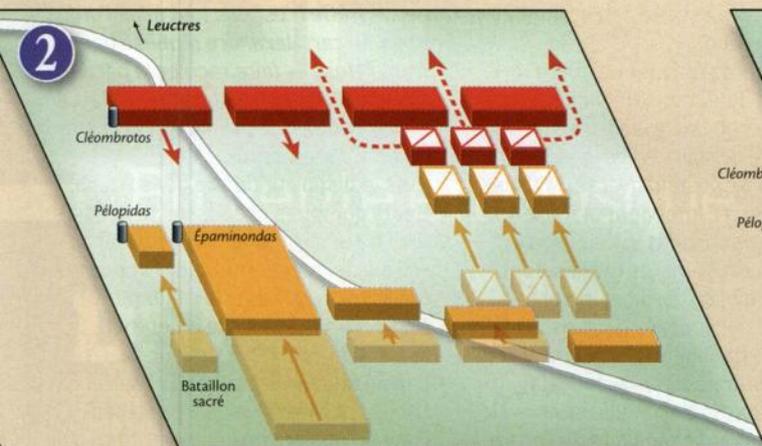
- **-404** : fin de la guerre du Péloponnèse, débutée en -431. Victoire de Sparte, alliée à Thèbes, sur Athènes.
- **-383** : le chef du parti oligarchique thébain, aidé d'une petite troupe spartiate, renverse le gouvernement démocratique.
- **-379** : révolte populaire à Thèbes menée par Pélopidas et Épaminondas. Le parti oligarchique est massacré, la garnison spartiate chassée. Retour de la démocratie.
- **-375** : le bataillon sacré thébain détruit une garnison spartiate à Tégira.
- **-373** : Thèbes rétablit la Confédération béotienne.
- **juin -371** : le roi spartiate Cléombrotos II met en marche son armée.
- **3 juillet -371** : victoire des Thébains à Leuctres et mort de Cléombrotos II. Fin de la domination spartiate sur la Grèce.
- **-362** : Les Thébains l'emportent à Mantinée sur les Spartiates. Une victoire sans lendemain car Épaminondas y trouve la mort.
- **-338 à -335** : Soumission de Thèbes aux Macédoniens. Destruction de l'armée puis de la ville par Alexandre le Grand. Fin de l'indépendance des cités grecques.

Satisfait de la disposition de ses troupes, Cléombrotos II, roi de Sparte, rejoint le premier rang de ses 700 « égoux », l'élite des hoplites grecs, dont il partage la vie depuis bientôt vingt-cinq ans. Tout est en place. Depuis une heure, les lourdes phalanges spartiates sont rangées dans la plaine de Leuctres, bourgade béotienne proche de Thèbes : douze rangs de profondeur sur un front d'environ 1 000 m. À l'extrême droite, place la plus exposée donc la plus honorable, les égoux. Viennent ensuite 1 600 néodamodes, anciens esclaves devenus presque citoyens, et 7 500 alliés, pas aussi solides que l'élite spartiate mais bons combattants. Ce qui préoccupe le plus Cléombrotos, c'est sa cavalerie, traditionnel point faible des Spartiates : seulement 1 000 cavaliers légers, spartiates et alliés, contre des ennemis plus nombreux, plus aguerris et plus mobiles. Depuis deux heures, ces derniers s'agitent en tous sens, camouflant la petite armée de l'ennemi thébain d'un épais nuage de poussière... Que mijotent-ils donc ? En ce 3 juillet de l'an 371 avant Jésus-Christ, Cléombrotos a raison de se faire du souci. Dans quelques heures, son invincible armée sera humiliée, dispersée, battue. Lui-même reposera sur le sol, abandonné, le corps percé de plusieurs coups de lance. Et Sparte aura perdu à jamais le statut de première puissance grecque si durement acquis trente ans plus tôt contre Athènes. Mais l'écho de la bataille de Leuctres — modeste affaire opposant moins de 20 000 combat-

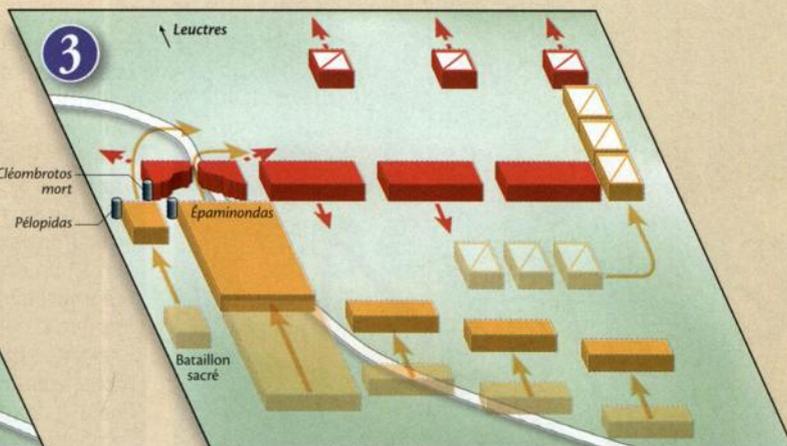
tants — restera comme un grand classique des écoles militaires. La raison tient à une innovation tactique révolutionnaire : l'ordre oblique. Cette rupture est née dans la période troublée qui marque le déclin de la Grèce, dévorée par les guerres intestines mais de ce fait féconde en batailles et en expériences de tous ordres. La bataille de Leuctres trouve ses racines dans le sentiment antipartiate issu de la guerre du Péloponnèse, qui s'est achevée en -404. [voir chronologie]. Profitant de leur victoire, les Spartiates ont imposé partout en Grèce des régimes hostiles à la démocratie, prônée par l'ennemi athénien défait. Mais les Spartiates ne peuvent être partout à la fois. C'est le cas à Thèbes, en Béotie, où le gouvernement oligarchique, appuyé par un contingent de 1 500 Lacédémoniens, est massacré en -379 lors d'une révolte d'inspiration démocratique. Loin d'agir, Sparte se contente de rapatrier ses soldats. Une inaction en forme d'encouragement : Thèbes rebâtit alors une armée nouvelle et originale. À la différence des autres cités-États, promptes à payer des mercenaires, Thèbes lève une armée de citoyens, qui paient leur équipement mais sont entraînés par l'État. La ville peut se le permettre : jouant habilement entre les camps athénien et spartiate pendant la guerre du Péloponnèse, elle n'a pas eu à souffrir d'occupation.

Les Thébains créent notamment une unité d'élite, constituée de jeunes liés deux à deux par un serment solennel d'amitié, probablement homosexuel : l'usage est classique et recommandé depuis Homère pour sa cohésion. Ce bataillon, confié au polémarque [général] Pélopidas, s'illustre dès -375 en détruisant, à Tégira, une garnison spartiate deux fois plus nombreuse. Le mythe de l'invincibilité spartiate est écorné. Thèbes en profite pour rétablir en -373 la Confédération béotienne, union politique qui domine la région clé placée entre Attique athénienne et Péloponnèse spartiate. Battus, insultés, les Spartiates tentent une première campagne, sans succès. Enfin, en juin -371, leur armée se met en marche, commandée par Cléombrotos II, un des deux rois spartiates [Agésilas, l'autre roi, protège la capitale selon la tradition]. Les Spartiates alignent près de 10 000 hommes, dont un petit millier de peltastes (infanterie légère spécialisée dans l'escarmouche et le harcèlement) et environ 1 000 cavaliers légers. La campagne démarre bien : parti de Phocide, région au nord-est de Thèbes, Cléombrotos passe par surprise le mont Hélicon et capture les trirèmes thébaines à Creusis, port sur le golfe de Corinthe. Puis il emprunte la route de Thèbes. Arrivé près de la bourgade de Leuctres [actuelle Parapungia], le chef spar-

Épaminondas s'affranchit des règles tactiques de son époque.



Action. La superphalange thébaine avec ses 2 000 hommes entame sa progression vers l'ennemi. La droite suit, mais en escalier. Les Spartiates ouvrent alors vraiment les hostilités : ils envoient leurs fantassins légers (peltastes) contre ceux de Thèbes. Mais ils sont repoussés par une contre-attaque de la cavalerie thébaine, qui culbute aussi la cavalerie spartiate venue en renfort. Peltastes et cavaliers spartiates s'enfuient...



Réaction. La superphalange menée par Épaminondas, frappe la phalange spartiate comme l'étrave d'un navire fend l'eau. Submergés par le nombre, ayant perdu leur général Cléombrotos mort au combat, les Spartiates paniquent et s'enfuient. Ils perdent entre 1 000 et 4 000 hommes ; les Thébains seulement 300 !

tiat aperçoit enfin ses adversaires, avancés en hâte à sa rencontre. Cléombrotos, homme de tradition, aligne son armée comme d'habitude, en ligne sur douze rangs. Il est plutôt satisfait de sa position qui s'étale sur environ 1 000 mètres et surplombe légèrement la plaine, traversée par la route Creusis-Thèbes. À droite, ses meilleurs éléments. Ils seront chargés de « pousser » la gauche du dispositif ennemi. Face à eux, la petite armée thébaine — moins de 6 000 fantassins — s'est rangée sur une colline qui porte aujourd'hui un promontoire, souvenir du « trophée » bâti par l'armée victorieuse. Quatre ou cinquante mètres seulement la séparent des Spartiates.

La logique, dans une telle bataille, veut que les deux adversaires cherchent à faire craquer la gauche ennemie grâce à la poussée de leur propre droite. La manœuvre est facilitée par ce qu'on appelle la « dérive » de la phalange. En effet, celle-ci a tendance à dévier peu à peu sur la droite car, comme l'explique l'historien Thucydide au ^v siècle, « chaque homme cherche à s'abriter derrière le bouclier de son voisin de droite ». Cléombrotos, à Leuctres, compte sur ses Spartiates pour « ancrer » son armée et éviter cette dérive. Mais l'armée thébaine refuse d'adopter le schéma classique. Un de ses généraux, Épaminondas, a convaincu les autres de masser sur la gauche les meilleures troupes — une hérésie à l'époque. Encore plus radical : il aligne ces hommes sur 50 rangs et place le bataillon sacré à l'extrême gauche de cette superphalange de 2 000 hommes. Le reste de son armée

est disposé en échelons refusés, sur une profondeur de seulement quatre à huit rangs : le front thébain correspond à celui des Spartiates, mais il est complètement déséquilibré. L'historien grec Diodore de Sicile précise même que cette aile gauche a « ordre de refuser l'engagement et de commencer, dès que l'ennemi passerait à l'attaque, un lent mouvement de recul ». L'ordre oblique est né. Où Épaminondas a-t-il trouvé cette idée ? En fait, les Thébains ont déjà expérimenté la phalange en profondeur. À Délion, en -424, en pleine guerre du Péloponnèse, le général Pagondas avait aligné des unités deux fois plus profondes que la normale : 25 rangs qui firent plier l'adversaire, athénien à l'époque. Épaminondas, en poussant l'innovation à fond, en multiplie la portée et l'impact. Il est également probable que le général thébain ait suivi l'enseignement mathématique de l'école pythagoricienne (voir p. 62). Formé à la géométrie, il aurait été capable de saisir et d'appliquer sur le terrain l'intérêt d'une disposition dissymétrique... On n'en sait guère plus. Leuctres n'en reste pas moins la première bataille de l'histoire remportée à partir d'un plan pensé scientifiquement, d'après une vision abstraite.

Une poussée incontrôlable

À Leuctres, ce sont en tout cas les Spartiates qui entament les hostilités en « testant » le dispositif thébain. Leurs peltastes attaquent au javalot leurs homologues thébains, qui ripostent, aidés de leur cavalerie. Les cavaliers spartiates tentent alors d'intervenir, mais sont rapide-

ment dispersés. Pendant ce temps, l'aile gauche thébaine s'est mise en marche. Et sa masse compacte entre en contact avec celle, bien plus mince, des Spartiates, « comme la proue d'une trière », précise Xénophon, contemporain de la bataille. Lors de tels chocs, la technique est toujours la même : les rangs arrière poussent

Les peltastes et la cavalerie spartiates commencent par charger les Thébains. Ils seront très vite repoussés par une contre-attaque vigoureuse des cavaliers adverses.

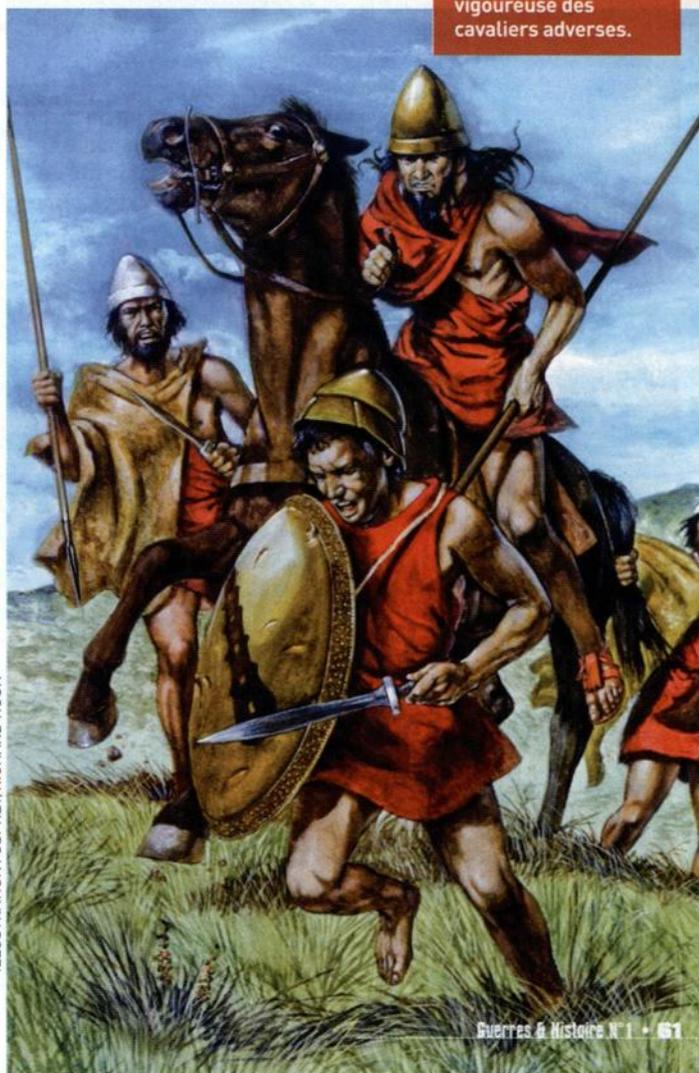


ILLUSTRATION : OSPREY/RICHARD HOOK



**L'armée yougoslave est
brisée en 72 heures,
la capitulation acquise
au bout de 12 jours.**

Balkans, 1941 : dernier sans-faute d'Hitler ?

Texte : Jean Lopez

En avril 1941, la *Wehrmacht* remporte une victoire éclair qui lui livre la Yougoslavie et la Grèce. À Londres comme à Moscou, on reste stupéfait par l'événement. Ces deux opérations, qu'on confond souvent en une seule, sont nées en réalité de deux crises très différentes et obéissent à des visées également distinctes. La préparation des Allemands est remarquable, du point de vue militaire et diplomatique. **Mais qu'en est-il des conséquences de cette campagne ?**

Le 31 juillet 1940, Hitler décide de liquider l'Union soviétique au « printemps 1941 ». Immédiatement, il fait connaître qu'il ne saurait être question d'attaquer à l'est avec un flanc sud — les Balkans — à découvert. À cela, deux raisons majeures. La première tient à l'importance économique de la région : le Reich en tire le tiers de son pétrole (champs de Ploesti, en Roumanie), le gros de son cuivre et de son chrome (Yougoslavie), des quantités de denrées alimentaires. Ces produits empruntent le Danube, artère essentielle qui traverse ou longe quatre pays notoirement instables : Hongrie, Roumanie, Yougoslavie, Bulgarie. L'autre raison tient au souvenir du camp retranché de Salonique, en Grèce, écharde enfoncée dans le flanc de la Triple-Alliance durant la Première Guerre mondiale, qu'Hitler, en bon rejeton du monde danubien, considère avec justesse comme une des causes de l'effondrement militaire du III^e Reich. Pas un soldat britannique ne doit mettre les pieds dans les Balkans, pas une base aérienne ennemie ne doit s'implanter à moins de 500 km des pétroles de Ploesti : telle est la ligne rouge tracée à Berlin.

L'Italie met fin à la « pax hitlerica »

Le Führer n'entend pas soumettre les Balkans par la force militaire, génératrice de tensions nouvelles dans une région compliquée. Il s'emploie à lier les États au Reich par des traités d'amitié et des intérêts économiques multiples. S'il concède à son allié italien la domination du monde méditerranéen, il prévient plusieurs fois Mussolini d'avoir à respecter « la tranquillité » des Balkans. Mais le Duce cache mal son désir de dépecer la Yougoslavie et d'arracher à la Grèce une partie de ses îles ainsi que les territoires limitrophes de l'Albanie, occupée depuis avril 1939.

Hitler met alors lui-même en branle un mécanisme qui, de proche en proche, va bouleverser ses plans et l'engager dans une campagne militaire qu'il ne souhaitait pas. Le 12 octobre 1940, inquiet d'un possible coup de main soviétique ou britannique contre les pétroles roumains, il dépêche à Bucarest les généraux Hansen et Speidel. Accompagnés d'unités de DCA, d'une centaine d'avions de combat et d'une division motorisée, les deux hommes ont pour tâche première de protéger les puits sans lesquels la guerre ne peut être poursuivie. Quand il apprend l'événement, Mussolini s'écrit, indigné : « Hitler me met toujours devant le fait accompli ! Cette fois, je vais lui rendre la monnaie de sa pièce. C'est par les journaux qu'il apprendra que j'ai occupé la Grèce. Ainsi, l'équilibre entre nous deux sera rétabli. » Le 28 octobre, sur un front de 140 km, 700 000 Italiens attaquent 300 000 Grecs. La campagne se déroule en Épire, région montagneuse frontalière de l'Albanie. Mal commandées, mal équipées et encore plus mal ravitaillées, sept divisions italiennes progressent difficilement par des chemins muletiers dans la boue et la neige. Épuisées au bout d'une semaine, elles sont contre-attaquées à partir du 14 novembre par des Grecs particulièrement mordants et reculent de 60 à 70 km en territoire albanais. Fou de rage, Mussolini devra boire la coupe jusqu'à la lie en demandant l'aide de la *Luftwaffe*. En assurant un pont aérien entre Foggia, dans les Pouilles, et Tirana, 53 Ju-52 évitent aux Italiens d'être rejetés à la mer ; 30 000 hommes de renfort et 4 700 tonnes d'approvisionnements sont acheminés. La catastrophe italienne est complète : 38 000 tués, 50 000 blessés, 64 000 hommes gelés et malades en cinq mois d'une campagne qui devait être une promenade. De ce désastre datent la disparition de l'Italie comme grande puissance et sa soumission entière au III^e Reich. Pour Hitler, la « tranquillité » des Balkans a vécu. La Grèce a en effet demandé une aide

Un half-track de la 14^e division Panzer entre dans les faubourgs de Zagreb, le 10 avril 1941.

À gauche, un convoi de troupes yougoslaves détruit par l'aviation. La marche à travers la Croatie a revêtu, pour les Allemands, le caractère d'une promenade militaire.

OKH

L'OKH (*Oberkommando des Heeres*) est le haut commandement de l'armée de terre. Son chef, le maréchal von Brauchitsch, est un médiocre, ce qui n'est pas le cas du général Halder, chef de l'état-major général. L'OKH est en compétition avec l'OKW, haut commandement des forces armées. Après juin 1941, l'OKH ne s'occupe plus que du front de l'est; les autres théâtres d'opérations devenant du seul ressort de l'OKW.

Mussolini observe les positions grecques en Albanie, en mars 1941. À gauche, le comte Ugo Cavallero, chef de l'état-major général et commandant du groupe d'armées engagé face à la Grèce. Cavallero vient de remplacer Ubaldo Soddu, limogé après le désastre de l'offensive de novembre 1940. Mais sa nomination ne changera rien à la situation. Incapables de dominer les Grecs, les forces italiennes ne sortiront de l'immobilité qu'avec l'offensive allemande d'avril 1941.

— très mesurée, pour ne pas braquer Berlin — à la Grande-Bretagne, qui envoie quelques troupes en Crète et une unité (symbolique) de la RAF à Athènes. Pour Berlin, c'en est trop. Le spectre de Salonique est de retour, les champs pétrolifères de Ploesti reviennent dans le rayon d'action des bombardiers britanniques. Hitler réagit en émettant la directive n° 18 (12 novembre 1940) : l'armée de terre doit immédiatement concentrer dix divisions en Roumanie et, en cas de besoin, aller s'emparer de la Thrace et de Salonique (opération Marita). Il ne s'agit encore que d'empêcher les Britanniques de se mettre à la portée de Ploesti et d'affecter à l'opération le minimum de forces. Mais la *Kriegsmarine* et la *Luftwaffe* veulent plus : il faut occuper toute la Grèce et la Crète si l'on cherche à menacer vraiment les Britanniques en Méditerranée et à défendre le flanc sud du Reich. Hitler hésite : Staline ne va-t-il pas attaquer s'il investit trop de troupes en Roumanie ? Néanmoins, les préparatifs pour Marita sont poussés. Le *Feldmarschall* List est responsable de l'exécution du plan qui, lui dit-on, pourra être déclenché à partir de mars 1941. On lui confie à cet effet la 12^e armée. Le problème essentiel est diplomatique : pour attaquer la Grèce, il faut acheminer la 12^e armée depuis le

Reich à travers la Hongrie, la Roumanie et la Bulgarie. Des tractations — bien menées et trop compliquées pour être abordées ici — aboutissent à faire adhérer ces trois pays au Pacte tripartite. Le 28 février 1941, Hitler prévient Staline, dont il redoute la réaction, que la 12^e armée va franchir le Danube et entrer en Bulgarie pour prendre position à la frontière grecque. À la stupéfaction des Allemands, Molotov, commissaire soviétique aux Affaires étrangères, se contente d'exprimer ses « regrets » d'une voix faible. Cette capitulation diplomatique fournit à Hitler une information décisive pour la suite : Staline a peur, il fera tout pour ne pas provoquer le Reich. Le 25 mars, la 12^e armée a achevé sa concentration.

Sans autre choix, les Grecs acceptent l'aide britannique

Les Grecs observent de près ces manœuvres. Que faire ? Appeler les Britanniques au secours ? Ces derniers ne demandent pas mieux, mais ils n'ont pas grand-chose, disent-ils, à envoyer. Athènes ne peut donc que rechercher l'*appeasement*. Le Premier ministre Jean Metaxas puis son successeur, Alexandre Koryziz, en accord avec le roi Georges II, font savoir à Berlin leur désir de mettre fin aux hostilités avec Rome sur la base d'un retour au *statu quo ante*; l'offre d'alliance de Churchill est repoussée. Mais Hitler se montre insensible à ces bonnes manières. Avec l'entrée des Allemands en Bulgarie, les

Grecs n'ont plus le choix. Ils acceptent l'aide britannique. Le 7 mars, les premières troupes de l'Empire débarquent au Pirée. Quinze jours plus tard, on compte 35 000 soldats et 80 avions. Le 17 mars, Hitler prend la décision définitive : toute la Grèce sera conquise, le corps expéditionnaire britannique jeté à la mer. Pour la 12^e armée, cela s'annonce difficile. L'armée grecque de Macédoine a massé ses trois meilleures divisions et le gros de ses canons lourds sur la ligne de fortifications Metaxas, qui court sur 200 km entre la frontière yougoslave et l'embouchure du Nestos. Bien conçue, cette ligne verrouille l'accès à la Grèce intérieure à qui se présente depuis la Bulgarie. L'armée de List est forte de trois corps, les XXX^e, XVIII^e de montagne, XXXX^e motorisé. Au XXX^e, à gauche du dispositif allemand, échoit la tâche la plus aisée, conquérir la Thrace orientale, non-protégée par la ligne Metaxas. Le XVIII^e corps de montagne reçoit la mission principale : crever la ligne Metaxas entre la passe de Rupel et le lac Doiran et s'emparer de Salonique. Le XXXX^e corps motorisé, en réserve, sera jeté en exploitation une fois la percée obtenue. L'affaire se résume à une attaque frontale de fortifications en zone montagneuse. Panzers et aviation seront de peu d'utilité dans la première phase et List se montre, à raison, préoccupé. Son inquiétude augmente lorsqu'on l'informe que le corps expéditionnaire britannique se masse, avec des armes antichars, derrière le fleuve Vardar. Le débouché



du XXXX^e corps motorisé n'est donc même pas garanti. Reste le problème yougoslave. Que fera Belgrade en cas d'attaque allemande en Grèce ? Malgré la répugnance profonde qu'il éprouve envers ce pays, Hitler essaie de l'attirer dans son alliance. Mais le prince régent Paul et le ministre-président Cvetkovic préféreraient un statut de

De rage de voir la Yougoslavie lui échapper, Hitler décide de l'écraser.

neutralité, ce qui exclut que l'armée allemande puisse utiliser le territoire yougoslave pour frapper les Grecs. Le 4 mars 1941, Hitler convoque le régent à Berchtesgaden et le soumet à un chantage menaçant. Paul cède et entre « dans l'amitié germano-italienne », non sans quelques compensations secrètes au détriment des Grecs. Le 25 mars, Cvetkovic paraphe à Vienne l'adhésion de son pays au Pacte tripartite. Hitler est satisfait : la Grèce est isolée.

L'Opération 25, chef-d'œuvre de l'OKH

Mais ce succès diplomatique est remis en question par la fragilité même de l'État yougoslave. Le pays est miné, depuis sa création en 1918, par l'antagonisme entre Croates et Serbes. Les premiers se sentent attirés vers l'Allemagne et l'Italie qui les encouragent à l'indépendance ; les seconds tiennent à un État unitaire et leurs sympathies vont à la Russie et aux Franco-Britanniques. Dans la nuit du 26 au 27 mars 1941, des officiers serbes, appuyés par le général Simovic, déclenchent un coup d'État. Le régent Paul doit quitter le pays, Cvetkovic est arrêté. Les Belgradois manifestent devant l'ambassade allemande. Simovic annonce le retour de son pays à une stricte neutralité tout en assurant... qu'il honorera les engagements de son prédécesseur. Le sens de ce coup d'État est ambigu ; il semble surtout obéir à la nécessité d'un rééquilibrage entre Croates et Serbes. Hitler apprend l'événement à 9h30. Humilié, certain que les Britanniques sont derrière, pressé par le temps, il réagit avec une violence mauvaise conseillère. À 13 heures, il décide d'écraser la Yougoslavie « entre le



8 et le 15 avril ». L'OKH démontre alors qu'il est le plus remarquable instrument de guerre du moment en réalisant un tour de force. Le 27 mars, il n'a pas l'ombre d'un plan contre la Yougoslavie. En 24 heures, il dessine celui de l'Opération 25 ; en 3 jours, l'opération Marita est repensée de façon décisive ; en 10 jours, 21 divisions, formant la 2^e armée, sont acheminées, parfois sur 1 200 km, dans une zone difficile, et la coordination est assurée avec les trois armées alliées (Hongrie, Bulgarie, Italie) ; enfin, après 12 jours d'opération (6-17 avril), la Yougoslavie capitule, une armée d'un million d'hommes disparaît du champ de bataille au prix de... 151 tués allemands. L'ensemble de l'opération — de la décision à l'exécution complète — aura duré 23 jours ! La Yougoslavie ne peut raisonnablement pas défendre ses 3 000 km de frontières terrestres. L'OKH l'y contraindra en portant la menace

partout : le XXXX^e corps motorisé et le 1^{er} groupe Panzer du général von Kleist frapperont au sud, face à la Macédoine ; les XXXXI^e et XXXXVI^e corps motorisés (trois divisions Panzer) partiront de Roumanie et de Hongrie, en direction de Belgrade ; le LI^e corps et le XXXXIX^e corps de montagne se rassemblent en Autriche, face à la Slovénie et à la Croatie. Un triple mouvement convergent n'aura pas de peine à crever les quatre armées yougoslaves étalées de Nis à Vukovar, puis à en détruire les 22 divisions. À cela s'ajoute la 2^e armée italienne qui doit longer l'Adriatique depuis Trieste jusqu'à Dubrovnik. Au total, 500 000 hommes, 576 avions (Luftflotte 4) et un millier de chars face à 1 million de Yougoslaves équipés comme en 1914, à l'exception de 200 chars antiques et d'une aviation hétéroclite de 468 appareils. Plus important, l'OKH perçoit bien que le seul parti sensé de l'armée

GUERRE ÉCLAIR EN YOUGOSLAVIE

Deux choses apparaissent clairement sur la carte. Primo : les Yougoslaves ont dispersé leurs six armées tout le long de leur immense frontière. Secundo : les Allemands engagent leurs gros au sud, pour empêcher toute jonction des forces yougoslaves avec les Grecs et les Britanniques ; des efforts secondaires visent Zagreb et Belgrade, les centres politiques majeurs. L'attaque contre la Yougoslavie a aussi, pour les Allemands, le grand avantage de leur permettre de déborder, au sud, la ligne fortifiée grecque, dite ligne Metaxas.



la Luftwaffe. Fort de 414 appareils (dont 120 stukas), commandé par le redoutable Wolfram von Richthofen, le corps n'a rien à craindre des 99 appareils de la RAF (dont 19 Hurricane et 74 bombardiers Blenheim) et des 150 avions des forces aériennes royales helléniques, méli-mélo de chasseurs polonais PZL P-24, Bloch MB-151, Gloster Gladiator... Quant aux Britanniques, s'ils ont environ 60 000 hommes en Grèce, leurs forces combattantes, commandées par Wilson, se composent seulement d'une division australienne, d'une néo-zélandaise et de la 1^{re} brigade blindée. Regroupées au sein d'une « Force W », elles stationnent en Macédoine centrale, gardant l'espace entre les 300 000 Grecs d'Épire (face aux Italiens) et les 150 000 de Thrace (face à la 12^e armée allemande).

En 48 heures, la ligne Metaxas est percée

Le 6 avril 1941, la 12^e armée commence l'attaque contre la Grèce et le sud de la Yougoslavie. Comme prévu, le XXX^e corps perce aisément les défenses grecques en Thrace orientale, rejetant les défenseurs de l'autre côté du fleuve Nestos. Le 8, la mer Égée est atteinte. Au centre, en revanche, le XVIII^e corps de montagne n'est pas à la fête. Ses divisions tentent de forcer la passe de Rupel pour déboucher dans la vallée du Strymon. En 48 heures, malgré des pertes sensibles, l'avance ne dépasse nulle part 8 km. C'est le succès de l'aile droite de List qui décide de tout. La 2^e Panzer pulvérise les faibles unités de couverture de la 3^e armée yougoslave, avance de 30 km jusqu'à Strumica et tourne brutalement à 90 degrés vers le sud. Le 7 avril, la frontière grecque est franchie près du lac Doïran. Réalisant la catastrophe, le général Bakopoulos lance sa réserve, la 19^e division motorisée, contre les chars allemands. C'est un massacre. Les débris de l'unité parviennent à passer le fleuve Axios au moment où y arrive la 1^{re} brigade blindée britannique. On ne peut faire mieux que de dynamiter les ponts. Au soir du 8, la 2^e Panzer est déjà dans les faubourgs de Salonique. Les 60 000 soldats grecs de la ligne Metaxas capitulent le 9 avril. Le XXX^e corps motorisé s'élance aussi le 6 avril au matin. Sa mission est double : couper les Yougoslaves de la Grèce, tomber sur les arrières des forces grecques qui tiennent les Italiens en respect en Épire. Malgré le sacrifice d'une division serbe, la

LA CAMPAGNE DE GRÈCE

L'armée grecque est coupée en deux, entre Macédoine orientale, face à la 12^e armée allemande, et Macédoine occidentale, face aux Italiens. Entre les deux, la trouée de Néapolis, mal défendue. C'est évidemment par là que passeront les panzers, contraignant le corps expéditionnaire britannique à reculer jusqu'aux Thermopyles puis à embarquer dans les ports du sud. Une erreur initiale d'Hitler — qui distrait la moitié des chars vers l'Albanie —, et des difficultés de ravitaillement en essence empêchent la Wehrmacht de capturer la totalité des Britanniques.

yougoslave, c'est de se retirer vers le sud, par les vallées de la Morava et du Vardar, pour se lier aux Grecs et aux Britanniques. C'est la raison d'être du groupement Panzer de Macédoine : il foncera sur Skopje — centre de gravité stratégique de son adversaire — et s'emparera de l'interfluve Morava-Vardar, enfermant les Yougoslaves en Bosnie et en Serbie centrale. Simovic est moins lucide : il n'affecte que cinq divisions d'infanterie à sa 3^e armée chargée de défendre Skopje (voir encadré p. 69). La peur de voir se dissoudre l'entité yougoslave le contraint à en défendre toutes ses parties. Si le coup d'État yougoslave oblige Hitler à affecter de nouvelles forces à la campagne balkanique, il arrange néanmoins la direction de son armée de terre. En effet, List a désormais la possibilité d'envoyer la 2^e division Panzer (XVIII^e corps de montagne) faire un crochet par le territoire yougoslave jusqu'à la ville de Stru-

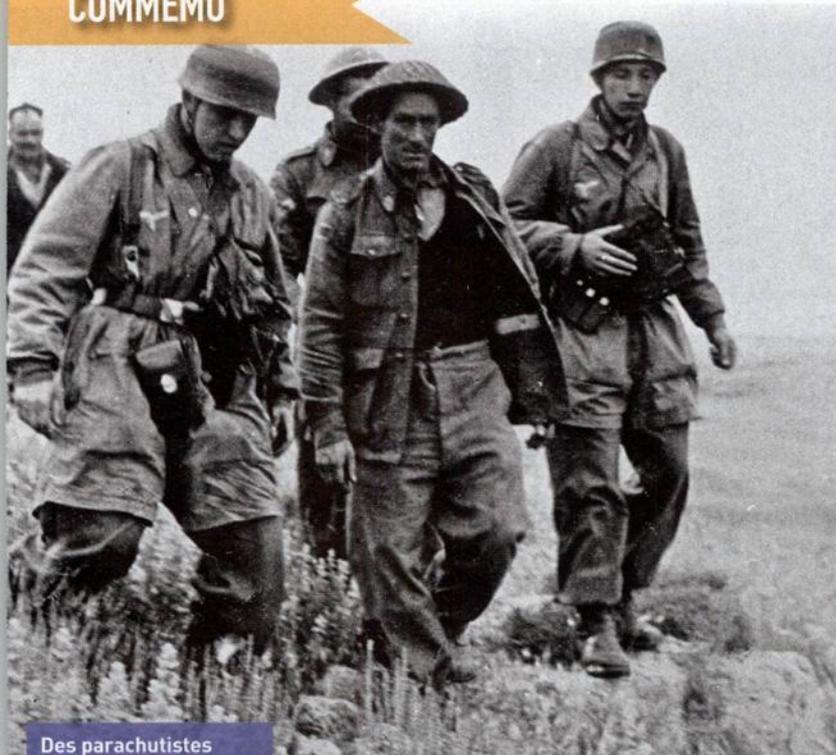
mica. La ligne Metaxas sera ainsi débordée par l'ouest, puis les chars fonceront directement sur Salonique par la petite vallée du Gallikos. Autre nouveauté due à l'ouverture du front yougoslave, à la droite de la 12^e armée, le XXX^e corps motorisé aura à démolir la 3^e armée yougoslave et à prendre Bitola qui ouvre la porte sur les arrières des forces grecques d'Épire, prises dès lors en étau entre Allemands et Italiens. Face à 300 000 hommes aguerris, supérieurement armés, appuyés par 1 000 chars, les Grecs ne nourrissent guère d'illusions. Leurs 150 000 hommes disponibles dans ce secteur manquent d'armes lourdes, de canons antichars, et ne peuvent que tenir une série de positions fortifiées, de plus en plus faibles à mesure que l'on va vers le sud, ligne Metaxas, lignes Aliakmon 1 et 2. Surtout, l'armée grecque va devoir affronter le VIII^e Fliegerkorps, la plus aguerrie et la plus innovante formation de

Choqué, ce malheureux soldat yougoslave, copie quasi conforme des fantassins français de 1940, se rend aux Allemands. L'armée yougoslave, malgré son million d'hommes, a été totalement dépassée par l'opération allemande.

Équipés comme en 1914, les soldats de Pierre II n'ont pu défendre longtemps les 3000 km de frontières.

■ Le plan yougoslave

Quand les Italiens pénètrent en Albanie en 1939, l'état-major yougoslave élabore un plan R-40 qui place un gros cordon défensif sur la frontière nord et prévoit une défense en profondeur sur la frontière bulgare afin d'éviter une séparation d'avec les Grecs et les Britanniques. Dans une seconde étape, l'armée se retirera en combattant par la vallée du Vardar jusqu'à Salonique. En mars 1941, quand les Allemands entrent en Bulgarie, un plan R-41 est dessiné hâtivement. Il choisit de défendre les passages clés tout au long de l'immense frontière terrestre et d'attaquer les Italiens en Albanie. La défense de la vallée du Vardar perd donc la priorité. R-41 comme R-40 reposent sur trois hypothèses qui se révéleront fausses. 1° Le coup principal arrivera par le nord : les divisions *Panzer* se sont présentées surtout par l'est et le sud. 2° La Yougoslavie sera membre d'une coalition aux côtés des démocraties occidentales. Mais, le 3 avril, une rencontre avec les Grecs et les Britanniques n'accouche d'aucun plan coordonné. 3° Les Allemands auront besoin de 14 à 21 jours après la déclaration de guerre pour organiser une invasion. Mais il n'y a pas eu de déclaration de guerre et la concentration n'a pris que 10 jours.



Des parachutistes allemands escortent des prisonniers britanniques près du canal de Corinthe, probablement le 26 avril 1941. Une audacieuse opération, larguant 1 500 paras de la 7^e division, a empêché les Britanniques de bâtir une ligne de résistance dans l'isthme de Corinthe. Les forces de Wilson n'ont jamais été en mesure d'inquiéter les Allemands. La RAF non plus, qui, à un contre quatre, n'a pu faire que de la figuration. La *Royal Navy*, exemplaire comme à son habitude, a malgré tout sauvé de la capture 80 % du corps expéditionnaire.

Ante Pavelic

Ante Pavelic (1889-1959) est le fondateur du mouvement croate séparatiste, terroriste et ultranationaliste de l'Oustacha en 1929. Sur proposition de Mussolini, Hitler accepte d'en faire, le 10 avril 1941, le *Poglavnik* (« chef ») de l'État fasciste indépendant de Croatie. Pavelic entame aussitôt une politique d'épuration ethnique massive visant les Juifs, les Tsiganes et les Serbes.

9^e Panzer et la *Leibstandarte* s'emparent de Skopje. Où s'engager ensuite ? Vers l'Albanie, ordonne Hitler qui tient à se lier au plus vite aux Italiens, attaqués par les Yougoslaves et les Grecs. Vers le sud, où se trouvent les Britanniques, voudrait List. Hitler tranche, préférant sauver ce qui reste de prestige à son allié fasciste. List n'aura qu'un bout des deux unités blindées pour prendre Bitola le 10 avril et franchir la frontière grecque près de Florina. Où les SS s'arrêtent, stoppés net par la résistance des Britanniques qui espèrent défendre la péninsule derrière les lignes Aliakmon. La deuxième phase de la bataille s'engage le 11 avril. Le XXX^e corps et le XVIII^e corps de montagne franchissent l'Axios et avancent dans la plaine de Thessalie jusqu'à Édhessa. Les Grecs réalisent que leurs 14 divisions massées en Épire risquent d'être prises à revers. En hâte, avec l'aide de la Force W, on tente de garnir la ligne Aliakmon. Mais les généraux grecs discutent l'ordre d'abandonner l'Épire et la portion d'Albanie qu'ils ont de si belle façon gagnées sur les Italiens. Un temps précieux est perdu. Si les Britanniques, entièrement motorisés, arrivent à gagner leurs positions sur la ligne Aliakmon 2, les Grecs échouent à se renforcer devant Florina. Le 12 avril, la 9^e Panzer réussit à passer et avance dans le dos de l'armée d'Épire. Craignant d'être coupé de sa voie de retraite vers le sud, Wilson ordonne le recul jusqu'aux Thermopyles. Les 16 divisions de Macédoine occidentale et centrale décrochent trop tard et leur retraite tourne à la déroute sous les coups

de l'aviation allemande. Elles capituleront le 21, à l'initiative du général Tsolakoglou : il désobéit à son roi et à son commandant en chef, Papagos, qui voulaient retenir le maximum d'unités allemandes au nord pour protéger la retraite des Britanniques. Le reste de la campagne de Grèce est une poursuite sur 300 km. Les unités allemandes tentent d'empêcher le corps expéditionnaire britannique d'aller rembarquer à Athènes et dans le Péloponnèse. Les difficultés de ravitaillement des Allemands, des actions de retardement (Australiens et Néo-Zélandais

aux Thermopyles) permettent aux troupes de l'Empire d'atteindre Athènes et le canal de Corinthe. Marchant de nuit pour éviter la *Luftwaffe*, elles gagnent Le Pirée et les ports du Péloponnèse (Nauplie, Kalamata) où l'embarquement commence le 21 (opération Demon). Von Richthofen a alors trouvé assez d'essence pour tenter d'empêcher ces opérations maritimes. Il coule 60 unités mais le gros des 62 000 soldats de Sa Majesté parvient à s'échapper. Cependant, 8 500 demeurent en arrière. Les forces royales helléniques signent leur capitulation générale à Salonique le 23 avril. Le 30, la 5^e Panzer atteint le port de Kalamata, au sud du Péloponnèse. Au loin s'éloignent les derniers cargos britanniques.

Belgrade est bombardée, Hitler tient sa vengeance

La campagne de Yougoslavie revêt un tout autre caractère. Les Allemands commencent les opérations sans déclaration de guerre, par deux jours de bombardements de terreur sur Belgrade. La ville, dépourvue de défense antiaérienne, a été pourtant déclarée ouverte. Mais Hitler veut venger l'affront du coup d'État de Simovic. Les 6 et 7 avril, 500 bombardiers détruisent le quart de la cité, tuant 1 500 à 30 000 personnes, selon les diverses estimations. La Yougoslavie est indéfendable malgré l'appel d'un million d'hommes sous les drapeaux. Les combats sont peu vigoureux, sauf en Serbie, devant Nis, que la 9^e Panzer met deux jours à prendre. Les avions de la *Luft-*

flotte 4 écrasent les rassemblements de troupes, interdisent routes et aérodromes, démoralisent aisément les unités croates et slovènes peu attachées à l'État yougoslave. Dès le 7 avril, Simovic ne tient plus ses unités et la moitié de l'armée yougoslave est déjà capturée ou évaporée. Zagreb tombe le 10 et Ante Pavelic vient y proclamer l'indépendance de la Croatie. Le 11, les Hongrois se ruent à la curée, s'emparant d'une partie de la Voïvodine. Le 14, Belgrade, encerclée par une triple pince, tombe sans combat et, le lendemain, le général Kalafatovic, à qui Simovic a abandonné ses fonctions de chef militaire, demande un armistice. Il n'aura droit qu'à une capitulation générale, le 17 avril. Le succès allemand est extraordinaire, tous les contemporains s'accordent à le penser. Les Britanniques, en revanche, n'ont pas été à la hauteur, ni stratégiquement, ni du point de vue opérationnel. Seule leur marine, comme d'habitude, a sauvé l'affaire en réussissant un second Dunkerque à l'échelle 1/5^e. Les Grecs se sont bien battus mais, par haine et mépris de l'Italie, les généraux regroupés autour de Georges Tsolakoglou, futur collaborateur du Reich, n'ont pas tiré tout ce qu'ils pouvaient d'un repli d'Épire réalisé à temps. Les Yougoslaves ont été inexistantes. Leur volonté de résistance a été, dès avant la bataille, paralysée par la colère d'Hitler et le risque de désintégration de leur État. Ils n'éviteront ni l'une ni l'autre. Ajoutons, à la décharge des soldats de Pierre II, que le bombardement de Belgrade semble avoir détruit d'un coup tout le système téléphonique du pays, plaçant Simovic dans l'impossibilité de faire parvenir ses ordres. Le bilan est-il cependant 100 % positif pour l'Allemagne ? Écartons comme secondaires un certain flottement opérationnel à Skopje et la surestimation évidente des forces

Les pertes

L'ensemble de la campagne en Grèce et en Yougoslavie coûte aux Allemands 1 100 tués, 3 750 blessés et 390 disparus. Plus de la moitié des pertes a été encaissée par le XVIII^e corps de montagne face à la ligne Metaxas. Les Grecs ont laissé 10 000 hommes face à la *Wehrmacht*, qui s'ajoutent aux 76 000 (dont 13 408 tués) perdus face aux Italiens en six mois de campagne. Les pertes militaires yougoslaves ne sont pas connues avec précision, les estimations variant de 10 000 à 20 000. Les troupes impériales britanniques comptent 3 480 tués et blessés.

yougoslaves (la moitié des unités allemandes engagées aurait suffi). Traditionnellement, les historiens relèvent deux conséquences négatives, pour les Allemands, de la campagne des Balkans : la naissance d'une résistance yougoslave efficace et un retard de cinq semaines apporté au déclenchement de l'invasion de l'URSS, retard que les Allemands auraient payé cher devant Moscou en décembre 1941. L'efficacité de la résistance yougoslave est à relativiser. Le jugement porté sur elle a été obscurci par le « roman national » inventé par Tito pour replâtrer le pays dans l'après-guerre. Jusqu'en septembre 1943, date du retrait italien, la Wehrmacht tient la Yougoslavie avec quatre divisions de troisième

ordre et une unité de SS locaux. L'activité économique n'est guère perturbée par les hommes de Tito ou ceux de Mihailovic. Le Reich ne parvient-il pas à quadrupler ses extractions de pétrole local ? En réalité, les Yougoslaves se sont plus combattus entre eux qu'ils n'ont combattu les troupes de l'Axe. Le second problème est complexe et loin d'être réglé car les témoignages allemands sont contradictoires. Laissons ici la parole à Rolf-Dieter Müller et Gerd Überschär, auteurs d'une colossale étude historiographique sur le conflit germano-soviétique : « La thèse ancienne postulait qu'à la suite de la campagne des Balkans, l'attaque [contre l'URSS] avait dû être repoussée et un temps précieux avait

été gâché (...). Des études récentes ont conclu, cependant, que très peu de temps avait été perdu et ont relevé que la date d'attaque initiale, le 15 mai, n'aurait pu en aucun cas être tenue à cause, entre autres choses, des conditions météorologiques et des retards dans l'acheminement des matériels. » Ajoutons à cela nos propres interrogations : l'opération Marita, qui mobilise la 12^e armée, a-t-elle, à elle seule, conduit l'OKH à modifier le plan d'attaque en Ukraine ? Cela a-t-il vraiment affaibli l'aile droite allemande ? Quelles en ont été, si elles existent, les conséquences opérationnelles de cet affaiblissement sur l'avance vers Moscou ? Une véritable enquête reste à mener sur tous ces points. ■

Les motocyclistes de la 14^e division Panzer entrent dans Zagreb. La foule n'est pas hostile. Arrivés dans les fourgons de la Wehrmacht, Ante Pavelic, chef d'État croate installé à la botte du Reich

La Yougoslavie est démembrée et plonge aussitôt dans la guerre civile.

La Grande Muraille à cœur ouvert

On dit d'elle qu'elle est le seul monument visible de l'espace. C'est faux. Cela n'en fait pas moins le plus imposant ouvrage jamais édifié sur Terre. De la Corée du Nord au désert de Taklamakan (voir carte), la Grande Muraille court sur 8851,8 km (Paris-Las Vegas), dont 6259,6 km en dur (Paris-Karachi), le reste étant constitué d'obstacles naturels. En fait, ce monument est le vestige d'un vaste réseau destiné à stopper les invasions venues des steppes du Nord. Les travaux démarrent à l'époque des « Royaumes combattants », vers 403 avant J.-C.

Ils sont poursuivis, à 100 km au nord de la muraille actuelle, par l'empereur Qin Shi Huangdi, grand unificateur de la Chine, vers 220 avant J.-C. Ces barrières, peu entretenues, n'empêchent guère Gengis Khan d'envahir la Chine en 1213. Il faudra l'humiliation d'une énième invasion mongole en 1449 pour que les Ming construisent, enfin, la muraille que nous connaissons. Elle protège Pékin des envahisseurs mandchous, jusqu'à une fatale trahison en 1644... C'est aujourd'hui une autre invasion qui menace la Grande Muraille : celle des 10 millions de touristes qui la visitent tous les ans et commettent d'irréparables dégâts. ■ P.G.

LE PLUS GRAND BAGNE DE TOUS LES TEMPS

De brique, oui, et aussi de sang ! À l'époque Ming, un tiers des hommes adultes — sur une population de 80 à 100 millions d'habitants — seraient requis pour la construction de la Grande Muraille, travail considéré comme une punition. Nourriture exécrationnelle, climat rigoureux et mauvais traitements ont peut-être causé jusqu'à plusieurs millions de morts à travers les siècles.

À l'époque Ming, un million d'hommes garnissaient les tours.

6 m

12 m

DE PIERRE, DE BRIQUE ET DE RIZ

Les murailles sont bâties sur des fondations en bloc de pierre taillée (jusqu'à 1 000 kg et 3 m de long). Le corps du mur, plein, est fait de blocs de pierre, de terre et d'éboulis. Le tout est revêtu à l'extérieur par de grosses briques (36 cm de long, 17 de large, 7 d'épaisseur) durcies par une cuisson de sept jours à 1 150 °C. La recette du mortier inclut argile, chaux et farine de riz.

UN SYSTÈME D'ALERTE SOPHISTIQUE

Trop faibles pour repousser une attaque concentrée, les garnisons bénéficient d'un système de communication afin d'alerter des renforts jusqu'à plusieurs dizaines de kilomètres à la ronde. Les signaux de fumée, produits en brûlant un mélange de paille et de crotte de loup (ingrédient apparemment abondant et facile à repérer), ont été renforcés à partir de 1468 par des coups de canon.

UNE VOIE ÉLEVÉE POUR DES COMMUNICATIONS RAPIDES

Nivelé, pavé et large de 6 m, le chemin de ronde de la muraille constitue une excellente chaussée praticable par des chevaux ou des chariots. La circulation des patrouilles en est facilitée et les renforts arrivent plus vite pour venir au secours d'un point assailli et contre-attaquer. Les créneaux qui garnissent les murs mesurent environ 30 cm de haut pour 23 cm de large.

UNE GARNISON GIGANTESQUE

À l'époque Ming, jusqu'à un million d'hommes garnissent les murailles jalonnées de plus de 10 000 tours. À la fois sémaphore, arsenal et caserne, une tour peut accueillir 50 soldats. Selon l'importance tactique du secteur à défendre, la fréquence de répétition des tours varie de 50 à 500 m. Les étages supérieurs sont en principe dévolus aux archers, les étages inférieurs à l'artillerie.

UNE RÉSISTANCE ACHARNÉE

Dès 1482, le général Hsu Ning extermine un détachement mongol coincé contre les remparts. Les Chinois contiennent ensuite, dans les années 1620, les armées du Mandchou Nurhachi. Mais le pouvoir impérial se délite... En 1644, un général mécontent, Wu Sangui, ouvre aux envahisseurs le col stratégique de Shanhaiguan, à 300 km de Pékin. C'est la fin de la dynastie Ming... et du rôle de la Grande Muraille.





B-52 Stratofortress

Les 5 secrets de la longévité

Texte : Jean-Christophe Noël et Pierre Grumberg

Si un avion rappelle l'albatros du poète, c'est bien le Boeing B-52, avec son envergure démesurée et ses ailes plantées haut dans le fuselage. Ne pas se méprendre cependant sur l'allure pataude de l'oiseau. Dans l'arsenal de la première puissance mondiale, le B-52 a occupé et occupe toujours une position clé, et ce depuis bientôt soixante ans.

Et l'âge de la retraite n'a pas encore sonné, loin de là : l'*US Air Force* n'exclut pas de faire voler le B-52 jusqu'en... 2040 ! Les hommes qui en prendront alors les commandes ne sont pas encore nés : ils seront les arrière-petits-enfants des premiers pilotes de 1955, à l'entrée en service de l'avion. Dans le domaine de l'armement, une telle longévité est exceptionnelle. La mitrailleuse Browning M2 de 12,7 mm, conçue en 1921, ou encore le fusil d'assaut Kalachnikov, de 1947, sont deux exemples rarissimes,

et il s'agit de mécaniques très simples. Dans le domaine autrement plus sophistiqué des avions de combat, le B-52 est unique : si des avions conçus dans les années 1950, comme l'avion espion U-2, volent toujours, il s'agit d'engins de production récente. Les chaînes de fabrication du B-52, elles, se sont arrêtées en 1962 ! Cette longévité, pourtant, s'explique : elle tient à la capacité de l'avion à frapper loin et fort. Une capacité inscrite dans les gènes de l'avion à l'aube de la guerre froide...

1

Un rayon d'action sans pareil : 8 000 km

Un seul avion de combat au monde possède en principe une autonomie supérieure à celle du B-52 : le furtif B-2 *Spirit*, mis en service en 1997. Mais ne pas s'y méprendre : bien qu'il soit capable d'emporter dans ses ailes et ses flancs 260 000 litres de kérosène, le B-52 peut être ravitaillé en vol, ce qui lui donne un rayon d'action limité uniquement par l'endurance des six hommes d'équipage (cinq depuis la suppression du poste de mitrailleur en 1991). Cette allonge phénoménale est inscrite dans le cahier des charges du futur avion, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les aviateurs américains veulent un bombardier stratégique intercontinental, capable de larguer une bombe atomique sur le territoire ennemi dès le début des hostilités. Un tel avion représente l'apothéose de la doctrine édictée en 1921 par le général italien Giulio Douhet : celle du bombardier capable, seul, de remporter la guerre en détruisant le potentiel industriel et économique de l'ennemi, en brisant sa volonté de résistance, en démantelant les structures logistiques de ses forces armées. Ces thèses, le général Curtis LeMay, commandant le XXI Bomber Command sur le front du Pacifique, les a appliquées à la lettre, et, croit-il, avec succès : ses bombardiers B-29 n'ont-ils pas, en réduisant les villes japonaises en cendres, poussé Tokyo à la reddition ? Or, pour affronter la menace soviétique qui émerge dès 1945, les aviateurs américains n'ont pas l'assurance de disposer de bases proches de l'URSS depuis lesquelles les B-29, au rayon d'action limité à 5 000 km, pourraient frapper. Pas question de se heurter aux problèmes d'approvisionnement dont ont souffert les B-29 positionnés en Chine. Ou de délais nécessaires pour conquérir les bases *ad hoc*. La solution est de positionner les futurs bombardiers aux États-Unis.

La mise en service d'un bombardier intercontinental est d'autant plus cruciale qu'une autre bataille fait rage à Washington. L'armée de l'air américaine (USAAF, *United States Army Air Forces*), cherche à devenir indépendante

de l'armée de terre (elle y parviendra en 1947, devenant l'*US Air Force*) et à conserver sa part de crédit, face à sa rivale, la *Navy*, qui développera dès janvier 1948 le A-3 *Skywarrior*. Un avion embarqué capable d'emporter une bombe nucléaire et d'attaquer l'URSS depuis la mer. L'USAAF n'a plus de temps à perdre : plus qu'un simple avion de guerre, le B-52 est sa raison d'être. Les spécifications du futur bombardier sont publiées dès novembre 1945 : rayon d'action de 8 000 km, vitesse de 550 km/h à 11 000 m d'altitude, charge de 4,5 t de bombes. Boeing propose le modèle 462, sorte de gros B-29 équipé de six turbopropulseurs avec une aile droite perpendiculaire au fuselage. L'USAAF signe un contrat préliminaire avec la firme en juin 1946 et le projet est baptisé XB-52 : le nom est déjà là. Mais les ingénieurs de Boeing sont dans l'impasse. Les énormes quantités de kérosène et de bombes réclamées par l'*US Air Force* impliquent un avion gigantesque, ce qui ne peut se faire qu'au détriment de la vitesse et des performances. À l'inverse, un appareil rapide et bien armé n'aura pas les jambes assez longues pour menacer l'URSS depuis le continent américain. Après maintes tergiversations et dans une atmosphère de concurrence effrénée, Boeing doit intriguer ferme mais sauve *in extremis* son projet en adoptant le turbo-réacteur au détriment du turbopropulseur à hélice, puissant mais complexe et peu performant à grande vitesse et haute altitude (là où le bombardier est invulnérable aux défenses air-sol). Les réacteurs n'ont cessé de progresser en puissance, leur rédhitoire appétit en kérosène est maîtrisé, tandis que les techniques de ravitaillement en vol s'améliorent. Le B-52 entre en service en 1955 et LeMay gagne son double pari : son *Strategic Air Command* (SAC) est devenu la principale force atomique américaine, capable de frapper n'importe où. Plus d'un demi-siècle plus tard, le B-52, reconverti en bombardier classique, maintient toujours la même capacité. Aucun de ses deux « successeurs », le B-1B et le B-2 furtif, n'est capable de frapper à la fois aussi loin et aussi fort. ■

Aucun avion plus récent ne frappe aussi loin et aussi fort.

Un B-52 largue des bombes de 227 kg sur le périmètre de tir du Nevada, lors d'un exercice de l'*US Air Force*, en septembre 2007. L'avion peut emporter jusqu'à 58 bombes de ce type en soute. Les fusées dans le sillage de l'appareil sont des leurres destinés à égarer les missiles sol-air.

Chronologie

- 13 février 1946 : l'US Army Air Forces publie son cahier des charges pour un bombardier lourd à long rayon d'action.
- 25 octobre 1948 : Boeing présente son projet XB-52 doté de 8 réacteurs. L'accord de l'USAF pour deux prototypes est signé en janvier suivant.
- 15 avril 1952 : premier vol à Seattle.
- 29 juin 1955 : livraison du premier B-52B au Strategic Air Command.
- 18 janvier 1957 : tour de la Terre sans escale en 45 h 19 min par trois B-52B. Le record tient toujours.
- 13 avril 1959 : le B-52 lance son premier missile de croisière nucléaire, l'AGM-28A *Hound Dog*.
- 16 mars 1961 : premier vol du B-52H à Wichita (Kansas).
- 26 octobre 1962 : arrêt de la fabrication à Wichita et livraison du dernier B-52H à l'USAF.



COLLECTION FRÉDÉRIC LERT

- Juin 1964 : conversion d'un B-52F en bombardier classique.
- 18 juin 1965 : première mission tactique au Viêt Nam.
- 18 - 29 décembre 1972 : campagne de bombardement Linebacker II sur le Nord-Viêt Nam. 13 000 tonnes de bombes dévastent aéroports, dépôts et nœuds ferroviaires autour d'Hanoi.
- 15 août 1973 : dernière mission en Asie du Sud-Est.
- 11 janvier 1981 : les B-52G reçoivent le premier missile de croisière à longue portée AGM-86B.
- 16 janvier 1991 : des B-52G ouvrent la guerre du Golfe avec la mission de bombardement la plus longue de l'histoire : 35 heures et 22 500 km, entre la base de Barksdale en Floride et l'Irak.
- 31 juillet 1991 : signature des accords Start de désarmement entre Washington et Moscou. Destruction programmée de 365 B-52, achevée en 1994.
- 3 septembre 1996 : opération Desert Strike et nouvelle intervention des B-52 en Irak.
- Septembre 1998 : Conversion du B-52H en bombardier classique de précision avec montage de bombes guidées par GPS.
- 24 mars 1999 : Les B-52H ouvrent l'opération Allied Force en lançant des missiles de croisière contre la Serbie.
- 7 octobre 2001 : Les B-52 ouvrent l'opération Enduring Freedom en Afghanistan. Première utilisation de bombes guidées par GPS au combat.
- 20 mars 2003 : Les B-52 appuient, par leurs bombes et missiles, l'invasion de l'Irak dans le cadre d'Opération Iraqi Freedom.

2

De la place pour évoluer : 56,4 m d'envergure

À sa naissance, le B-52 ne le cède en dimensions qu'à son prédécesseur, le Convair B-36 équipé de moteurs à piston. Une fois ce dernier retiré du service en 1958, le B-52 devient (et reste) le plus grand bombardier du monde : un fuselage de 48,5 m de long sur lequel sont plantés 372 m² de surface alaire : la moitié de la galerie des Glaces de Versailles ! C'est à cette taille considérable que *Stratofortress* doit pour l'essentiel sa longévité. Curieusement, il s'agit d'un atout directement hérité d'une limite : le B-52, expression ultime de la technologie des années 1940, ne possède aucune prétention supersonique, comme en aurait tous ses « héritiers » à l'exception récente du B-2. Lorsque naît le projet XB-52, en 1946 (voir p. 75), le mur du son n'est encore qu'une barrière théorique : il sera franchi seulement dans la réalité en octobre 1947. Même avec des réacteurs, il n'est pas question de dépasser Mach 1, un cap que les chasseurs ne franchiront en palier qu'à partir de 1953. C'est donc en s'affranchissant, faute de les connaître, des contraintes liées aux très grandes vitesses que les ingénieurs de Boeing dimensionnent leur appareil, conçu plutôt comme un énorme bidon de carburant. Réparti dans le dos, dans des bidons extérieurs et dans les ailes, le précieux liquide laisse cependant une énorme place disponible : voilà le secret d'une incomparable capacité d'adaptation. L'avion offre d'abord une généreuse soute — près de 30 m³ — calculée pour accepter les bombes énormes des débuts de l'ère thermonucléaire, comme la Mk-17 de 1954 (7,52 m de long pour 21 t, puissance de 15 mégatonnes, soit 1 000 fois Hiroshima). Cet encombrant engin, bien vite obsolète, n'a en fait jamais équipé le B-52. Mais qui peut le plus peut le

moins. Le B-52, dont l'aile imposante se prête en outre à accueillir des charges extérieures, va recevoir, au cours de sa longue carrière, des armes et charges variées : bombes nucléaires de toutes tailles et puissances, missiles de croisière (depuis le *Hound Dog* nucléaire de 1960 à l'actuel *Advanced Cruise Missile*), missiles antinavires, mines, bombes à sous-munitions, bombes classiques, conteneurs de tracts, leurs, drones, appareils expérimentaux de la Nasa... Sans oublier une tourelle de queue pour l'autodéfense (voir p. 78). La capacité d'accueil de l'avion se prête enfin à embarquer des appareils électroniques, sans cesse renouvelés et sans souci d'encombrement : télécoms, navigation et bombardement par GPS, radars, nacelles d'acquisition et de visée (pods), systèmes de reconnaissance, et, surtout, brouilleurs pour assurer des missions en toute discrétion malgré l'énormité de l'avion. C'est ainsi que le B-52, conçu pour opérer à haute altitude hors de portée des intercepteurs, a pu être reconverti dès l'avènement des missiles sol-air, en 1960, pour la pénétration à basse altitude, sous la couverture radar. Une mission que l'USAF estime pouvoir toujours assurer aujourd'hui de façon crédible et pour laquelle elle ne cesse d'investir. Le dernier contrat de modernisation en date, signé en octobre 2010 pour 12,4 millions de dollars, vise à l'installation d'un nouveau système de télécoms par satellite. Quant au « handicap » de vitesse, il n'en a finalement jamais été un : lorsqu'au début des années 1960 apparaissent les missiles sol-air, il n'est plus question de voler en altitude et toutes les missions de bombardement stratégique devront être menées à vitesse subsonique, sous peine de réduire à néant le rayon d'action des avions ! ■



US AIR FORCE/SGT. BENNIE J. DAVIS III



Bombardier nucléaire, bombardier classique « en tapis », bombardier de précision, patrouilleur maritime, lance-missiles de croisière... Véritable « camion à bombes », le B-52 a pu évoluer dans tous les rôles.

3 Une énorme capacité d'emport : 31 750 kg de bombes

Dès la planche à dessin, le B-52 a été doté de huit turboréacteurs, caractéristique unique au monde qui en fait un monstre de puissance. Grâce au moteur Pratt & Whitney J57 de 5 t de poussée unitaire, le B-52B, première version opérationnelle, peut arracher 190 t du sol dont 20 d'armement. Phénoménal pour 1955. Six ans plus tard seulement, grâce aux progrès spectaculaires de la motorisation, le nouveau turboréacteur P&W TF33-P-3 de 7,7 t de poussée offre au B-52H (toujours en service) une masse au décollage de 221 t dont près de 32 t d'armes : l'équivalent d'une douzaine de B-17 *Flying Fortress* de 1944 !

Cette capacité est la clé de la reconversion majeure du B-52. Tout part d'un problème bien précis : au Viêt Nam, les Américains, qui apportent un soutien aérien croissant à leur allié du Sud depuis 1961, se retrouvent confrontés à une double difficulté pour neutraliser les bases logistiques du Viêt-công. Faute de renseignements précis et vu la nature impénétrable de la jungle, la seule solution pour toucher l'objectif consiste à « tapisser » de bombes d'immenses zones. Ce que les bombardiers à disposition, s'ils sont forts en vitesse et précision, ne savent pas faire. En outre, la météo locale rend les tactiques classiques inopérantes. Or, un seul

bombardier est capable d'emporter la charge nécessaire et de voler par tous les temps : le B-52F du *Strategic Air Command*. Dès 1964, 28 appareils sont convertis en hâte pour emporter 17 t de bombes sous les ailes. La charge est ensuite portée à 27 t sur le B-52D : pas moins de 108 engins au total. Le bombardier nucléaire stratégique est devenu bombardier tactique classique. Mais les effets restent dévastateurs. Les interrogatoires montrent que le BUFF (*Big Ugly Fat Fucker* : « le gros enclé affreux et gras », surnom donné par les équipages de l'USAF) est l'arme la plus redoutée par le Viêt-công. Imposable d'anticiper ou d'empêcher l'arrivée des avions, qui volent trop haut : seul le sifflement des bombes avertit de l'imminence du cataclysme. Et quel cataclysme ! Une formation de trois B-52 peut oblitérer une bande de terrain d'1,5 km sur 2. En décembre 1972, avec *Linebacker II*, le bombardier retrouve un rôle stratégique. Il s'agit de forcer Hanoi à discuter pour que les États-Unis puissent se désengager la tête haute. Si les Nord-Vietnamiens semblent reculer momentanément, c'est pour mieux sauter. En dépit des 2,5 millions de tonnes de bombes larguées par les B-52 (à peu près autant que les bombardements alliés sur l'Europe

entre 1940 et 1945), l'Oncle Sam a été défait. Mais l'apport tactique du B-52 n'a pas été perdu. Le BUFF va marquer la guerre d'Irak, en 1991, de son indélébile empreinte : s'ils ne représentent que 3 % des avions engagés par la coalition, les B-52 déversent pourtant 72 000 tonnes de bombes sur l'Irak, soit 30 % du total largué. Un quart des soldats irakiens qui ont déserté déclarent avoir été influencés dans leur acte par les B-52 et les tracts lancés du ciel qui annonçaient le retour prochain des bombardiers au-dessus de leurs têtes... Le temps des tapis de bombes est pourtant fini : en Irak, l'USAF constate qu'un F-117 avec deux bombes guidées par laser accomplit le même travail que 30 F-4 *Phantom* ou 1 000 B-17 ! La masse est remplacée par la précision, qui limite les dommages collatéraux et offre la possibilité d'agir au contact de ses propres troupes. Les B-52 sont équipés de conduites de tir adaptées pour larguer des munitions guidées par GPS ou par laser. Ils interviendront dans ce nouveau rôle contre l'Irak en 1996, au Kosovo contre les troupes serbes en 1999, en 2001 au nord de Kaboul, en 2003 en Irak... Toujours en alerte, les équipages de B-52 veillent encore au-dessus de l'Afghanistan, dans un rôle de pur appui au sol que ses concepteurs n'auraient jamais imaginé. ■

« J'ai volé sur un B-52 »



COLLECTION FRÉDÉRIC LERT

Tous ceux qui ont volé à bord vous le diront : le B-52 est une école d'humilité. À commencer par la montée à bord : il faut se plier et courber l'échine pour accéder à l'étroite trappe d'accès qui s'ouvre sous le fuselage. C'est ensuite en s'aidant des bras que l'on se hisse en atterrissant directement dans l'antre des deux navigateurs. Un endroit sans hublot que certains surnomment le *black hole* (« trou noir »). À l'intérieur, cette odeur caractéristique des avions militaires : un mélange de transpiration, d'huile chaude, de kérosène et de restes de paniers-repas... Du « trou noir », on passe à la lumière en empruntant une petite échelle. On débouche alors sur le pont principal à proximité du poste de l'officier de guerre électronique, assis dos à la marche. À l'opposé, le poste de pilotage proprement dit. Entre les deux, un couloir encadré par des armoires électriques et un minuscule siège de W.-C. sans intimité, utilisable pendant les missions longues. Mais vraiment en dernier recours, car il en va du bien-être de tous. L'avion est glacial en plein hiver à Minot (Dakota du Nord) et bouillonnant l'été à Barksdale (Louisiane). L'équilibre est censé se faire après la mise en route. Mais il arrive que les parties bouillantes deviennent glaciales et que la chaleur devienne insupportable à ceux qui avaient froid. L'avion est né à une époque où la climatisation n'était peut-être pas une science exacte... Assis côte à côte (ils étaient installés l'un derrière l'autre, comme dans un chasseur, sur les deux prototypes), les deux pilotes proposent des actions. Le B-52, doué de sa personnalité propre, dispose. Au roulage, ça grince, ça chuinte, l'hydraulique soupire, les freins couinent, et l'avion se déplace avec la grâce d'un vautour encombré de ses ailes. Une fois en l'air, le bombardier est dans son élément et obéit à ses pilotes, mais toujours après un temps de réflexion. L'inertie est telle que l'on peut braquer le volant en butée dans un sens, puis dans l'autre, avant que l'avion commence tout juste à exécuter le premier ordre. Rester humble, toujours. Pendant les vols en basse altitude, pour échapper aux radars, le pilote automatique déconnecté, les deux hommes se battent comme des boxeurs, les mains agrippées sur les volants pour faire avancer l'avion dans la bonne direction et le maintenir à la bonne hauteur. Les anciens expliquent docement que le B-52, c'est plusieurs millions de pièces qui volent en formation. Il n'est pas joli joli le B-52... mais c'est un mythe. ■ FRÉDÉRIC LERT
À lire : *Boeing B-52 : 50 ans d'opérations*, Frédéric Lert, éd. Larivière.

À HUIT, ÇA POUSSE FORT !

Le B-52D est équipé de huit turboréacteurs Pratt & Whitney J57, en nacelles doubles. Les 5 t de poussée de chaque moteur permettent d'arracher du sol une masse maximale de 204 t au décollage. Ces réacteurs de première génération ont été remplacés, sur la version H actuelle, par des Pratt & Whitney TF33-P-3 encore plus puissants : 7,7 t de poussée. De quoi porter la masse maximale au décollage à 221 t !

DES ARRIÈRES BIEN GARDÉS

La queue du B-52D est dotée de quatre mitrailleuses de 12,7 mm pointées par radar. Cet armement, apparemment anachronique, n'en a pas moins abattu deux chasseurs nord-vietnamiens MiG-21 en décembre 1972 (il sera supprimé en 1994 sur la version H). Cette protection est malgré tout sans effet contre les SAM, principale menace au Viêt Nam. Une menace à relativiser toutefois : en dépit de 884 missiles tirés au cours de la seule campagne Linebacker II de 1972, l'USAF n'a perdu que 19 B-52 au combat en Asie.

« Pour les anciens, le B-52, c'est plusieurs millions de pièces qui volent en formation. »

du bombardement tactique

Le B-52D a été la version utilisée dans le rôle de bombardier classique au Viêt Nam et fut donc optimisé pour une capacité maximum d'emport de bombes.

DES AILES DE GÉANT

56,4 m d'envergure et 372 m² de surface : telles sont les dimensions de la voilure du B-52. L'aile est si vaste qu'elle ne peut être manœuvrée par des ailerons classiques, comme sur les autres avions, mais par des « *spoilers* ». Ces surfaces mobiles placées sur le dos de l'aile sont sorties pour dégrader la portance (force de sustentation) et ainsi abaisser l'aile. Cette dernière est cependant munie de vastes volets (*montrés ici sortis*) de façon à augmenter la portance à basse vitesse. Chaque extrémité d'aile est dotée d'une roulette rétractable de façon à éviter de toucher le sol.

PLACE ILLIMITÉE POUR L'ÉLECTRONIQUE

Les compartiments placés dans le fuselage offrent une place généreuse aux appareils électroniques. C'est là l'un des secrets de la longévité de l'avion : grâce à ses équipements, le B-52 est capable de voler par tous les temps et à basse comme à haute altitude et de communiquer avec sa base en toute discrétion.

UNE ÉQUIPE DE SIX HOMMES AUX COMMANDES

L'équipage du B-52D était constitué de six hommes : pilote, copilote, opérateur radar/bombardier, navigateur, opérateur électronique et mitrailleur (installé dans la queue). Le dernier poste, devenu inutile, a été supprimé en 1991 sur la version H. C'est la résistance de l'équipage (et le contenu du réfrigérateur !) qui définit en fait l'autonomie de l'avion, rendue pratiquement infinie par le ravitaillement en vol. La trappe d'accès de l'équipage est visible sous le nez.

DES ÉQUIPEMENTS DE VISÉE À LA POINTE

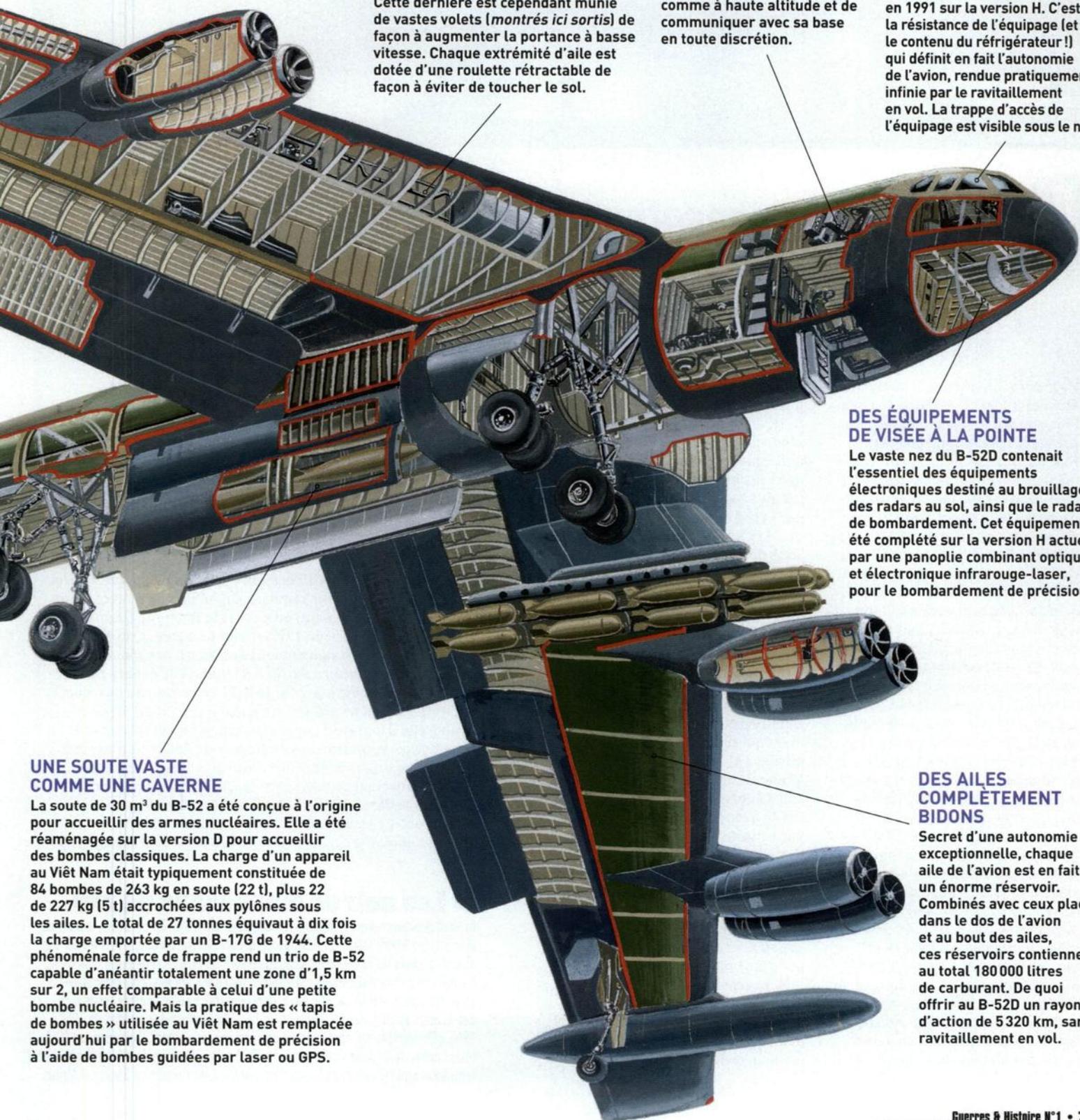
Le vaste nez du B-52D contenait l'essentiel des équipements électroniques destiné au brouillage des radars au sol, ainsi que le radar de bombardement. Cet équipement a été complété sur la version H actuelle par une panoplie combinant optique et électronique infrarouge-laser, pour le bombardement de précision.

UNE SOUTE VASTE COMME UNE CAVERNE

La soute de 30 m³ du B-52 a été conçue à l'origine pour accueillir des armes nucléaires. Elle a été réaménagée sur la version D pour accueillir des bombes classiques. La charge d'un appareil au Viêt Nam était typiquement constituée de 84 bombes de 263 kg en soute (22 t), plus 22 de 227 kg (5 t) accrochées aux pylônes sous les ailes. Le total de 27 tonnes équivaut à dix fois la charge emportée par un B-17G de 1944. Cette phénoménale force de frappe rend un trio de B-52 capable d'anéantir totalement une zone d'1,5 km sur 2, un effet comparable à celui d'une petite bombe nucléaire. Mais la pratique des « tapis de bombes » utilisée au Viêt Nam est remplacée aujourd'hui par le bombardement de précision à l'aide de bombes guidées par laser ou GPS.

DES AILES COMPLÈTEMENT BIDONS

Secret d'une autonomie exceptionnelle, chaque aile de l'avion est en fait un énorme réservoir. Combinés avec ceux placés dans le dos de l'avion et au bout des ailes, ces réservoirs contiennent au total 180 000 litres de carburant. De quoi offrir au B-52D un rayon d'action de 5 320 km, sans ravitaillement en vol.





744 B-52 sont sortis de la chaîne d'assemblage final de l'usine Boeing à Wichita (Kansas). La production a duré de 1955 à fin 1962.

4

Un engin ultracostaud : 32 500 heures de vol minimum

Pour durer longtemps, il vaut mieux être costaud. Et c'est l'une des qualités que ses concepteurs, inspirés par l'efficacité redoutable de la Flak (la défense antiaérienne allemande), ont intégrée dès le départ au B-52. Avec ses huit moteurs, l'appareil jouit tout d'abord d'une redondance inégalable. Une fois des défauts de fragilité structurelle corrigés (ses grandes surfaces étaient trop sensibles aux vents cisailant, occasionnant plusieurs accidents), il se révèle capable d'absorber des dommages spectaculaires. L'image du B-52 atterrissant en 1964 après avoir perdu sa dérive a fait le tour du monde. Le musée de l'USAF présente toujours un B-52D criblé en 1972 par un SAM-2 nord-vietnamien : l'avion présentait au retour de mission 56 trous majeurs dans le revêtement extérieur (notamment sur les deux ailes), plus de 160 autres à l'intérieur, deux moteurs hors-service... Et pourtant, remis en état, l'engin a volé jusqu'en 1978. En dépit de défenses aériennes nord-vietnamiennes musclées — 884 SAM tirés pendant la seule campagne Linebacker II (voir chronologie p. 76) —, l'USAF n'a perdu que 19 B-52 au combat en Asie pour 126 615 sorties. Cette solidité et rusticité « structurelles » se traduisent également au sol par un taux de disponibilité

exceptionnel : 81 % à l'époque de la guerre du Golfe, contre 57 % pour le B-1B entré en service en 1986. Une étude de l'USAF de 1997 a montré enfin que les B-52 affichaient toujours les besoins de maintenance les plus bas : 53 heures d'entretien par heure de vol, contre 60 au B-1B et... 119 au B-2 flambant neuf ! Sans doute la raison pour laquelle ces (gros) bijoux de technologie ne quittent quasiment pas leur écrin. Mais le plus grand hommage rendu à la qualité de sa construction est la durée de vie de la cellule. Sur les 744 B-52 produits, les 90 B-52 de type H, toujours en service actif au sein de l'*Air Force Global Strike Command* (nouveau commandement qui concentre depuis 2009 les missiles et bombardiers stratégiques à capacité nucléaire), ont été construits entre 1961 et 1963. La limite à leur durée de vie est fixée par celle du revêtement supérieur des ailes (l'extrados), considéré comme irrémédiablement usé après 32 500 à 37 500 heures de vol, selon les avions. Compte tenu du compteur des appareils (à peu près 19 000 heures de vol) et de leur moyenne de vol par an (380 heures), les B-52H ont encore aujourd'hui 35 à 50 ans de vie théorique devant eux. Largement assez pour que certains bouclent le siècle en plein ciel. ■

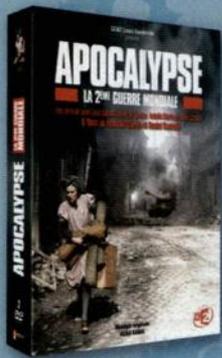
5

Une belle affaire économique : 6,8 millions de dollars par an

Polyvalence, autonomie, punch, solidité... L'ultime raison de la longévité du B-52 est son coût. Le prix de revient unitaire du B-52H — environ 76 millions de dollars actuels — a été réglé dans les années 1960. Il est plus qu'amorti quand on sait que l'USAF projetait de le remplacer à l'horizon des années 1970 (son « successeur », le très rapide, sophistiqué et onéreux B-70 *Valkyrie*, ne se releva pas d'un crash mortel en 1966). Considéré comme élevé à l'époque, le prix du B-52 laisse rêveur comparé au milliard de dollars (deux avec le développement) qu'a coûté le Northrop Grumman B-2, mis en service en 1997. À cet atout unique du point de vue comptable, s'ajoutent les bénéfices d'une maintenance réduite (voir paragraphe 4) : 6,8 millions de dollars par an, quatre fois moins que pour le B-2 ! On comprend pourquoi l'*Air Force* fait de préférence appel à ses B-52H. Et pourquoi elle est prête à payer pour entretenir et moderniser sa flotte. Un contrat de 12 milliards de dollars aurait ainsi été signé en septembre 2010 avec Boeing pour huit ans. En renouvelant de tels contrats, l'USAF vise à conserver 76 B-52 opérationnels à l'horizon 2040, et même au-delà. Voleront-ils jusqu'en 2051, pour boucler un siècle de vols sous l'étiquette *Stratofortress*? Les paris sont engagés. ■

■ Les autres dinosaures du ciel

Ils sont quelques-uns à avoir une remarquable longévité. En ex-URSS, le bombardier Tupolev Tu-95, lancé en 1952, prolonge sa carrière. En Chine, vole toujours le Xian H-6, copie du Tu-16 soviétique, aussi sorti en 1952. À la différence du B-52, il s'agit cependant d'appareils construits à partir des années 1980 pour le Tu-95 et de 1968 pour le H-6. Le seul avion dont la carrière pourrait égaler celle du B-52 est un autre Boeing, le ravitailleur en vol KC-135 *Stratotanker*, produit de 1952 à 1965. 481 exemplaires sont toujours en service et pourraient voler jusqu'en 2040. Mais l'avion vieillit moins bien que le B-52 et coûte plus cher en maintenance. Son remplacement fait l'objet du fameux contrat KC-X où s'opposent Boeing et Airbus.



RÉPONDEZ À CETTE ENQUÊTE ET PARTICIPEZ À L'AMÉLIORATION DE GUERRES & HISTOIRE !

Pour vous remercier de prendre le temps de répondre à ce questionnaire, un tirage au sort sera organisé. Vous aurez ainsi la possibilité de remporter :

- l'un des 50 COFFRETS DE 4 DVD du film-événement sur la Seconde Guerre mondiale : APOCALYPSE
- ou l'un des 15 JEUX VIDÉO DE LA SÉRIE TOTAL WAR.

Une fois rempli, ce questionnaire est à nous retourner, avant le 31 mai, sans l'affranchir, à l'adresse suivante :

SCIENCE & VIE, LIBRE RÉPONSE 23016 - 92125 MONTROUGE CEDEX

Nous tenons à vous préciser que les réponses que vous apporterez à ce questionnaire sont strictement anonymes.



Chers lecteurs,

Vous venez de découvrir ce premier numéro de Guerres & Histoire et nous faisons appel à vous pour recueillir vos réactions.

Nous souhaiterions vous associer à notre réflexion dans le but de réaliser des numéros qui correspondent aussi parfaitement que possible à vos attentes et à celles de tous les lecteurs. Nous souhaitons donc vous donner la parole : que pensez-vous de ce premier numéro ? Quels articles vous ont attirés et comment les avez-vous appréciés ?

Pour répondre aux questions, il suffit d'entourer le code correspondant à la réponse que vous avez sélectionnée.

Ayez la gentillesse de nous retourner très vite votre questionnaire. Il n'est pas nécessaire de l'affranchir. Nous avons vraiment besoin de vos réponses, qu'elles soient critiques ou élogieuses, que vous ayez lu beaucoup d'articles dans ce numéro ou très peu.

Votre aide nous est précieuse !

Bien à vous,

Jean Lopez
Rédacteur en chef

Q1. Où avez-vous entendu parler de Guerres & Histoire ?

- Dans un magazine 1
- A la télévision 2
- A la radio 3
- Sur des affiches 4
- Sur un blog 5
- Sur Facebook 6
- Sur Twitter 7
- Vous l'avez vu chez votre marchand de journaux et la couverture vous a donné envie de l'acheter 8
- Quelqu'un vous en a parlé 9
- D'une autre manière, précisez : 10

Q2. Comment vous êtes-vous procuré ce numéro de Guerres & Histoire ?

- Vous l'avez acheté vous-même chez votre marchand de journaux 1
- Une autre personne de votre foyer l'a achetée chez un marchand de journaux 2
- On vous l'a prêté/donné 3

Q3. Pour quelle(s) raison(s) avez-vous acheté/lu ce numéro de Guerres & Histoire ? N'hésitez pas à détailler votre réponse.

Q4. D'autres personnes ont-elles lu votre numéro de Guerres & Histoire ?

- Oui, votre conjoint 1
- Oui, vos enfants 2
- Oui, vos parents 3
- Oui, des amis 4
- Oui, une/d'autre(s) personne(s) 5
- Non 6

Q9. Pour chacun des articles de ce magazine, indiquez dans le tableau ci-dessous :

- a - si vous l'avez lu, en entier, en partie, parcouru sans vraiment le lire ou pas lu du tout.
- b - et si vous l'avez au moins parcouru, s'il vous a intéressé, assez, peu ou pas du tout.

	a-Lecture				b-Intérêt			
	En entier	En partie	Seulement parcouru	Pas lu du tout	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
➤ Edito (p. 3)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sommaire (p. 4 et 5)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Interview exclusive Semenov (p. 6 à 12)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Brèves Actu (p. 14 à 17)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Portfolio Burrows (p. 18 à 26)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Questions / Réponses (p. 28 à 31)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Dossier Napoléon (p. 32 à 51)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les campagnes (p. 34 à 39)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Ils ont appris comment le battre (p. 40 et 41)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Un royal héritage bien exploité (p. 42 à 45)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Les 6 faiblesses (p. 46 à 51)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Marine de Darlan (p. 52 à 57)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Leuctres (p. 58 à 62)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Balkans (p. 64 à 71)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Grande Muraille (p. 72 et 73)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ B-52 (p. 74 à 80)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Merchet (p. 83)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Tercios (p. 84 à 87)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ 1 image, 1 histoire (p. 88 et 89)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Poilus et Cie (p. 90 à 97)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Sun Zu (p. 98 à 101)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Henninger (p. 103)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Une guerre au cinéma (p. 104 et 105)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ A lire, à voir, à jouer (p. 106 à 111)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Quiz guerre 1870 (p. 112)	1	2	3	4	1	2	3	4
➤ Chronique Turquin (p. 114)	1	2	3	4	1	2	3	4

Q5. Que pensez-vous faire de ce numéro une fois que vous l'aurez lu ?

- Vous allez le conserver 1
- Vous allez le prêter, le donner à quelqu'un d'autre 2
- Vous allez le jeter 3

Q6. Quelle note de 0 à 10 donneriez-vous à la couverture de ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q7. Parmi les sujets figurant en couverture de Guerres & Histoire, lesquels vous ont donné le plus envie de lire ou d'acheter le magazine ?

- | | En 1 ^{er} | En 2 nd | En 3 ^{em} |
|---|--------------------|--------------------|--------------------|
| ➤ A Napoléon était-il un génie militaire ? 1 1 1 | | | |
| ➤ B Comment j'ai pris d'assaut le Palais de Kaboul "Un colonel du KGB raconte..." 2 2 2 | | | |
| ➤ C Révolution tactique à Leuctres 3 3 3 | | | |
| ➤ D 1941, Hitler avale les Balkans : l'erreur fatale ? 4 4 4 | | | |
| ➤ E Les Tercios, terreur de l'Europe 5 5 5 | | | |
| ➤ F La Marine de Darlan : du toc ? 6 6 6 | | | |

Q8. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune des phrases suivantes à propos de la couverture de Guerres & Histoire...

- | | Tout à fait d'accord | Plutôt d'accord | Plutôt pas d'accord | Pas du tout d'accord |
|---|----------------------|-----------------|---------------------|----------------------|
| ➤ Cette couverture reflète bien le contenu du magazine 1 2 3 4 | | | | |
| ➤ Cette couverture donne envie d'acheter le magazine 1 2 3 4 | | | | |
| ➤ Cette couverture est moderne 1 2 3 4 | | | | |
| ➤ Le visuel de Napoléon sur la couverture est bien choisi 1 2 3 4 | | | | |

Q10. Quelle note d'appréciation globale de 0 à 10 donneriez-vous à ce numéro de Guerres & Histoire ? 10 signifiant que vous l'appréciez beaucoup, 0 signifiant que vous ne l'appréciez pas du tout, les notes intermédiaires vous permettant de nuancer votre jugement.

sur 10

Q11. Voici plusieurs phrases à propos du magazine Guerres & Histoire. Dans quelle mesure êtes-vous d'accord avec chacune d'entre elle ?

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Plutôt pas d'accord	Pas du tout d'accord
A J'ai beaucoup appris à la lecture de ce magazine	1	2	3	4
B Ce magazine contient des informations que je n'avais jamais trouvées ailleurs	1	2	3	4
C Ce magazine est bien illustré	1	2	3	4
D Les articles de ce magazine sont clairs, faciles à comprendre	1	2	3	4
E Les articles de ce magazine sont rédigés par des experts	1	2	3	4
F Ce magazine est différent des autres	1	2	3	4
G Ce magazine est moderne	1	2	3	4
H Ce magazine peut être lu par tout le monde	1	2	3	4
I Je pourrais recommander ce magazine à quelqu'un	1	2	3	4
J Ce magazine est agréable à lire	1	2	3	4
K Ce magazine peut être lu par des experts de guerres et de stratégie	1	2	3	4
L Ce magazine correspond au style des autres magazines Science & Vie	1	2	3	4

Q12. Trouvez-vous que dans ce numéro de Guerres & Histoire il y a trop, suffisamment ou pas assez...

	Trop	Bon équilibre	Pas assez
A De textes	1	2	3
B De photos/d'illustrations	1	2	3
C De sujets sur la Seconde Guerre mondiale	1	2	3

Q13. Le magazine Guerres & Histoire est vendu au prix de 5,95€. Ce prix vous paraît-il...

A Cher	1	B Bon marché	3
C Raisonnable	2		

Q14. Pensez-vous que vous achèterez le prochain numéro de Guerres & Histoire ?

A Oui, certainement	1	B Non, probablement pas	3
C Oui, probablement	2	D Non, certainement pas	4

Q15. Si demain vous pouviez acheter régulièrement le magazine Guerres & Histoire, vous aimeriez le retrouver chez votre marchand de journaux...

A Tous les mois	1	B 2 fois par an	4
C Tous les 2 mois	2	D Moins souvent	5
E Tous les 3 mois	3		

Q16. Suite à la lecture de ce numéro, avez-vous l'intention de vous abonner à Guerres & Histoire (au prix de 19€ les 4 numéros) ?

A Oui, certainement	1	B Non, probablement pas	3
C Oui, probablement	2	D Non, certainement pas	4

POUR FINIR, VOICI QUELQUES DERNIÈRES QUESTIONS DESTINÉES À MIEUX VOUS CONNAÎTRE.

P1. Vous êtes...

A Un homme	1
B Une femme	2

P2. Votre âge : ans

P3. Dans quelle catégorie professionnelle vous situez-vous/le chef de famille ?

	Vous-même	Le chef de famille
A Agriculteur	1	1
B Profession libérale	2	2
C Artisan, petit commerçant	3	3
D Chef d'une entreprise de plus de 10 salariés	4	4
E Cadre supérieur	5	5
F Cadre moyen	6	6
G Employé / Ouvrier	7	7
H Professions de l'enseignement	8	8
I Militaire, profession de l'armée	9	9
J Elève, étudiant	10	10
K Retraité	11	11
L Chômeur	12	12
M Autre inactif	13	13

P4. Quel est le dernier diplôme que vous ayez obtenu ?

A Aucun	1
B Brevet	2
C Bac	3
D Bac +2	4
E Bac +3 ou 4	5
F Bac +5 et plus	6

P5. Vous vivez actuellement, au sein de votre foyer...

A Seul(e) sans enfant	1
B Seul(e) avec enfant(s)	2
C En couple sans enfant	3
D En couple avec enfant(s)	4
E Autre	5

P6. Quel est votre département de résidence?

La question suivante est facultative et porte sur vos opinions politiques. Vous n'êtes bien entendu pas obligé de répondre à cette question.

P7. Sans penser seulement aux élections, de quel parti ou mouvement politique vous sentez-vous le plus proche ?

A Le Parti Socialiste	1
B L'UMP	2
C Le Parti Communiste	3
D Les Verts / Europe Ecologie	4
E Le Mouvement Démocrate de François Bayrou	5
F La République Solidaire de Dominique de Villepin	6

Q17. Et si demain le magazine Guerres & Histoire était vendu au prix de 6,95€, l'achèteriez-vous...

A Oui, certainement	1	B Non, probablement pas	3
C Oui, probablement	2	D Non, certainement pas	4

Q18. Seriez-vous intéressé pour discuter sur Internet avec d'autres lecteurs de Guerres & Histoire ?

A Très intéressé	1	B Plutôt pas intéressé	3
C Plutôt intéressé	2	D Pas du tout intéressé	4

Q19. Quel(s) autre(s) magazine(s) lisez-vous ne serait-ce qu'occasionnellement ?

	Très souvent	Assez souvent	Rarement	Jamais
A Le magazine mensuel Science & Vie	1	2	3	4
B Les hors-séries de Science & Vie	1	2	3	4
C Les Cahiers de Science & Vie	1	2	3	4
D Histoire	1	2	3	4
E Historia	1	2	3	4
F Les grandes batailles de l'Histoire	1	2	3	4
G La Nouvelle revue d'histoire	1	2	3	4
H Mémo Ça m'intéresse	1	2	3	4
I Geo Histoire	1	2	3	4
J Histoire & Stratégie	1	2	3	4
K DSI	1	2	3	4
L Vae Victis	1	2	3	4
M Cols Bleus	1	2	3	4
N Armées d'aujourd'hui	1	2	3	4
O Terre information magazine	1	2	3	4
P Air Actualités	1	2	3	4
Q Autres, merci de préciser :				

Q20. Parmi les activités suivantes, quelles sont celles dont vous pourriez dire qu'elles vous passionnent ?

	Beaucoup	Assez	Peu	Pas du tout
A Regarder des films de guerre/de stratégie	1	2	3	4
B Lire des livres d'histoire militaire	1	2	3	4
C Participer à des reconstitutions historiques	1	2	3	4
D Modélisme	1	2	3	4
E Figurines	1	2	3	4
F Jeux d'échecs	1	2	3	4
G Jouer à des jeux vidéo de tir (First Person Shooting)	1	2	3	4
H Jouer à des jeux vidéo de stratégie simulant des situations de conflit (War Game)	1	2	3	4
I Jouer à des jeux de figurines dans un univers imaginaire (Warhammer)	1	2	3	4
J Autres, merci de préciser :				

Q21. Quels sites d'histoire ou de stratégie militaire consultez-vous sur internet ?

A Le Mouvement pour la France de Philippe de Villiers	7
B Le Nouveau Centre d'Hervé Morin	8
C Le Parti Radical de Jean-Louis Borloo	9
D Le Front National de Jean-Marie Le Pen	10
E Le Parti Radical de Gauche	11
F Le Mouvement Républicain et Citoyen	12
G Le Parti de Gauche de Jean-Luc Mélenchon	13
H Le NPA, Nouveau Parti Anticapitaliste d'Olivier Besancenot	14
I Lutte Ouvrière	15
J Le CPNT (Chasse, Pêche, Nature et Tradition)	16
K Un autre mouvement écologiste	17
L Aucun	18
M Ne sait pas	19

SI VOUS DÉSIREZ PARTICIPER AU TIRAGE AU SORT POUR TENTER DE GAGNER UN CADEAU, merci de nous indiquer vos coordonnées :

Nom :
 Prénom :
 Adresse :
 Téléphone :
 Email :

Pour rappel, vos coordonnées ne serviront que pour l'envoi des lots et ne seront pas associées à vos réponses à ce questionnaire.

Si vous souhaitez nous faire part d'autres commentaires, vous pouvez nous envoyer, en plus de ce questionnaire à retourner par courrier, un email à l'adresse suivante : guerres.histoire@mondadori.fr ou ajouter à ce questionnaire rempli, vos commentaires sur papier libre. De la même manière, si vous souhaitez consulter le règlement du tirage au sort, n'hésitez pas à nous contacter par courrier ou email.

Les commandos de la Guerre du feu

Par Jean-Dominique Merchet

Les guerres préhistoriques, des assauts de hordes velues ? Certes non. Plutôt une forme de combat très fine, l'infiltration en profondeur de commandos légers. Bref, la base des « opé spé » d'aujourd'hui...

En 1911, un ouvrage est mis en vente dans les librairies françaises : *La Guerre du feu. Roman des âges farouches*. Le succès sera considérable. Son auteur, J. H. Rosny Aîné, y retrace la vie préhistorique, au travers de quelques personnages de la tribu des Oulhamrs. On se souvient de l'histoire* : à la suite d'une attaque, ces primitifs ont perdu le feu qu'ils conservaient précieusement et, ne sachant pas l'allumer eux-mêmes, doivent aller le récupérer chez leurs ennemis. Une expédition est lancée.

Ce roman, fort bien mené et qui sert de trame à un film de Jean-Jacques Annaud (1981), est le récit de la première opération spéciale de l'histoire de l'humanité. Tout y est : l'objectif, la méthode, les hommes. L'objectif est hautement stratégique : il ne s'agit pas d'aller piller au hasard mais de rapporter un bien essentiel, le feu en l'occurrence. La méthode est celle du raid dans la profondeur du territoire ennemi. Il faut y pénétrer discrètement, sans soutien et en usant de la ruse. Les hommes, enfin. Ils sont volontaires et les plus agiles sont choisis au détriment de ceux qui privilégient la force brute. Bienvenue chez les forces spéciales ! Fiction ? Certes, mais un anthropologue américain de l'université de Chicago, Lawrence Keeley, a consacré un livre très sérieux à la question de ces « guerres préhistoriques »**. « *Les raids de faible envergure ou les embuscades y constituent les formes de combat les plus usitées, écrit l'auteur. Ces méthodes requéraient la présence d'une poignée d'hommes parvenant à se glisser comme des serpents à l'intérieur du territoire de l'adversaire.* » Il ajoute : « *Les tactiques, objectifs et pratiques de la guerre primitive survivent de nos jours sous la forme de guerres dite de guérilla.* ». Ces « bandes, constituées de volontaires légèrement armés, privilégiant les raids éclairs et les embuscades comptent essentiellement sur leur mobilité, l'excellence de leurs informations et leur connaissance du terrain pour exploiter les avantages conférés par la ruse et la surprise ».

Relisons bien : volontaires, faiblement armés, mobilité, excellence des informations, connaissance du terrain, ruse et surprise. Autant

de caractéristiques que l'on retrouve chez les forces spéciales d'aujourd'hui. Ce sont des soldats, toujours volontaires, qui ne sont équipés que des armes qu'ils peuvent transporter avec eux, très mobiles, qui n'agissent qu'à partir de renseignements préalablement collectés, disposant d'une excellente connaissance du milieu (la mer, la montagne, le désert, la forêt tropicale, la ville...) et qui agissent « *par ruse et par surprise* ».

Non vi sed arte, comme le disait la devise du *Long Range Desert Group* britannique durant la Seconde Guerre mondiale : non par la force,

mais par la ruse. Une vieille histoire, vraiment : souvenons-nous de l'épisode du cheval de Troie raconté par Homère et de ce vers splendide : « *Dans le cheval de bois, je nous revois assis, nous tous, les chefs d'Argos.* »

Raid et ruse : les savoir-faire militaires de la guerre du feu constituent des fondamentaux d'ordre anthropologique. C'est ainsi que l'homme se bat, avant qu'il ne ritualise l'affrontement en inventant la bataille rangée. La manière de combattre des forces spéciales — et des guérillas — est la plus ancienne qui soit. Elle reste de tous temps et de tous lieux, mais l'Occident ne l'aime guère : ce qui est noble, honorable, vertueux, c'est l'affrontement de deux armées, pas la destruction par la ruse. On sourit à l'ingéniosité du cheval de Troie, mais on s'incline respectueusement devant le sacrifice des Spartiates aux Thermopyles.

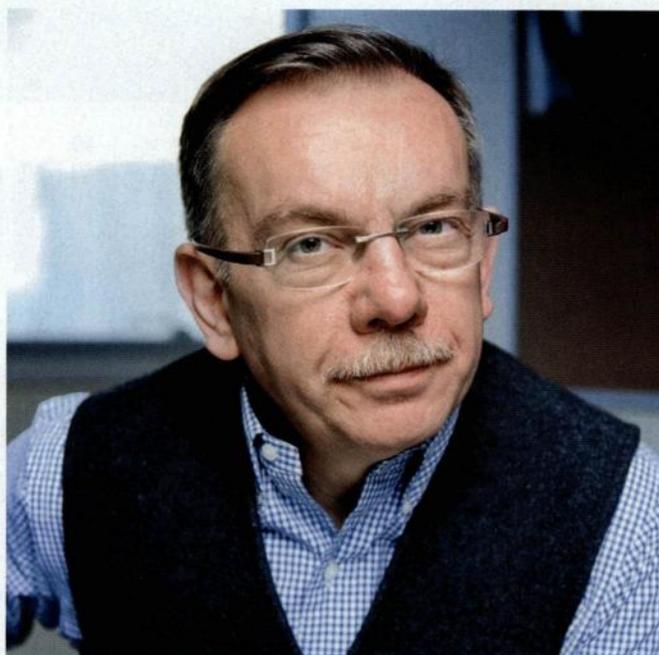
Notre pensée occidentale a souvent confondu les notions de « guerre » et de « bataille ». C'est une erreur de perspective : s'il est impossible de faire la guerre sans se battre, en revanche toute agression armée n'est pas une bataille. Cette dernière « *exige un acte volontaire mutuel et accepté par les deux belligérants* », affirme l'historien militaire anglais John Keegan***. Pour qu'il y ait bataille, il faut que les deux camps soient d'accord pour s'affronter en un lieu et en un moment précis. Elle est un langage commun.

Rien de tel dans un raid de commandos, depuis la guerre du feu jusqu'aux actions du commandement des opérations spéciales (COS). ■

* *La Guerre du feu*, J. H. Rosny Aîné, Folio, Gallimard, 2011.

** *Les Guerres préhistoriques*, Lawrence H. Keeley, Tempus, Perrin, 2009.

*** *Anatomie de la bataille*, John Keegan, Agora, Pocket, 1999.



« *Raid et ruse : les savoir-faire militaires de la guerre primitive sont des fondamentaux d'ordre anthropologique.* »



Les Tercios, bras invincible de l'

Texte : Pierre Picouet* et Laurent Henninger

*Auteur de *Les Tercios espagnols, 1600-1660*, collection Soldats du Passé, LRT éditions, 2010.

Pendant cent cinquante ans, ils firent régner la terreur. Associant la force des piquiers et le feu des arquebusiers puis des mousquetaires, les *Tercios* furent le véritable outil de la domination espagnole en Europe, aux XVI^e et XVII^e siècles.

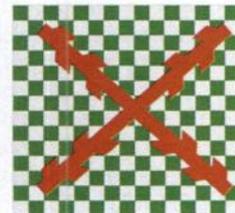
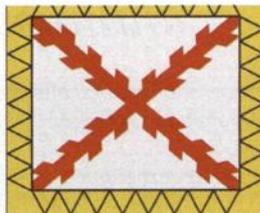
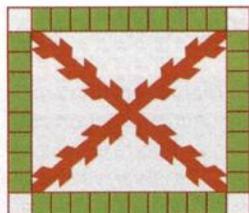
Les drapeaux des *Tercios* portent tous la croix rouge aux bâtons noueux de la maison de Bourgogne, emblème de l'Empire espagnol aux XVI^e et XVII^e siècles. En l'absence d'uniformes, la même croix décorait aussi les vêtements des soldats afin de les identifier.

Six septembre 1634, colline de l'Albuch, près de la ville allemande de Nördlingen. Les vétérans espagnols du *Tercio* d'Idiáquez attendent avec impatience l'ordre de contre-attaquer. Une des positions clés de la ligne de l'armée catholique vient de tomber aux mains des forces suédoises, ces protestants honnis. Voici le signal, enfin : au battement des tambours, l'escadron de piquiers marche résolument à

l'attaque, soutenu par le feu continu des mousquetaires.

En quelques minutes, les défenseurs suédois plient et retraitent en désordre, laissant des centaines de morts. Les Espagnols ont reconquis la position. Ils ne la perdront plus : leur feu dévastateur, la solidité des piquiers, enrayeront les attaques suédoises. Et Nördlingen restera dans l'histoire comme une éclatante victoire des Habsbourg. Une parmi tant d'autres...

Les *Tercios* naissent en 1536 avec l'ordonnance de Gênes de Charles Quint. Leur nom (les « tiers ») vient sûrement des trois grandes garnisons espagnoles d'Italie : Lombardie, Naples et Sicile. Des soldats fiables et sûrs dont le géant Habsbourg, à la tête d'une superpuissance toute neuve construite sur les positions autrichiennes, la Reconquista et l'or des Amériques, veut faire l'outil de la domination espagnole. Mais le vrai père des *Tercios* est **Gonzalve de Cordoue**.



Les Espagnols trouvent les premiers le bon équilibre entre armes blanches et armes à feu



Une muraille de piques protégée par un essaim d'armes à feu : voilà la formation du *Tercio* qui a dicté la loi espagnole à l'Europe depuis leur fondation officielle en 1536 jusqu'à leur défaite retentissante de Rocroi, en 1643. Désastre auquel participait le *Tercio* de Carthagène, dépeint en 2007 dans le film *Capitaine Alatriste* d'Agustín Díaz Yanes.

Espagne

Celui que ses compatriotes surnommeront « *El Gran Capitan* » est aussi un remarquable penseur. Sa recette consiste à associer la meilleure unité d'infanterie de la fin du *xv^e* siècle — le carré de piquiers suisses, champion des guerres de Bourgogne et d'Italie — au feu des arquebusiers. Pour concilier des éléments aussi hétérogènes, Gonzalve de Cordoue est le premier général moderne à appliquer un principe géométrique, inspiré par la grande révolution tactique de l'époque : la fortification « à l'italienne ». Ainsi le carré de piquiers est-il doté aux quatre coins et flanqué de « bastions » d'arquebusiers, puis de mousquetaires après 1560. Grâce à cette invention, les Espagnols trouvent le bon compromis entre

armes à feu et armes blanches. Sur un champ de bataille, l'escadron peut briser une charge de cavalerie ou une autre formation de piquiers, alors que les arquebusiers — plus tard les mousquetaires — usent, par leurs volées de plomb, la résistance et la cohésion adverses. Les tireurs forment en outre des détachements flexibles, capables de se dissocier du carré pour harceler l'ennemi, ou combattent en tirailleurs, « en enfants perdus » comme on disait alors.

Un fort esprit de corps

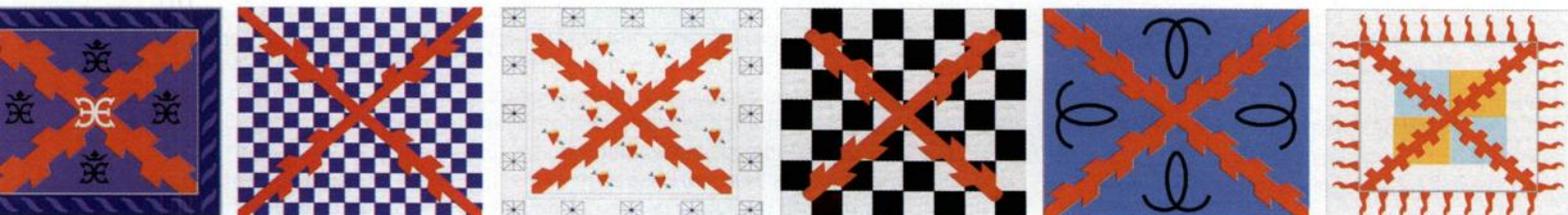
Mais l'organisation tactique n'est pas tout. Si le *Tercio* domine pendant un siècle et demi, c'est aussi grâce à ses caractéristiques humaines. D'abord, les soldats sont des professionnels, conscients de la nécessité d'un entraînement rigoureux, appuyé sur l'expérience des champs de bataille. Ensuite, le *Tercio* tire sa cohésion du volontariat : personne ne combat contre son gré. Les capitaines choisis

par le Conseil royal reçoivent une patente pour recruter une compagnie dans une région définie : un drapeau est alors installé sur un édifice (souvent une auberge) pendant que les recruteurs sillonnent la région pendant quatre à cinq semaines. L'enrôlement achevé, les représentants du roi le valident et payent la première solde. Les recrues sont ensuite dirigées vers l'Italie, la Flandre ou tout autre théâtre d'opérations fixé par le roi.

Enfin, et surtout, la troupe est dirigée — une innovation en Europe — par un état-major permanent de huit hauts officiers, dix-neuf officiers subalternes et trois religieux. Cet encadrement est d'une valeur exceptionnelle, car il est assuré par ces nobliaux espagnols pléthoriques qu'on appelle les *hidalgos*. Trop pauvres pour acquérir des chevaux (dont l'Espagne manque de façon chronique), ils font en revanche d'excellents officiers d'infanterie, animés par l'idéal de la noblesse : goût du service, des

Gonzalve de Cordoue

(1453-1515) négocie en 1492 la reddition de Grenade, dernier bastion musulman en Espagne. En Italie, il tient en échec de 1495 à 1507 les invasions françaises, remportant la victoire de Cérignone (1503) où l'ancêtre du *Tercio* est testé pour la première fois.



Au XVII^e siècle, les *Tercios* perdent peu à peu de leur superbe



L'arquebusier porte le casque de fer appelé cabasset et 12 conteneurs de poudre (les « 12 apôtres ») accrochés sur un baudrier de cuir. L'arquebuse elle-même pèse 4 kg. Sa portée utile ne dépasse guère 25 m, pour une cadence de tir de deux à trois coups par minute.

■ Le temps des victoires, le temps des défaites

- 25 avril 1547 : victoire à Mühlberg-sur-l'Elbe, sous Charles Quint, sur les princes protestants. Coup d'arrêt à l'expansion de la Réforme en Allemagne.
- 10 août 1557 : victoire à Saint-Quentin, sous Philippe II, sur la France. Elle sera concrétisée par le traité de Cateau-Cambrésis en 1559 qui établit la domination espagnole en Europe (fin des guerres d'Italie).
- 1568-1569 : campagne victorieuse en Flandre contre les révoltés protestants. Maintien de la future Belgique dans le giron catholique.
- 6 septembre 1634 : victoire de Nördlingen (Bavière), tournant de la guerre de Trente Ans. Les Suédois, écrasés, cèdent la place à la France comme adversaire de l'Espagne et le conflit devient plus politique que religieux.
- 19 mai 1643 : défaite de Rocroi face aux Français. Le mythe de l'invincibilité des *Tercios* s'écroule. Début du déclin militaire de l'Espagne.
- 14 juin 1658 : seconde bataille des Dunes, désastre face aux Franco-Anglais et perte de la Flandre.
- 17 juin 1665 : défaite de Villaviciosa : les Portugais redeviennent indépendants.
- Septembre 1704 : ordonnance de Philippe V qui supprime les *Tercios* et les remplace par des régiments sur le modèle français.

prouesses, de l'honneur. Ils imposent une discipline féroce, appuyée sur des châtiments expéditifs. L'esprit de corps est renforcé par deux piliers solides : un catholicisme fervent — les hommes entrent dans des confréries ou des associations religieuses — et un embrigadement en sous-unités appelées *camaradas* où hommes de troupe et encadrement partagent les vicissitudes de la vie militaire. Avec les *Tercios*, l'Espagne va disposer d'un outil à la mesure de ses

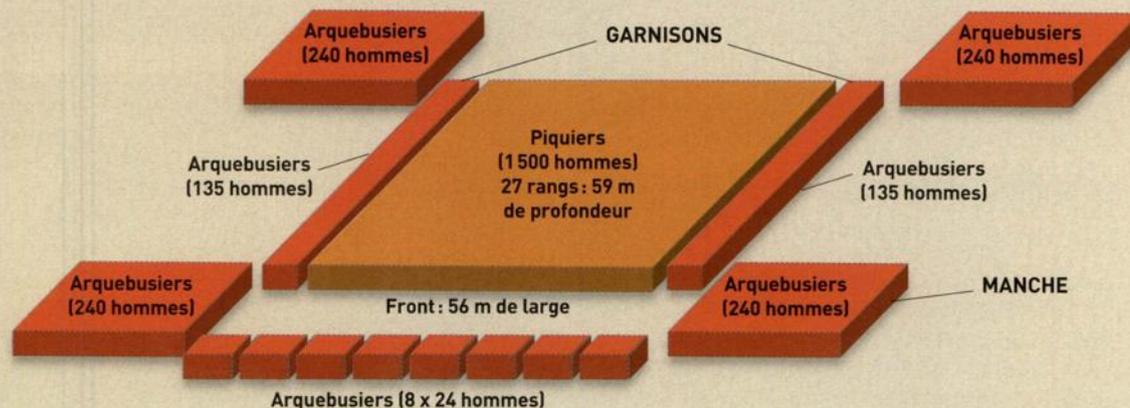
ambitions dominatrices. Réputés invincibles, les carrés vont faire régner la terreur sur les champs de bataille depuis leur création « officielle » de 1536 jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Difficile de les battre en effet. La formule tactique est assez souple pour évoluer. Les victoires ininterrompues renforcent l'avantage moral et l'expérience des *terceros*. Et leur cohésion militaire, profondément enracinée dans le tissu social espagnol, est inimitable.

En 1689, on recense 70 de ces redoutables carrés

Cette martingale victorieuse va encourager leur multiplication. Basés en Italie dans la première moitié du XVI^e siècle, les trois *Tercios* d'origine (Lombardie, Naples et Sicile) sont dupliqués en 1567 pour réprimer la révolte protestante du comté de Flandre, où quatre nouvelles formations sont envoyées en garnison. C'est entre ces deux pôles que se dérouleront ensuite les opérations. Pendant plus d'un siècle, le nombre de soldats espagnols oscillera autour de 7500 et 8400 en Flandre et entre 2800 et 6200 en Lombardie. En 1635, la guerre contre la France impose une hausse des effectifs qui se traduit par la création de nouveaux *Tercios provinciales* temporaires de 500 à 1000 hommes qui serviront dans les armées de Catalogne et d'Estrémadure. Vers 1660, certaines de ces unités deviendront permanentes et aussi efficaces que les *Tercios* de Flandre et d'Italie dont les effectifs tourneront autour de 13000 hommes. Et l'inflation continue : en 1689, l'armée espagnole ne compte pas moins de 70 *Tercios* ! Le système se maintient jusqu'en 1704, quand Philippe V (petit-fils de Louis XIV, il est vrai) le remplace par le modèle du régiment à la française. Mais les redoutables carrés espagnols ne sont plus alors — et depuis longtemps — que l'ombre d'eux-mêmes. Leur déclin est essentiellement lié à des difficultés financières. Troupes professionnelles, les *Tercios* coûtent cher et l'Espagne ne peut en entretenir qu'un nombre limité. Par exemple, en 1601, l'armée de Flandre dépense 1,6 million d'écus pour payer la solde de 23000 fantassins, 35 % de cette somme étant affectés à la solde des 6000 Espagnols. Incapables d'investir l'or des Amé-

Rocroi et le duc d'Enghien signent la fin de leur âge d'or.

LE TERCIO EN FORMATION DE COMBAT : UNE FORTERESSE EN MARCHÉ (VERS 1550)



Le Tercio se présente telle une fortification mobile, appelée escadron (*escuadron*) ou « carré de terrain » (*cuadro de terreno*). Au centre, un carré de piquiers abrite en son cœur emblèmes, musique

et état-major. Les arquebusiers sont disposés aux coins en « manches » (*mangas*), sur les flancs en « garnisons » (*guarniciones*) et sur le front. Ils seront peu à peu remplacés par

des mousquetaires après 1560. Cette formation idéale a varié selon les exigences tactiques : les officiers pouvaient arranger leur « carré » en rectangle, grand ou petit côté face à l'ennemi.

ILLUSTRATION: CYRIL COUGEAU

À la française

Les régiments d'infanterie français sont réorganisés, en 1695, en deux bataillons de 700 hommes environ, répartis en 12 compagnies d'infanterie et une compagnie de grenadiers.

Le duc d'Enghien

(1621-1686) est le futur Louis II de Bourbon-Condé, qui restera dans l'histoire comme le Grand Condé. Ce prince du sang remporte à 21 ans la victoire de Rocroi à la tête de l'armée française. Brillant général, il devient le meneur de la Fronde contre Louis XIV en 1651, se fait battre et passe aux Espagnols avant d'être pardonné en 1659.

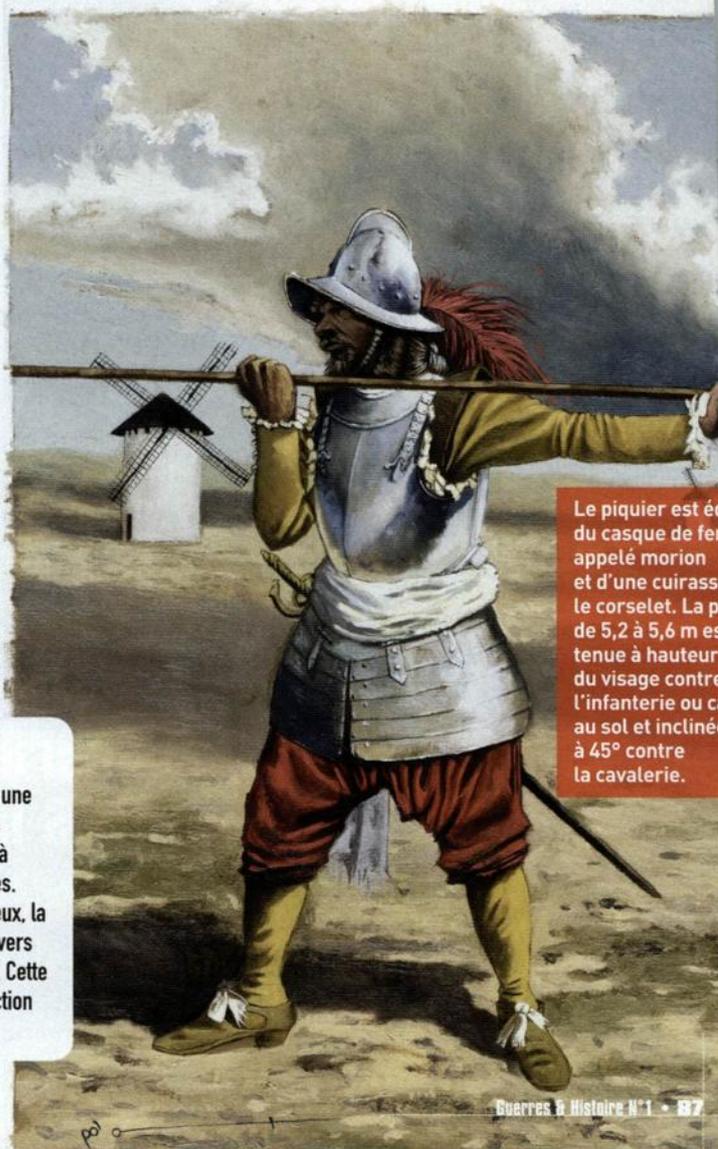
riques pour développer leur pays, les Habsbourg ne font qu'épuiser leurs ressources tout au long du XVI^e siècle. Le problème s'aggrave encore au XVII^e siècle alors que les conflits se multiplient et que les adversaires sont plus redoutables. Les Hollandais disposent, eux, d'un système économique efficace qui finance une armée permanente, une puissante marine et un réseau de forteresses modernes. Quant aux Français, ils s'appuient sur une population nombreuse pour développer en particulier une administration civile et militaire qui permettra de maintenir des effectifs de soldats élevés.

Un modèle repris et allégé

L'autre raison du déclin des Tercios est à chercher dans l'évolution tactique. Les grands capitaines européens, tels le Hollandais Maurice de Nassau (1567-1625) ou le souverain suédois Gustave II Adolphe (1594-1632), se sont emparés du modèle espagnol pour en réaliser une copie

plus légère, plus maniable, privilégiant le feu sur l'arme blanche. Attention toutefois à relativiser : le grand choc entre Tercios et Suédois, à Nördlingen en 1634, s'est soldé par une cuisante défaite des seconds. Et les Hollandais n'ont dû leur survie qu'au terrain très morcelé des Pays-Bas, qui gêne le déploiement de grandes formations. C'est seulement le désastre de Rocroi, infligé en 1643 par le jeune duc d'Enghien, qui enterre le mythe de l'invincibilité de l'infanterie espagnole. Ne reste plus à Bossuet qu'à rédiger l'oraison funèbre des Tercios à travers l'hommage à leur vainqueur. Exit la « redoutable infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sauraient réparer leurs brèches, demeuraient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, et lançaient des feux de toutes parts. » Encerclés par la cavalerie, usés par l'artillerie et la mousqueterie, les Tercios se sont inclinés : malgré un

répit qui durera encore trente ans, la messe espagnole est dite. Et l'Europe ne l'entendra jamais plus. ■



Le piquier est équipé du casque de fer appelé morion et d'une cuirasse et d'une corselette. La pique mesure de 5,2 à 5,6 m et est tenue à hauteur du visage contre l'infanterie ou ca au sol et inclinée à 45° contre la cavalerie.

ALESSANDRO LONATI 2010

Un armement mixte bien équilibré

Le Tercio associe trois grands types de soldats. Le piquier peut être « piquier corselet », à demi-armure, ou « piquier sec », sans armure. Ils utilisent la même arme offensive : une pique d'une longueur de 5,2 à 5,6 m en chêne ou d'un autre bois dur. L'arquebusier puis le mousquetaire ont le même équipement, mis à part leur arme. Les premiers utilisent une arquebuse qui tire une balle de plomb de 20 à 24 g. Les seconds utilisent

un mousquet, une arme plus lourde, qui tire une balle de 40 à 45 g. Au XVI^e siècle, les piquiers représentent 50 à 60 % des effectifs pour 30 à 40 % d'arquebusiers et 10 % de mousquetaires. Avec la montée en puissance des armes à feu, la proportion de piquiers descend, elle, à 40 % vers 1600 pour arriver entre 20 et 35 % vers 1650. Cette proportion sera maintenue jusqu'à l'introduction de la baïonnette à la fin du XVII^e siècle.

Depuis 150 ans, les mines

Inventé pendant la guerre de Sécession, le petit engin meurtrier a connu une belle postérité, des conflits

■ **4 mai 1862, un cavalier d'un détachement nordiste saute sur une mine**

près de Yorktown, en Virginie. C'est la première victime d'une invention due au brigadier général Gabriel J. Rains. La mine Rains utilise un obus d'artillerie, mis à feu par un détonateur commandé par une fine lamelle de cuivre déformable. Elle est bien accueillie par la Confédération qui se trouve à court de soldats et réduite à la défensive. Vingt mille de ces engins seront fabriqués. Ils arracheront au général Sherman le célèbre commentaire :
« Ce n'est pas la guerre, c'est du meurtre. »

■ **20 novembre 1917, 437 chars britanniques attaquent la position Siegfried,**

près de Cambrai. La révélation de leur infériorité dans le domaine des blindés décide les Allemands à lancer la fabrication en masse des premières mines antichars. Dans l'entre-deux-guerres, la Reichswehr sera la seule armée à développer sa réflexion sur l'emploi de cette arme.

■ **75,5 millions de mines fabriquées par le Reich entre 1939 et 1944.**

Sur les 2245 chars perdus par les Alliés en 1944, 20,5 % le sont par les mines, contre 14,5 % par les panzers. L'Armée rouge est le seul belligérant à fournir un effort équivalent, en développant des modèles d'origine allemande, comme la PDM-6.

« Ce n'est pas la guerre, c'est du meurtre. » Le général Sherman à propos des mines.

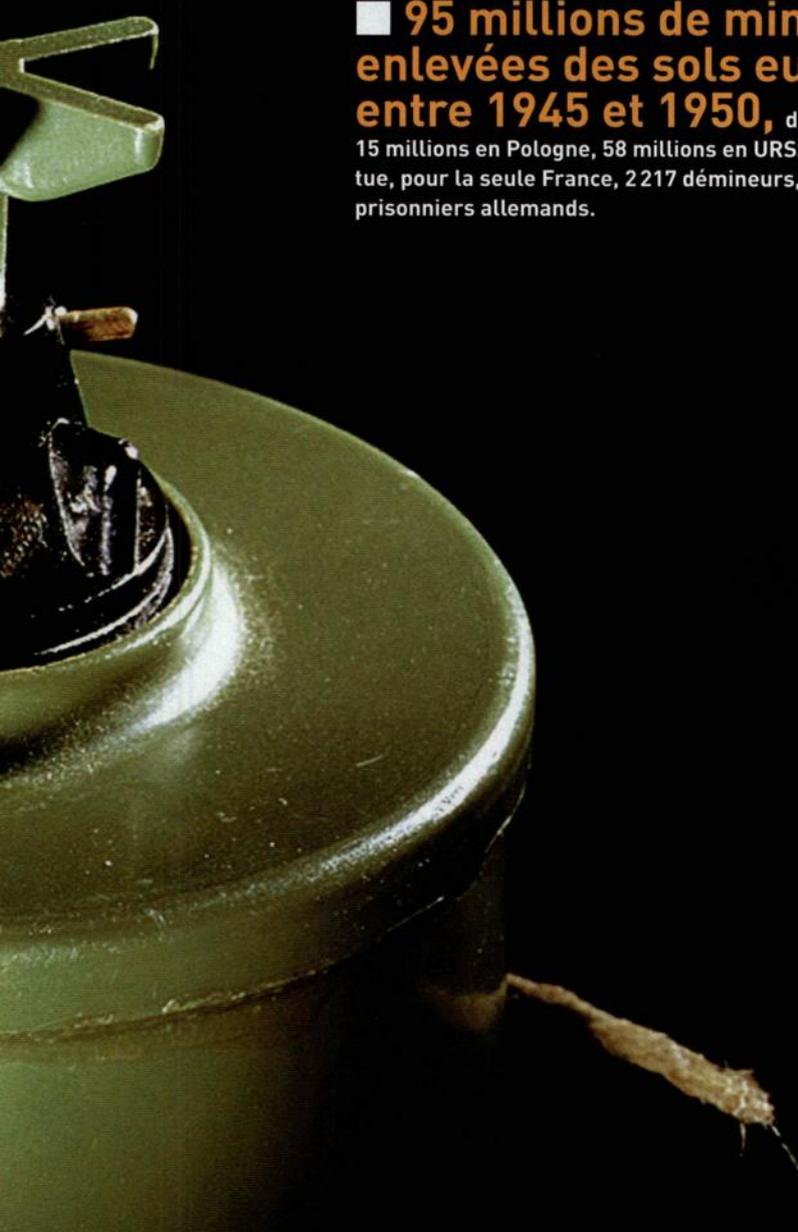
D'origine yougoslave, la mine antipersonnel à effet de souffle PMA-2 a un diamètre de 6 cm et renferme, dans un corps en plastique, 70 g de TNT. Comme elle est hermétiquement scellée, elle peut être aussi posée sous l'eau. Cette mine ultralégère (135 g) a été vendue par millions d'unités dans les années 1980, notamment en Afrique.



sèment la mort

Texte : Jean Lopez

mondiaux aux guérillas. Et les mines tuent ou mutilent encore chaque année 4 000 personnes.



■ **95 millions de mines sont enlevées des sols européens entre 1945 et 1950**, dont 13 millions en France, 15 millions en Pologne, 58 millions en URSS. Cet effort gigantesque tue, pour la seule France, 2217 démineurs, dont beaucoup sont des prisonniers allemands.

■ **Entre 16 et 30 % des pertes américaines au Viêt Nam sont dues aux mines** (80 % des chars et des transports de troupes détruits). Le Viêt-công démontre que cette arme simple et bon marché fait régner l'insécurité chez l'adversaire et l'oblige à fournir un effort disproportionné pour contrer ses effets. Depuis lors, toutes les guérillas utilisent les mines. Inversement, à l'instar des Américains, toutes les forces antiguérillas procèdent à des largages aériens massifs de mines antipersonnel pour interdire des régions entières.

■ **110 millions de mines antipersonnel sont disséminées dans le monde en 2011**. Soixante-six pays sont concernés. Parmi les plus touchés : le Laos, le Viêt Nam, l'Irak, le Cambodge, l'Afghanistan. En 2009, les mines ont tué ou mutilé 3 956 personnes, des civils dans leur immense majorité.

■ **Le 3 décembre 1997, à Ottawa, 121 États signent le traité interdisant l'utilisation des mines antipersonnel.** Ils sont 156 aujourd'hui.

Douze états continuent à fabriquer ces armes : la Chine, Cuba, l'Inde, l'Iran, le Myanmar (Birmanie), la Corée du Nord, la Corée du Sud, le Pakistan, la Russie, Singapour, les États-Unis, le Viêt Nam.

ANTIPERSONNEL

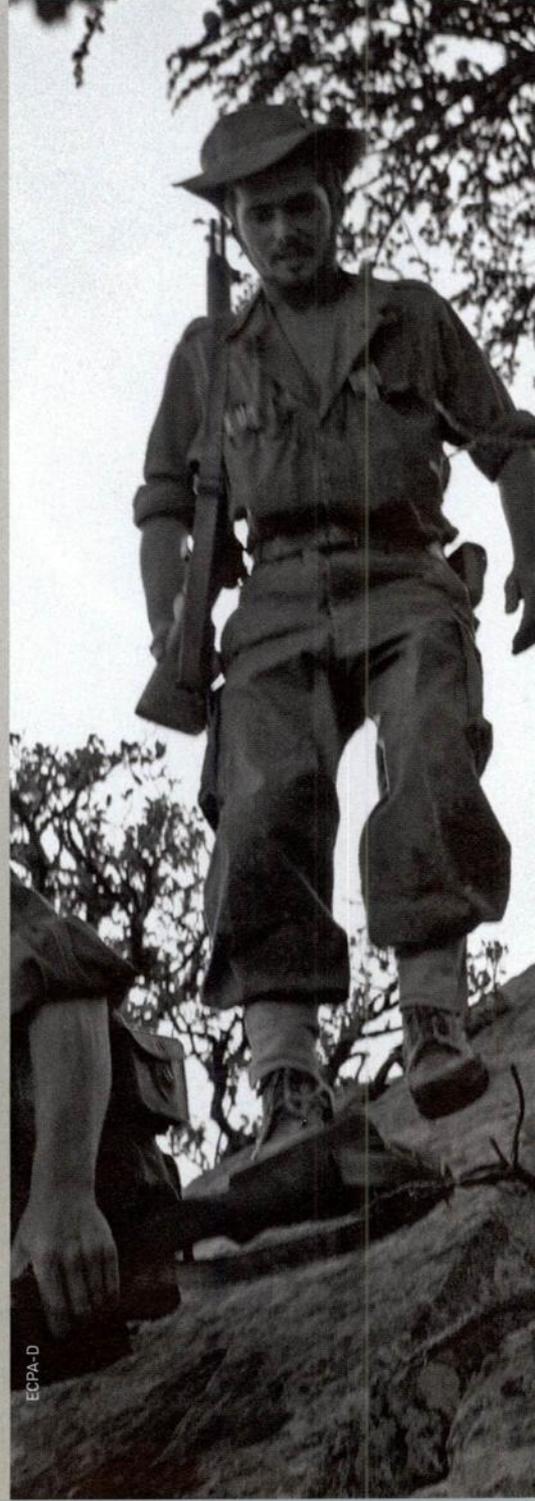
Raphaël Dallaporta a réalisé un travail original sur les mines, entre esthétisme et répulsion. En 35 photographies couleurs soignées, il fait prendre conscience de la force destructrice et de la perversité de ces armes. *Antipersonnel*, éd. Xavier Barral, 2010.

Poilu de 1914, appelé en Algérie Qu'est-ce qu

L'infanterie, reine des batailles ? On a cru pouvoir le remplacer, mais le fantassin est resté irremplaçable dans tous les conflits entre le « poilu » appelé de 1914 et le « pro » de 1991 ! Seul le poids du barda n'a pas changé. Revue de détail d'un siècle d



1916. Sous la capote bleu horizon, le casque Adrian et les poils, se cache un conscrit gagnaire de la paysannerie, chargé de porter le « barda » (un sac à dos, une paire de brodequins, gamelle, etc.). Son encombrant barda (un sac à dos, une paire de brodequins, gamelle, etc.) pèse 30 kg (sac à dos, paire de brodequins, gamelle, etc.). Son encombrant barda (un sac à dos, une paire de brodequins, gamelle, etc.) pèse 30 kg (sac à dos, paire de brodequins, gamelle, etc.). Son encombrant barda (un sac à dos, une paire de brodequins, gamelle, etc.) pèse 30 kg (sac à dos, paire de brodequins, gamelle, etc.).



RUE DES ARCHIVES / COLORISATION : RUE DES ARCHIVES

ECPA-D

engagé de l'opération Daguet il a changé ?

que la France a affrontés depuis la Grande Guerre. Mais que de différences – morales, technologiques, tactiques... – mutations. Texte : colonel Michel Goya, directeur d'études à l'Irsem



1958. Vers Bou-Hamama, dans la région de Constantine, des éléments du 94^e RI reviennent d'opération. Treillis léger, chapeau de brousse et pataugas, voilà l'appelé d'Algérie. Le fusil MAS-36 d'avant-guerre tire toujours au coup par coup... Les armes automatiques sont l'apanage des nouvelles unités d'élite.



1991. Le fantassin de l'opération Daguet est désormais un « pro » (ici, un légionnaire du 2^e REI) équipé d'un fusil Famas Clair capable de tirer par rafales. Le camouflage, bricolé en morceaux de tissu couleur sable, cache une inconfortable tenue NBC (protection nucléaire, biologique et chimique).

1914 – Le fantassin en képi sacrifié

En août 1914, « l'infanterie c'est l'armée », résumé des règlements de l'époque. De fait, elle représente 70 % des effectifs mobilisés, soit environ 1 500 bataillons de 850 à 950 hommes. Comme au cours des précédents siècles, c'est autour de l'infanterie, seule apte à prendre et à occuper le terrain, que s'organise véritablement la guerre sur terre. Cette « reine des batailles » est cependant à la veille d'une profonde transformation. Les hommes-baïonnettes aux tenues chatoyantes qui avancent en ligne

aux ordres de leurs officiers vivent leurs derniers mois d'existence. L'unité traditionnelle de l'infanterie est le régiment composé de trois bataillons et trois sections de quatre mitrailleuses, à quelques exceptions près (régiments de réserve, de places fortes ou d'outre-mer). Chaque bataillon comprend quatre compagnies (sauf les chasseurs qui en comptent cinq ou six) de quatre sections de 65 hommes. Chaque fantassin de « ligne »

porte une tenue qui n'a guère varié depuis la guerre de 1870 : pantalon rouge garance, képi rouge et bleu, une lourde capote aux pans retournés, également bleue. Les 31 bataillons de chasseurs et le corps d'armée colonial utilisent le même équipement, mais de couleur bleue. De lourds brodequins à jambières de cuir complètent cette tenue. Le fantassin porte munitions et vivres dans un havresac coiffé d'une couverture et dans une musette. Avec l'armement, le poids de l'ensemble frise les 30 kg, à la limite de ce qu'un homme de 1,65 m (la taille moyenne à l'époque) d'origine paysanne peut porter sur une longue distance.

Un encadrement trop peu formé

Le problème majeur de cette infanterie, c'est l'encadrement. La France a fait l'effort d'aligner autant de fantassins que l'Allemagne, mais avec un budget militaire nettement inférieur, ce qui se traduit, logiquement, par une intendance, une formation et un encadrement plus pauvres. La compagnie d'infanterie française compte ainsi moins de sous-officiers que son équivalente allemande, et surtout moins de sous-officiers d'active. D'autant que les meilleurs d'entre eux peuvent devenir officiers par voie de concours interne. Néanmoins, ces

officiers recrutés en interne se voient interdits d'accès à l'École supérieure de guerre, réservée aux saint-cyriens. Ils ne peuvent ainsi progresser au-delà des grades subalternes. À la mobilisation, de nombreux réservistes sont venus renforcer les rangs de ces officiers d'active, en particulier dans les postes de chefs de section.

Plus de 98 % des fantassins portent le fusil Lebel 1886-M93, arme

révolutionnaire à ses débuts grâce à son puissant calibre de 8 mm et à sa poudre blanche « sans fumée ». D'une grande précision jusqu'à 400 m, le Lebel offre une portée qui dépasse largement les 2 000 m. Son principal défaut ? Son magasin tubulaire plus lent à recharger que celui de son concurrent,

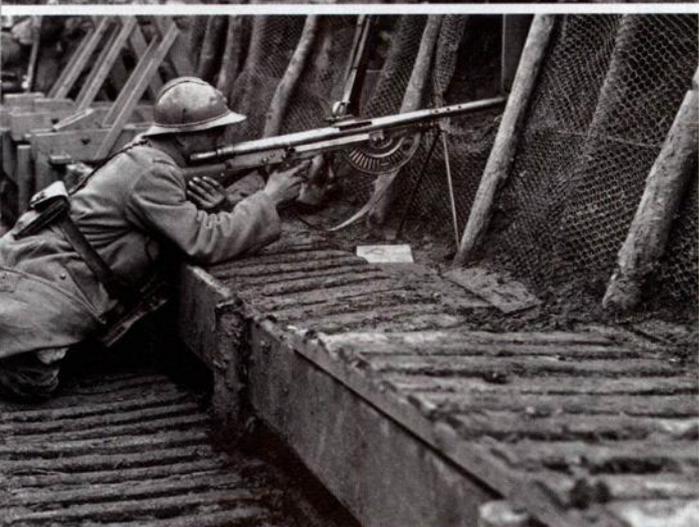
le Mauser Gewehr 1898. Par ailleurs, sa longueur de 1,8 m, baïonnette comprise, sera très handicapante dans les tranchées.

Si on fait confiance à la motivation du soldat et à son esprit de sacrifice, on doute cependant de ses capacités techniques, malgré deux années de service. Ainsi, sous le prétexte que les soldats ne sauront pas gérer leurs munitions, on refuse de les doter (à l'exception des troupes nord-africaines) des armes automatiques apparues avant guerre. Cette association d'idées entre tir rapide et gaspillage freine également le développement des mitrailleuses. On sait alors, pour avoir étudié les conflits contemporains (guerre des Boers, Mandchourie), que les armes modernes (fusils, canons à tir rapide et mitrailleuses) sont meurtrières, sans toutefois avoir conscience de leur impact réel après quarante-quatre ans de paix. La compagnie d'infanterie de 260 hommes continue à combattre de manière centralisée sous les ordres d'un capitaine. Celui-ci manipule quatre sections agissant

En haut, image reconstituant un assaut français à Verdun, extraite soit d'un film français de 1928, soit du *Douaumont* de l'Allemand Heinz Paul (1931). En bas, un poilu, qui n'a plus rien à voir avec le fantassin de 1914, actionne son fusil-mitrailleur Chauchat, à Bannholz (Haut-Rhin), le 31 mars 1917.



RUE DES ARCHIVES



ECPA-D



1914. Les fantassins français mobilisés, en pantalon et képi rouges, défilent. Une tenue obsolète qui va être rapidement modifiée. Ainsi, devant le nombre très élevé de blessures à la tête, un casque en acier modèle Adrian sera fabriqué à plus de 3 millions d'exemplaires en six mois, pour remplacer le képi dépassé.

chacune d'un bloc, se déplaçant sur une ou deux colonnes et combattant en ligne à un pas d'intervalle. Attaquer signifie alors effectuer une série de bonds et de tirs collectifs par salves: on n'attache guère d'importance, sauf dans des unités de chasseurs à pied, à la précision du tir individuel. La progression offensive se termine inmanquablement par l'assaut à la baïonnette, acte de bravoure par excellence.

La quantité au détriment de la qualité

Cette recherche systématique du corps à corps est censée suffire pour obtenir l'« ascendant moral » sur l'adversaire. Sans formation technique mais passionné par les premiers travaux de psychologie (notamment Ardant du Picq sur le comportement au combat et Gustave Le Bon sur la psychologie des foules),

le corps des officiers d'infanterie est persuadé que le combat est d'abord un affrontement moral. La réalité va se révéler cruelle. Si la physionomie de la campagne correspond à peu près à ce qui était prévu avec des opérations d'armées très mobiles, les premières confrontations tactiques s'avèrent meurtrières pour les Français. Le réflexe de l'attaque directe face à des Allemands qui, eux, combinent le coup d'arrêt à base de mitrailleuses et la contre-attaque de flanc, est dévastateur. Du 13 au 30 août, l'armée perd 80 000 hommes et doit battre en retraite. Deux semaines plus tard, cette même armée l'emporte pourtant sur la Marne. Au bilan, le choix « quantitatif » des Français, s'il a induit une moindre qualité des fantassins par rapport aux conscrits allemands, mieux sélectionnés et instruits, a évité une infériorité numérique qui aurait sans doute été fatale. Cette moindre qualité a été par

ailleurs compensée par une résistance morale étonnante mais aussi par une grande capacité d'adaptation. Instruite par la dure expérience des batailles livrées à la frontière, l'infanterie de septembre progresse avec plus de prudence que celle d'août, utilise mieux le terrain, se sert de ses outils pour se protéger et ne s'engage plus sans l'appui de l'artillerie. Pour autant, il faudra attendre 1916, avec l'introduction de nouveaux équipements et de nouvelles méthodes, pour équilibrer le rapport des pertes entre les deux adversaires. Dès la fin août, les unités placées en position défensive s'enterrent spontanément. Progressivement, les trous individuels sont reliés les uns aux autres pour former une ligne de tranchées qui, fin octobre, s'étend de la mer du Nord à la Suisse. Une autre guerre commence qui verra la naissance de l'infanterie française industrielle moderne. ■

1959 – La guerre d'Algérie

En Algérie, l'infanterie française connaît une nouvelle extension et une nouvelle transformation. Après l'Indochine, l'armée de terre comprend qu'il est vain d'espérer détruire les rebelles réfugiés dans les montagnes ou cachés parmi 8 millions d'âmes à l'aide des grandes unités motorisées formées à l'américaine. La solution ? Le fantassin ! À condition bien sûr qu'il soit en nombre. Après avoir tâtonné, le gouvernement mobilise massivement le contingent en 1955 et accroît même ses effectifs en prolongeant la durée du service jusqu'à 28 mois et en rappelant des ex-conscrits. En 1957, 450 000 soldats métropolitains sont ainsi engagés, nombre maintenu à peu près jusqu'en 1961, et auquel il faut ajouter les harkis. Après cet essor, la deuxième étape consiste à transformer au plus vite cette masse d'hommes en infanterie, qui représente plus de 70 % des effectifs sous l'uniforme en Algérie. L'infanterie redevient la « reine des batailles », mais c'est une reine à deux visages, avec d'un côté, une infanterie de secteur, de l'autre, des forces

d'intervention. Ainsi, en vue de protéger les 7500 points sensibles et d'assurer une forte présence auprès de la population, on forme 203 bataillons dits « TED (Tableau des effectifs et des dotations) 107 » de 800 hommes répartis dans 75 secteurs qu'ils ne quittent jamais. Créées à la hâte, ces unités sont sous-encadrées et mal équipées. Les appelés — treillis de 1947, brêlage en cuir, chapeau de brousse et brodequins à guêtres —, sont encore armés de fusils MAS-36 de la drôle de guerre, voire de mousquetons modèle 1892 et de Lebel 1883. Il faut attendre 1957 pour qu'ils disposent enfin d'armes modernes individuelles (pistolet-mitrailleur 9 mm MAT-49, fusil semi-automatique MAS-49-56 et fusil-mitrailleur 7,5 mm AA-52) et collectives (lance-roquettes de 73 mm, canon sans recul de 75 mm, mortiers de 60, 81 et parfois 120 mm, mitrailleuse 12,7 mm). Si l'on écarte le fusil d'assaut, inventé par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, l'armée française dote néanmoins ses fantassins d'une puissance de feu qui leur avait toujours été refusée jusque-là. Mal préparées, cloisonnées dans leurs secteurs et leurs

postes, les troupes TED 107 multiplient cependant accidents et tirs fratricides, causes d'un tiers des 24 000 Français tués dans ce conflit. Elles sont de plus vulnérables aux embuscades, comme à Palestro en mai 1956 (19 morts), ce qui suscite une forte émotion en métropole. Dans un

contexte de maintien de l'ordre, avec des soldats appelés et des médias à l'influence grandissante, ce qui n'était en Indochine qu'un simple accrochage prend désormais une importance stratégique.

De l'infanterie de secteur à la force d'intervention

L'infanterie de secteur, la plus importante déployée par une armée occidentale en proportion de la population à contrôler, effectue un travail de protection et de pacification : actions auprès des familles, gardes statiques, ouvertures de pistes, recherche du renseignement et, parfois, opérations de « chasse ». Les pertes paraissent du coup légères : moins de 10 hommes par « bataillon 107 » et par an. Mais les blessures invisibles, innombrables, restent encore aujourd'hui difficiles à apprécier. Pour les unités de secteur, en effet, les conditions psychologiques sont les pires : isolement, attente, doutes sur les méthodes employées pour traquer un ennemi invisible et cruel, tiraillement entre l'attachement à l'Algérie française et la vision d'une population musulmane qui souffre. Il est probable que les pertes par suicide pendant ou après la guerre soient du même ordre que celles des combats. Dans ces conditions, le rôle de l'encadrement est essentiel. Or, celui-ci est de qualité très variable... Reste que le quadrillage ingrat exercé par ces forces statiques nuit à l'organisation politico-administrative du Front de libération nationale et contient son développement militaire : l'Armée de libération nationale (ALN) perd ainsi près de 150 000 combattants sans que jamais ses formations ne parviennent à dépasser quelques centaines d'hommes. À côté de l'infanterie de secteur, utile mais à l'image médiocre, l'armée de terre développe des forces d'intervention d'un nouveau type. Elles

juillet 1957, à Duveyrier, en Algérie. Un soldat du 30^e RI pointe son pistolet-mitrailleur MAT-49. C'est la première fois que l'armée de terre distribue largement des armes automatiques individuelles à ses fantassins.

et le fantassin de devoir

sont issues à la fois de la volonté de s'adapter à un possible champ de bataille nucléaire en Europe, qui demande des unités plus réduites et mobiles, et de l'expérience de l'Indochine, qui a montré la nécessité d'une plus grande puissance de feu moyenne par homme. La structure classique du régiment d'infanterie à trois bataillons est abolie au profit d'un régiment léger comprenant deux petits états-majors tactiques et quatre compagnies de combat, une compagnie d'appui et une compagnie de reconnaissance, parfois sur chars légers AMX-13. Avant sa généralisation à l'ensemble de l'armée de terre, on expérimente ce nouveau type de régiment en Algérie et lors de l'expédition de Suez en 1956, dans la 7^e division mécanique rapide puis la 11^e division légère d'infanterie, avec plusieurs unités de Légion étrangère, mais surtout dans les 10^e et 25^e divisions parachutistes, soit un total d'environ 50 000 hommes.

Chacun des dix régiments « paras » compte théoriquement 1 270 hommes (on est souvent moins de 1 000 dans les unités professionnelles), avec des sous-officiers plus nombreux et mieux formés (beaucoup ont combattu en Indochine ou même contre l'Allemagne) que dans les troupes statiques. Les officiers sont eux-mêmes héritiers

de la France libre, comme le célèbre Marcel Bigeard. Ils ont fait leurs preuves non à Saint-Cyr mais dans la Résistance ou en Indochine. Par obligation, le chef para doit sauter et marcher avec les hommes : les relations humaines y gagnent en respect et cohésion (au risque de mépriser les unités de la « régulière »). La tenue — moderne, élégante et pratique —, et l'entraînement, réaliste, s'inspirent des commandos britanniques. On y perçoit également une influence allemande dans le culte de la jeunesse et de la performance physique. Dotés des meilleurs équipements, commandés par de jeunes colonels énergiques et imaginatifs, les « paras » imberbes, en treillis « léopard » et béret rouge ou vert,

représentent alors l'élite mondiale de l'infanterie légère, alliant la rusticité des fellaghas à la technologie de pointe des hélicoptères. Ces unités mobiles, régiments et commandos autonomes, sont le fer de lance de l'armée en Algérie : de toutes les grandes opérations, ils causent à l'ennemi une grande majorité de ses pertes. Mais le prix payé est élevé, avec, pour l'ensemble du conflit, entre 100 et 200 morts par régiment pour des pertes infligées au moins vingt fois supérieures. Sans oublier le coût moral, lorsqu'on s'apercevra que les sacrifices et la souillure de la torture auront été vains.

Compagnies mobiles contre bandes rebelles

Au niveau de la compagnie, le combat est épuré en comparaison des deux conflits mondiaux : il est fondé sur la traque, de longs déplacements en camions ou hélicoptères, suivis

de marches et de surveillances pouvant durer des heures, voire des jours. Lorsque la bande rebelle (en général une centaine de combattants) est repérée, elle est neutralisée, si possible par les tirs d'appui disponibles, de plus en plus souvent venus du ciel. Elle est ensuite détruite par un assaut des sections combinant

leurs équipes de « choc », munies de pistolets-mitrailleurs et fusils, et de « feu », munies de fusils-mitrailleurs. La proportion des combats à courte distance est dès lors très supérieure à celle des conflits mondiaux, lorsque les feux de l'artillerie et la présence des blindés éliminaient souvent la résistance avant le contact. L'infanterie française se veut alors la plus légère possible, pour coller à un adversaire furtif et maître dans l'art du camouflage. La nécessité de vivre sur le terrain et donc d'emporter rations et eau avec soi implique toutefois un équipement d'au moins 20 kg. Ce combat, éternellement recommencé au fur et à mesure que l'ALN reconstitue ses forces, ne trouve



ECIPA-D



SIPA

son issue qu'au niveau opératif, lorsqu'en 1959 le général Challe décide d'employer en masse son infanterie mobile, jusque-là dispersée en unités de « pompiers », pour occuper et nettoyer complètement un secteur avant de passer au suivant. Elles passent ensuite le relais aux troupes de secteur qui, à partir de volontaires métropolitains ou musulmans, développent des commandos de chasse d'une centaine d'hommes, suffisants pour maintenir la pression sur ce qui reste des bandes rebelles. C'est au prix de tous ces efforts que l'infanterie française va enfin obtenir la victoire. Mais une victoire militaire, inutile sur le plan politique. ■

Deux styles, deux armées... En haut, treillis monochrome, casque lourd, fusils semi-automatiques et brûlages de cuir, ces appelés incarnent l'infanterie de la « régulière ». En bas, treillis léopard, casquette et armes automatiques légères, les soldats du 3^e régiment de parachutistes coloniaux de Bigeard sont la nouvelle armée d'élite.

1991 – L'opération Daguet fantassin professionnel

Après la guerre d'Algérie, l'armée de terre conserve son système mixte avec un corps de bataille, à base de régiments d'appelés, destiné à affronter le Pacte de Varsovie sur le sol allemand, et un petit noyau professionnel, pour les interventions extérieures, principalement en Afrique. De fait, alors que le corps de bataille ne sera jamais engagé, les soldats de métier vont être de plus en plus sollicités, nécessitant une extension croissante de leur nombre jusqu'à la professionnalisation complète de l'armée de terre à partir de 1996.

L'engagement français de 1990-1991 au Koweït constitue à cet égard un tournant majeur. Les fantassins engagés dans

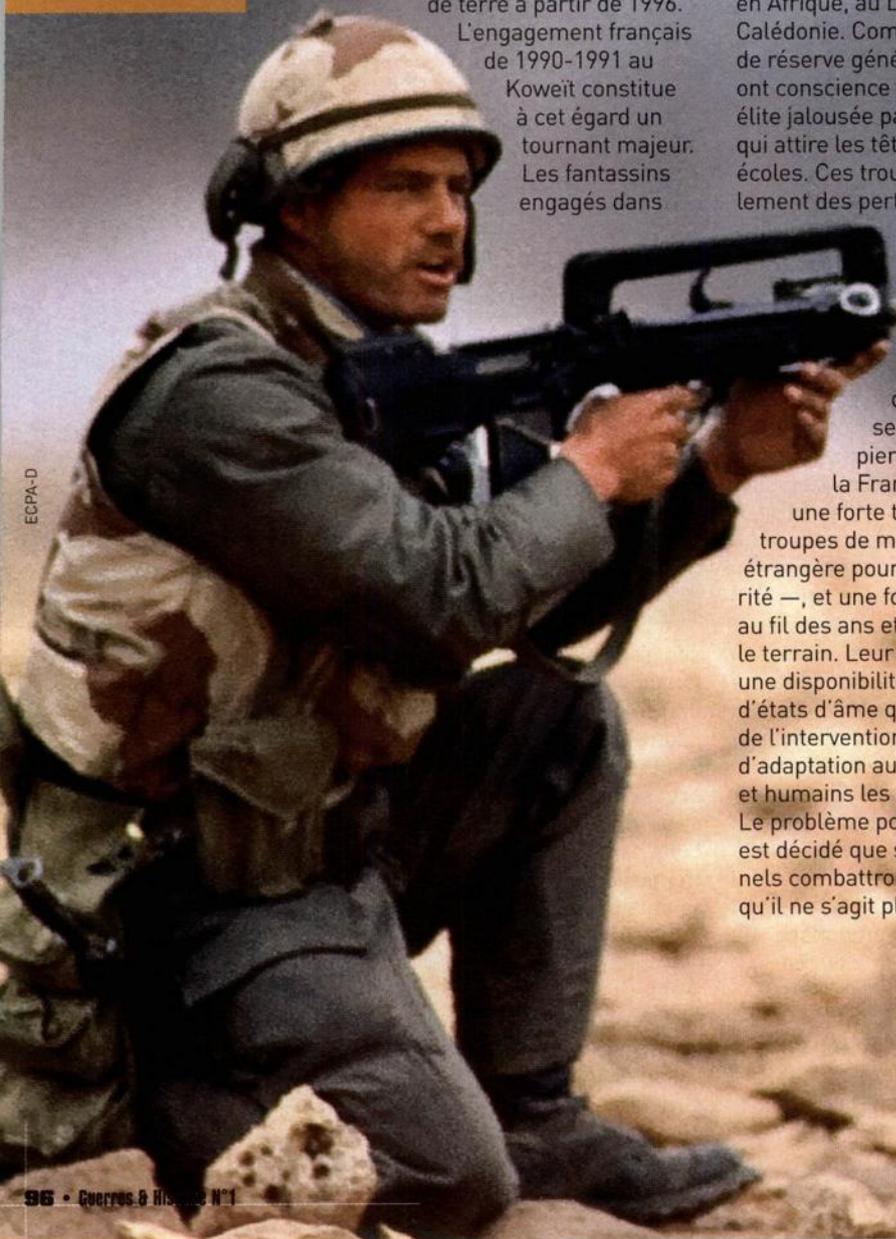
l'opération Daguet, légionnaires et surtout « marsouins » héritiers de l'armée coloniale, forment une génération originale dans l'histoire militaire française : celle des nomades de l'intervention. Ils sont recrutés dans les milieux populaires, avec une surreprésentation des ultramarins, pour une durée moyenne de service de six à sept ans. Encadrés par un corps de sous-officiers de grande qualité issu pour moitié de ses rangs et pour moitié des écoles, ces nouveaux soldats de métier deviennent des spécialistes de l'opération extérieure (« opex », de quatre à six mois par an), en Afrique, au Liban ou en Nouvelle-Calédonie. Comme les troupes de réserve générale de l'Algérie, ils ont conscience de faire partie d'une élite jalouée par la « régulière » et qui attire les têtes de promotion des écoles. Ces troupes subissent également des pertes, qui, si elles sont globalement les plus faibles de l'histoire sur une période aussi longue, se concentrent sur quelques régiments seulement. Ces « pompiers stratégiques » de la France sont motivés par une forte tradition — celle des troupes de marine ou de la Légion étrangère pour la très grande majorité —, et une forte cohésion acquise au fil des ans et des expériences sur le terrain. Leur éthique repose sur une disponibilité totale, l'absence d'états d'âme quant à la justification de l'intervention et une capacité d'adaptation aux milieux physiques et humains les plus variés. Le problème posé en 1990, alors qu'il est décidé que seuls des professionnels combattront les Irakiens, est qu'il ne s'agit plus de lutter contre

des bandes rebelles mais d'affronter une armée régulière lourdement équipée. Seuls trois régiments d'infanterie motorisés, c'est-à-dire portés sur des véhicules de l'avant blindés (VAB), seront finalement engagés dans les combats, avec des équipements mal adaptés au contexte. Plongée dans un environnement de feux (américains essentiellement) destructeurs pour l'adversaire, l'infanterie française ne connaîtra que très peu d'accrochages pendant les deux jours d'offensive terrestre et aucune perte, l'ennemi s'étant immédiatement rendu. Pour autant, cet engagement a révélé de nombreuses lacunes.

Une puissance de feu trop limitée

Conçu comme un autobus blindé, le VAB est utilisé, de fait, en tant que véhicule de combat de l'infanterie. Il subit pour cela quelques adaptations. Ainsi, la mitrailleuse légère de 7,62 mm est remplacée par la vénérable, mais toujours efficace, mitrailleuse de 12,7 mm. Une fois débarquée de ses quatre VAB, la section d'infanterie est forte d'une trentaine d'hommes dont l'organisation fluctue en fonction des missions et des équipements. Dans l'optique d'un combat contre les blindés soviétiques, on réoriente l'infanterie vers une mission défensive antichar. En plus des lance-roquettes de 89 mm et des grenades à fusil antichars de 58 mm, jugés insuffisants face aux blindages modernes, à la fin des années 1980, on dote la section de lourdes roquettes de 112 mm, à usage unique. Puis viendront, en 1991, les lance-missiles Eryx à courte portée (600 m). La guerre du Golfe terminée, la section d'infanterie va s'organiser autour de son nouveau groupe antichar

Un marsouin du 3^e RIMA en position du tireur à genoux, Famas en main, au premier tour de l'offensive.



ECPA-D

et le nouveau

(à deux pièces Eryx) et de trois petits groupes de voltigeurs réduits à sept hommes (un chef de groupe et deux équipes de trois hommes). Tout cela alors que la menace des chars soviétiques vient de disparaître...

De fait, la puissance de feu antipersonnel, qui s'est accrue au début des années 1980 avec la mise en service du Famas (fusil d'assaut de la manufacture d'armes de Saint-Étienne), tend à se réduire alors qu'elle est la plus sollicitée. Dernière parmi les grandes nations, la France se dote enfin d'un fusil d'assaut de grande qualité, robuste, compact et précis, qui remplace l'armement hérité de la guerre d'Algérie. Pour autant, le saut qualitatif n'est pas celui espéré. Certains fantassins regrettent les anciennes munitions de 7,5 mm et 7,62 mm. Contrairement au nouveau 5,56 mm, ces calibres, plus lourds, bénéficiaient d'une plus grande portée, ne déviaient pas à cause d'une branche, ne rebondissaient pas sur les murs, stoppaient un homme qui court et émettaient une détonation impressionnante. Au bilan, la section d'infanterie française du début des années 1990 a une puissance de feu inférieure à celle d'une section de panzergrenadiers allemands de 1944, équipée de quatre mitrailleuses MG-42 et de fusils d'assaut Sturmgewehr de 7,92 mm ! La section française conserve cependant deux tireurs équipés de fusils à lunette FR-F2 (fusil à répétition modèle F2) d'une grande précision jusqu'à 600 m. De fait, alors que l'infanterie française va le plus souvent intervenir au milieu des populations, ces armes discriminantes et à longue portée, seront les plus utilisées. Pour retrouver de

la puissance de feu et se différencier des autres armes qui forment des « unités de marche » dans les années 1990, l'infanterie entreprend alors de valoriser ses Famas grâce à l'optronique (lunettes, pointeurs laser, optiques de nuit) et de se doter d'une mitrailleuse légère, la Minimi (minimitrailleuse) — toujours en calibre 5,56 mm mais avec une portée et cadence de tir supérieures —, puis de lance-grenades individuels.

Un équipement et une tenue qui se modernisent

Une autre évolution concerne la protection individuelle. Pour la première fois depuis la Première Guerre mondiale, les fantassins français de la division Daguet sont menacés par des

attaques chimiques qui imposent le port permanent d'une tenue de protection renforcée par un gilet pare-éclats.

Ce dernier offrant une trop faible protection, va entraîner l'étude et la mise en service du premier véritable gilet pare-balles français, à Sarajevo en 1993.

La guerre du Golfe est également l'occasion de redécouvrir les

vertus des tenues de camouflage. Ces dernières, associées à l'image des parachutistes putschistes de 1961, avaient été retirées depuis du service. Quelques années après la tenue « sable » de la division Daguet, l'ensemble de l'armée de terre se dote d'un nouveau treillis dit « bariolé ». Avec un armement plus complexe (le Famas première version coûte 1 500 euros), le développement de l'optronique, des tenues de protection de plus en plus lourdes (le gilet pare-balles revient également à 1 500 euros), le coût de l'équipement individuel du fantassin

La guerre du Golfe pointerait les faiblesses de l'infanterie française.



ECFA-D

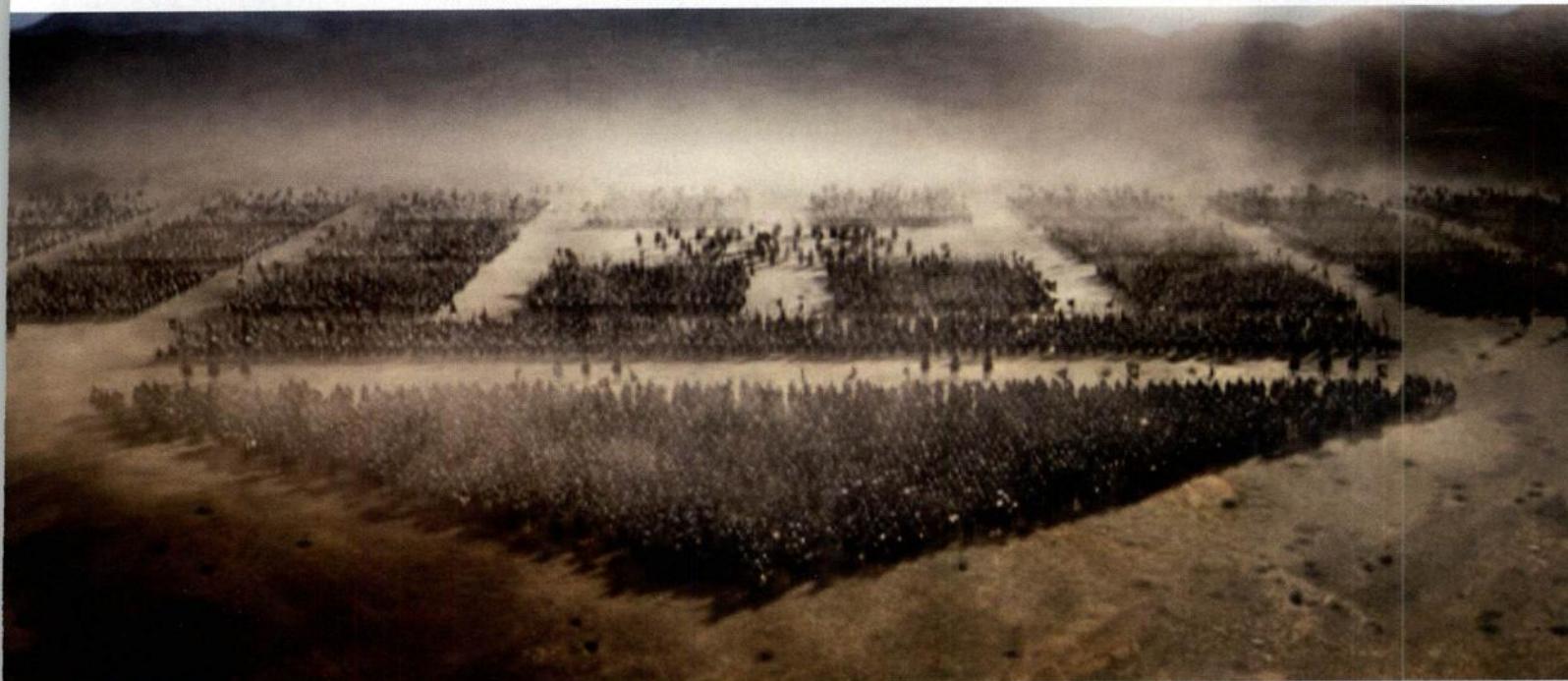
augmente considérablement en quelques années.

La guerre du Golfe coïncide avec la disparition de la menace soviétique, le choix politique de ne pas engager des appelés dans des « opex » qui se multiplient et la révélation de déficiences critiques... Autant d'accélérateurs puissants pour l'évolution de l'infanterie française, avant que la structure et l'équipement actuels se figent au début des années 1990 et que l'armée de terre ne bascule dans le modèle sociologique et culturel d'une armée de métier. Les coûts de cette professionnalisation, associés à la réduction des budgets post-guerre froide et l'impossibilité de recruter autant de soldats de métier qu'il y avait de conscrits, conduisent également à une réduction considérable du format de l'infanterie jusqu'à atteindre un plus bas historique. La France de 1914 mobilisait 1 500 bataillons d'infanterie. Un siècle plus tard, il n'en existe plus que vingt. ■

En haut, des légionnaires du 2^e REI servent une arme automatique F1 de 7,62 mm sur trépied. En bas, à Rafha, des soldats du 2^e REI transportent en courant un système de missiles antichars Milan.

孫子

Sun Zi pour



Cette édition en bambou de *L'Art de la guerre* date du XVIII^e siècle. Le plus ancien exemplaire connu a été découvert en 1972 dans la tombe d'un haut fonctionnaire militaire de l'époque Han (206 avant J.-C. à 8 après J.-C.).

L'Art de la guerre. Ce traité militaire, attribué au légendaire Sun Zi, a traversé les siècles. **Valérie Niquet**, spécialiste de la stratégie chinoise, revient sur l'élaboration de ce texte et en décortique les principes philosophiques.

Propos recueillis par Pierre Grumberg

G&H: Qui était Sun Zi ?

Valérie Niquet : A-t-il vraiment existé ? Les historiens n'en ont pas de preuves formelles. Comme pour Confucius ou Homère, son existence est au moins en partie légendaire. Les éléments biographiques dont nous disposons ont été pour l'essentiel rédigés par l'historien chinois Sima Qian, qui écrivait à l'époque Han au I^{er} siècle avant notre ère, soit, selon ses propres indications, 400 ans après Sun Zi [NDLR : prononcer « Soune Zeu »]. Selon Sima Qian, donc, Sun Zi aurait été un général natif de l'État de Qi, devenu aujourd'hui le **Shandong**. Sun Zi aurait fait cadeau de son traité en 512 avant J.-C. au roi Helu de l'État de Wu, l'actuel Zhejiang. Lequel, inspiré par cet enseignement, aurait réussi ensuite à s'emparer

DR

兵法

les bleus !



GETTY

« Pour Sun Zi, tout peut se changer en son contraire : il n'existe pas de victoire définitive. »

de territoires voisins. Sun Zi apparaît également dans un texte encore plus récent, daté du 1^{er} siècle après J.-C., et sujet à caution. C'est tout... L'historicité du personnage a été contestée en Chine dès le XI^e siècle. On a également pensé que Sun Zi se confondait avec son « petit-fils » et autre sage des questions militaires, Sun Bin [NDLR : qui aurait vécu au IV^e avant J.-C.]. Mais rien n'est sûr.

Qui a écrit le traité dans ce cas ?

Il n'est pas certain qu'il s'agisse d'un seul auteur. Là encore, comme pour Confucius ou Homère, il y a probablement eu une phase d'élaboration, peut-être tirée de l'enseignement prodigué par un expert dans les cours royales alors que la Chine n'était pas unifiée. Ce « manuel » a pu être d'abord noté par fragments, puis compilé pour donner naissance aux 13 articles que nous connaissons.

Peut-on au moins dater le texte ?

Il aurait été compilé entre l'époque dite « des Printemps et des Automnes » (722 à 476 avant J.-C.) et celle des « Royaumes combattants » (475 à 221 avant J.-C.). Plusieurs indices le laissent penser. Ainsi, Sun Zi évoque les chars de combat mais pas la cavalerie, qui a été importée seulement vers 320 avant J.-C.

par les peuples nomades venus du nord. En fait, un seul élément est certain : le plus ancien exemplaire connu du texte a été inscrit sur des lamelles de bambou découvertes en 1972 dans la tombe d'un haut fonctionnaire militaire de l'époque des Han occidentaux (206 av. J.-C. à 8 ap. J.-C.). Une trouvaille spectaculaire qui révèle que le texte a très peu varié jusqu'au XVIII^e siècle, époque à laquelle remontait la plus ancienne version connue auparavant. Les copistes avaient très scrupuleusement fait leur travail !

Comment résumer l'enseignement de Sun Zi ?

Le premier principe est typiquement inspiré par les conceptions originelles du monde que l'on retrouve dans la philosophie chinoise dont le taoïsme. C'est celui selon lequel rien n'est figé, tout évolue en permanence, comme varie l'équilibre entre Yin et Yang. Pour Sun Zi, tout peut se transformer en son contraire : la force en faiblesse, et inversement, par exemple. Il découle de tout cela qu'il n'existe pas de victoire définitive, mais un changement toujours mouvant des rapports de force, qui doivent être réévalués en permanence par des calculs incessants. Cette idée, sur laquelle Sun Zi insiste énormément, est très importante pour comprendre la pensée chinoise aujourd'hui : un contrat signé n'est jamais gravé dans le

« Si j'arrive le premier sur les terrains dangereux, je dois m'installer sur une position élevée et ensoleillée pour attendre l'ennemi », écrit Sun Zi. Idée reprise dans le film de John Woo Les 3 Royaumes, où le soleil, réfléchi par des boucliers, éblouit les assaillants.

Le Shandong

se trouve au sud de Pékin sur la mer Jaune ; c'est là que se trouve la ville de Qingdao, ou Ts'ing-Tao, célèbre pour sa bière.



Maître de recherche à la Fondation pour la recherche stratégique (FRS) après avoir été directrice du centre Asie à l'Institut français des relations internationales (Ifri). Valérie Niquet figure au tout premier rang des spécialistes mondiaux de la stratégie et de la diplomatie chinoises. On lui doit aussi une traduction radicalement nouvelle de *L'Art de la guerre* de Sun Zi, entreprise en 1981 à partir du texte original. Plusieurs fois imprimée puis épuisée, cette traduction fera l'objet d'une nouvelle édition courant 2011 chez Economica.

marbre ! Il est considéré comme renégociable dès que le rapport de force a changé. C'est évidemment très difficile à saisir pour les Occidentaux, et cela explique pourquoi Sun Zi est enseigné aujourd'hui dans les écoles de management. On trouve également dans *L'Art de la guerre* l'idée typiquement taoïste de fluidité, que l'on voit par exemple explicitement dans la façon dont Sun Zi conseille de toujours contourner les obstacles, comme la rivière contourne les montagnes. Chaque situation demande dans ces conditions une réponse qui n'est pas radicalement positive ou négative, mais adaptée. Surtout, ne pas se heurter de front, y compris pour des questions d'honneur. Cette notion de « beau geste » est d'ailleurs totalement étrangère à la pensée chinoise. Là encore, ce n'est pas évident à saisir pour la culture stratégique occidentale où la notion de « combat pour l'honneur », quel qu'en soit son coût, est plus présente.

On a pu déduire de cette attitude que les Chinois étaient peu enclins à combattre...

Sun Zi n'est pas « pacifiste ». Il considère simplement que le combat n'est qu'une solution dans un contexte de guerre globale, où tous les moyens sont bons pour parvenir à la victoire, et surtout au moindre coût pour l'État, c'est-à-dire sans avoir à engager les énormes dépenses d'une opération militaire et à en encourir les risques. Voilà pourquoi il conseille d'avoir recours à tous les expédients : l'intimidation, la dissuasion, la corruption, la trahison, la ruse, le harcèlement, l'espionnage à échelle massive.

Un chapitre entier du traité est consacré à cette dernière question. Adaptée à la tactique, cette philosophie se traduit par l'éloge de la fuite, de la retraite : mieux vaut se sauver et combattre demain plutôt que de subir aujourd'hui une défaite

« Son idéal est de vaincre sans combattre. Mais quand il faut frapper, il faut frapper fort. »

certaine. Là encore, on est très loin de l'idée de l'honneur chevaleresque, autant de notions « morales » étrangères à la mentalité chinoise. Mentalité qui d'ailleurs ne pousse pas à aimer les militaires. Certes, ne pas se méprendre, la Chine n'est pas pacifiste ! Mais elle n'a pas connu de compétition acharnée, comme les États occidentaux : l'empire s'est étendu sans grande opposition, dans des frontières très lâches, sans rencontrer de véritables ennemis. S'il y a eu effectivement des affrontements avec les « barbares » mongols, hunns ou mandchous,

on s'est débrouillé pour les absorber par corruption, mariages ou « acculturation ». La dernière dynastie « mandchoue » Qing ne se voulait-elle pas plus « chinoise » que les Chinois ? En Chine, la noblesse ne doit rien à l'épée mais au service civil : l'honneur suprême pour une famille est qu'un de ses membres réussisse le plus haut degré des examens impériaux, qui en feront un mandarin. Qin Shi Huangdi, le grand empereur conquérant unificateur de la Chine au III^e siècle avant J.-C., a longtemps été perçu comme un dictateur néfaste. Un proverbe résume tout cela : « On conquiert à cheval, mais

il faut en descendre pour gouverner. »

Sun Zi donne même comme conseil de toujours laisser une issue à l'ennemi encerclé, ce qui semble contraire à tous les préceptes tactiques !

Pas forcément. Sun Zi réfléchit toujours en termes d'efficacité : laisser se débander un ennemi vaincu est moins risqué que de l'acculer à se battre jusqu'à la mort. Sun Zi fait la différence entre tactique et stratégie : il voit au-delà de la guerre. Si l'on s'empare d'un territoire, il est préférable ainsi d'en ménager les habitants, de façon à mieux exploiter les ressources. Aussi recommande-t-il de bien traiter les prisonniers, de façon à les retourner et accroître ses propres forces. Ce conseil est d'autant plus justifié que l'espace, à l'époque de Sun Zi, était un espace restreint, où les territoires changeaient fréquemment de main au cours d'opérations qui tenaient plus de la razzia que de l'opposition frontale entre puissances, comme on l'a vu en Occident.

Sun Zi partage-t-il tout de même certains principes avec les penseurs occidentaux ?

Absolument. Si l'idéal pour lui consiste à vaincre sans combattre, il n'en explique pas moins que, lorsqu'il faut frapper, il faut frapper fort, en nombre et au point de moindre résistance. C'est une question de bon sens.

■ Six citations à méditer

- 1 - La guerre, c'est l'art de duper (article I, « Des plans »).
- 2 - Ceux qui ne comprennent pas les dommages que la guerre peut causer n'en comprendront jamais les avantages (art. II, « Des combats »).
- 3 - Remporter cent victoires en cent combats n'est pas ce qu'il y a de mieux, le mieux est de soumettre l'ennemi sans combattre (art. III, « De la combinaison d'une offensive »).
- 4 - L'armée doit être semblable à l'eau : comme l'eau évite les hauteurs et se précipite dans les creux, l'armée évite les pleins et attaque les vides (art. VI, « Du vide et du plein »).
- 5 - À la guerre, la chose la plus importante, c'est la rapidité (art. XI, « Des neufs territoires »).
- 6 - Aucun espion n'est trop apprécié (art. XIII, « De l'utilisation des espions »).

RUE DES ARCHIVES



Sun Zi préconise un large usage des signaux visuels, étendards et drapeaux : « C'est ainsi que l'ouïe et la vue des soldats sont unies comme celles d'un seul homme », écrit-il.



Mais, insiste Sun Zi, si le général est un bon stratège, il n'aura pas besoin de recourir à une bataille décisive.

Le texte de Sun Zi a été taxé d'ésotérisme. Pourquoi cette réputation ?

Elle est liée au fait que la traduction qui a longtemps servi de référence a été réalisée en 1772 par un jésuite, le père Amiot. Comme il l'admettait d'ailleurs lui-même, Amiot avait accompagné le texte de remarques de son cru, d'où un style moins précis. En réalité, lorsqu'on reprend le texte chinois, on est frappé par sa clarté, sa précision, son aspect analytique moderne. Pas de magie du tout chez Sun Zi, au contraire : il insiste sur la nécessité d'un calcul fondé sur l'information.

Quelle a été la postérité du traité de Sun Zi ?

Le texte formate la pensée militaire chinoise depuis une époque très reculée, comme l'indique d'ailleurs la présence d'une copie dans la tombe du haut personnage que nous évoquons plus haut. Sun Zi était considéré comme le premier des « sept classiques militaires » qu'il fallait absolument maîtriser pour passer les examens de fonctionnaire militaire impérial, et ce jusqu'à la chute de l'empire, en 1912.

Mao aussi s'est-il inspiré de *L'Art de la guerre* ?

Certaines citations tirées des écrits militaires de Mao laissent penser qu'il en avait au moins intégré l'enseignement de façon inconsciente. Mais l'attitude des communistes a beaucoup varié. On note un regain d'intérêt dans les écoles de guerre en 1949. Puis la Révolution culturelle conduit à rejeter Sun Zi avec les autres « vieilleries » — Confucius, Laozi... — alors que le Kuomintang, à Taïwan, conservatoire de la culture chinoise classique, s'y réfère énormément. Depuis la politique de réformes entamée à Pékin au début des années 1980, il y a un retour de balancier : on voit fleurir partout des colloques, une véritable exploitation

touristique... Sun Zi fait partie de l'héritage culturel fièrement revendiqué : on affirme ainsi que son ouvrage aurait servi de livre de chevet à Napoléon, considéré comme la référence suprême du chef de guerre sans que, bien entendu, la chose puisse être prouvée. Dans ce contexte de renouveau nationaliste et de montée en puissance régionale, *L'Art de la guerre* a intégré l'effort de conceptualisation entamé dans les écoles militaires chinoises. On peut également en voir les principes en action à travers la « reconquête pacifique » de Hong Kong et Macao, victoires assurées sans combattre. Cette stratégie est aujourd'hui à l'œuvre pour regagner Taïwan sans risquer un conflit avec Washington. Les Chinois savent bien qu'ils ne font pas le poids militairement face aux Américains. Ils comptent donc « remporter la victoire sans combattre » en jouant de la menace de crise économique et d'un risque potentiel d'escalade pour persuader les Américains qu'ils ont plus à perdre qu'à gagner à défendre leur allié.

Sun Zi a-t-il été reconnu en dehors de la Chine ?

Il a été très étudié au Viêt Nam, où il a eu une influence importante sur la pensée militaire, de même que dans le Japon médiéval. Mais curieusement, si les Japonais ont bien adopté l'idée que tous les moyens sont bons pour parvenir à la victoire, la notion d'honneur, elle, a subsisté. Elle a même été poussée à l'extrême : la reddition a pu être considérée comme la honte suprême, à laquelle la mort est infiniment préférable. Cette grande divergence peut s'expliquer. Sous le shogunat, en effet, les Japonais ont connu une longue période de paix, avant de s'ouvrir largement à la pensée militaire occidentale, allemande en particulier. Sun Zi, s'il a fait partie du corpus, n'a pas forcément servi de base à la réflexion stratégique locale. Il faut enfin noter que les principes de Sun Zi n'intéressent pas que les militaires : *L'Art de la guerre* est également devenu un classique dans les écoles de marketing. ■

À l'époque de Sun Zi, « l'art de la guerre » n'est pas qu'une expression figurée. En témoignent cette armure, où la pierre remplace le fer afin d'accompagner un défunt dans l'éternité, cette épée de bronze incrustée d'or et de turquoise, ou encore ce protège-chanfrein en bronze rehaussé d'or.

Pour en savoir +

- Sun Zi, *L'Art de la guerre*, traduction et édition critique établies par Valérie Niquet, Economica, 1988. Réimprimé en 2006.
- Cao Cao, *Li Quan. Deux commentaires de Sun Zi*, V. Niquet, Economica, 1994.
- *Le Traité militaire de Sun Bin*, traduction et édition critique établies par V. Niquet, Economica, 1996.
- *Les Fondements de la stratégie chinoise*, V. Niquet, Economica, 1997.
- « Théoriciens chinois », « Culture asiatique », V. Niquet, in *Dictionnaire de stratégie*, sous la direction de Thierry de Montbrial et Jean Klein, PUF, 2000.
- *L'Art de la guerre*, Sun Tzu, traduit et commenté par Jean Lévi, illustré par Alain Thote, Nouveau Monde Éditions, 2010.

REDECouvrez L'HISTOIRE GRÂCE AU JEU

VaeVictis, LE magazine du jeu d'histoire, vous propose tous les deux mois de redécouvrir les grandes batailles et campagnes militaires au travers de très nombreux jeux avec pions, figurines, ou même de plateau.

VaeVictis est à la fois une revue d'histoire militaire, de part ses articles « art de la guerre » qui recadrent l'action dans son contexte d'époque, détaillent les doctrines stratégiques et tactiques du moment, et un magazine d'actualité ludique avec ses ouvertures de boîtes, analyses de jeux, techniques de peinture, nouveautés figurines, etc. De plus, chaque bimestriel contient en encart un jeu complet rapide et facile à mettre en oeuvre, idéal pour initier les débutants ou découvrir une période historique ☐

Scoop : « OPÉRATION NORDWIND »
Le VaeVictis n° 98 se doublera d'une **ÉDITION SPÉCIALE JEU... à suivre...**



6,50 €
le bimestriel

VaeVictis n°97
ANALYSE DES NOUVEAUTÉS :
Labyrinth, Ottoman Sunset,
Hell of Stalingrad
ARTICLES HISTORIQUES :
La guerre de Trente ans
La libération de Belgrade 1944
La bataille de fort Alamo
(avec son jeu en encart)
RÈGLE FIGURINES : Field of battle
etc.



Des guerres de l'antiquité aux conflits modernes



www.vaevictismag.com

À quoi sert l'histoire militaire ?

Par Laurent Henninger

Où comment des travaux érudits d'histoire militaire en viennent-ils à bouleverser la doctrine de la première puissance mondiale. Voici l'affaire...

Au tournant des années 1970 et 1980, l'armée de terre américaine était encore sous le choc de sa défaite vietnamienne. Comme la guerre froide en Europe connaissait un regain de tension, c'est en direction du Vieux Continent et de l'URSS elle-même que se porta à nouveau l'attention des dirigeants militaires américains. Or, si leurs services de renseignements avaient bien cerné les faiblesses de la technologie, de l'industrie et de l'économie soviétiques, il apparut paradoxalement que rien de solide n'était connu des doctrines

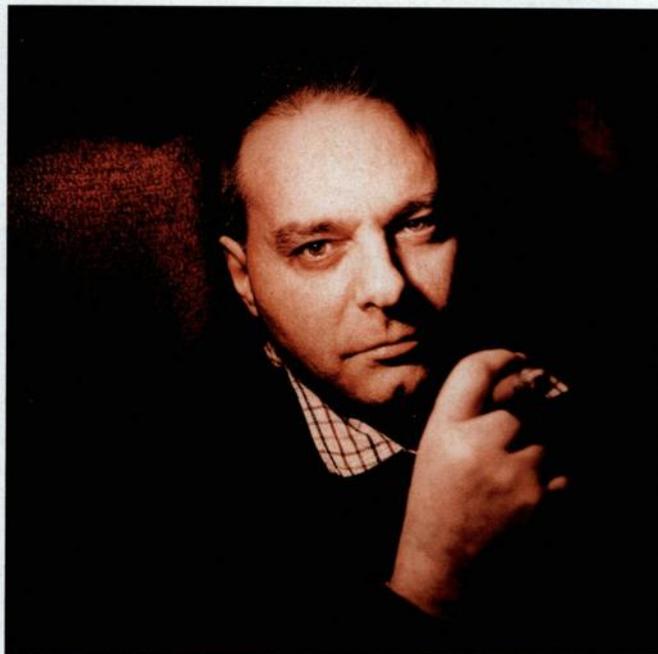
militaires de l'Armée rouge. Pour l'essentiel, les Occidentaux fondaient leurs connaissances sur les rapports rédigés par d'anciens officiers de la *Wehrmacht* juste après la Seconde Guerre mondiale.

L'*US Army* entreprit donc de se lancer dans une vaste entreprise de réflexion historique et théorique. Il s'agissait de comprendre enfin la véritable nature de la pensée militaire soviétique, loin des clichés hérités de la *Wehrmacht* — qui, après tout, avait été vaincue par l'Armée rouge —, mais surtout en évitant la plus grosse faute qui puisse être faite par un chercheur, un analyste du renseignement ou un stratège : la « projection » sur l'adversaire de sa propre façon de voir, de penser et d'agir. Les écrits parus dans les revues théoriques et historiques de l'armée soviétique furent donc systématiquement étudiés, décortiqués, dans les années 1980, notamment par le colonel David Glantz, au *Center for Combat Studies* de Fort Leavenworth (Kansas), puis au *Foreign Military Studies Office* de Carlisle (Pennsylvanie). Très vite, ces travaux firent apparaître la grave myopie, pour ne pas dire la cécité dont nous étions affligés depuis des décennies. Allemands comme Anglo-Saxons étaient passés à côté du fait que les théoriciens militaires soviétiques de l'entre-deux-guerres avaient fait faire à la pensée militaire un bond gigantesque. Cette découverte fondamentale était que, aux côtés de la stratégie et de la tactique, l'art de la guerre devait aussi être conçu puis mis en œuvre au moyen d'une troisième composante, l'art opératif. À l'heure des armées de masse évoluant sur des théâtres

d'opérations gigantesques, mais aussi des affrontements entre nations possédant des populations et des industries tout aussi gigantesques, la vieille notion de « bataille décisive » en un point et un moment uniques était devenue caduque. L'heure était désormais aux « opérations distribuées » dans le temps et l'espace. Faute de bien comprendre cette dimension nouvelle, les armées modernes étaient condamnées à l'échec ou, au minimum, à l'enlisement dans des guerres interminables, où la décision restait introuvable, style 1914-1918.

C'est ce que l'armée de terre américaine allait découvrir dans les années 1980. La victoire de 1991 sur l'Irak serait l'aboutissement de ce processus intellectuel. Le nom de l'opération Desert Storm (« Tempête du désert ») fut d'ailleurs donné en hommage à l'opération « Tempête d'août » menée par les Soviétiques contre les Japonais en Mandchourie en 1945, et qui est considérée comme l'un des plus parfaits exemples d'un art opératif abouti. Il est donc pour le moins étonnant de penser qu'un Schwarzkopf, commandant en Irak en 1991, est l'héritier d'un Koniev, d'un Rokossovski ou d'un Bagramian... Le grand sémiologue et écrivain italien Umberto Eco, l'auteur du célèbre roman *Le Nom de la rose*, a écrit un jour que « toute recherche possède une structure policière ». Il signifiait par là que la recherche scientifique est fondée sur les mêmes principes qu'une enquête de police. À leur manière, un Albert Einstein ou un Fernand Braudel sont, dans leurs domaines, des commissaire Maigret. Ici, le processus a fonctionné en sens inverse. Des travaux relevant du renseignement militaire stratégique se sont révélés au fil des ans tellement poussés et d'une telle qualité scientifique qu'ils ont fini par prendre place aux côtés des meilleurs travaux universitaires et même à les dépasser par certains aspects. Aujourd'hui, les travaux du colonel David Glantz sont, de fait, les meilleures études au

monde sur les aspects militaires de la guerre germano-soviétique de 1941-1945. Glantz est même maintenant membre associé de l'Académie des sciences de la Fédération de Russie, et tous les chercheurs du monde travaillant sur l'histoire militaire de ce titanesque affrontement se réfèrent constamment à lui. ■



« La vieille notion de « bataille décisive » en un point et un moment uniques était devenue caduque. »

La guerre civile qui a déchiré pendant quarante ans l'Irlande du Nord a inspiré une bonne trentaine de films. Tous, ou presque, montrant le côté catholique des « troubles », comme on dit en Irlande du Nord. Est-ce étonnant ? Dans cet affrontement perçu comme un nouveau duel de David et Goliath, la sympathie va plus naturellement au premier. Pendant les années 1980 et 1990, les cinéastes ont donc choisi avant tout d'illustrer les injustices subies par la minorité catholique. Cette vision unilatérale évolue cependant. D'abord, grâce à la paix (relative) qui règne enfin sur place. Ensuite, parce que le Royaume-Uni, dont les dernières troupes n'ont quitté le pays qu'en juillet 2007, commence enfin à regarder le passé en face. Londres a par exemple admis en 2010 la responsabilité de ses paras dans le *Bloody Sunday* de 1972. C'est ainsi qu'émerge une vision nouvelle du conflit, plus équilibrée, à l'exemple du film *Hunger* qui réexaminait en 2008, sous un angle apolitique, la grève de la faim de la prison de Maze. C'est également en 2009 qu'une série télévisée, *Soldiers' stories* (« Histoires de soldats », malheureusement encore non disponible en vidéo) a donné pour la première fois la parole aux vétérans britanniques. ■

1982

Harry's Game

De Lawrence Gordon Clark – Avec Ray Lonnen, Derek Thompson – DVD VO.
Suspens et atmosphère sombre dans cette minisérie de trois épisodes tournée pour la télévision britannique. Une occasion rare aussi de voir l'« autre côté ». Le capitaine Harry Brown est un agent envoyé en Irlande du Nord pour infiltrer l'IRA et tuer l'assassin d'un ministre britannique. La solitude de Harry (personne dans l'armée ne connaît sa mission) et les relations qu'il tisse avec une femme irlandaise maintiennent une tension crépusculaire.

2002

Sunday

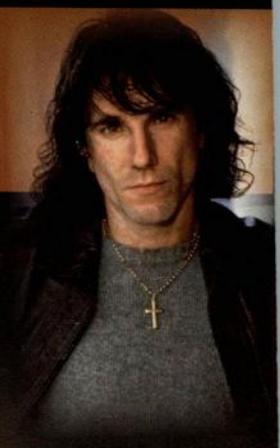
De Charles McDougall – Avec Brid Brennan, Christopher Eccleston – DVD VO.
Le fameux *Bloody Sunday* de 1972, vu de façon plus conventionnelle et partisane que dans le film de Paul Greengrass (voir p. 111). Mais cette dramatique série télé, tournée à Derry sur les lieux du massacre, offre en plus des éléments complémentaires sur la naissance du mouvement des droits civiques, sur le deuil des parents de victimes ainsi que sur l'enquête bâclée qui a blanchi l'armée britannique.

2008

Hunger

De Steve McQueen – Avec Michael Fassbender – DVD VOST/VF.
La détermination humaine, le prix de l'idéalisme, l'univers sordide des prisons... Le tout dépeint en une fresque visuelle détonante. L'artiste vidéo anglais Steve McQueen s'est inspiré de l'histoire de Bobby Sands, premier membre de l'IRA à mourir de faim (*hunger*) dans la prison de Maze, pour explorer ces thèmes universels. La fin des violences sectaires en Irlande du Nord ouvre ainsi la porte à un traitement du conflit moins politiquement chargé.





1992

The Crying Game

De Neil Jordan - Avec Forrest Whitaker - DVD VOST.

Ce film est centré sur les amours peu conventionnels d'un membre de l'IRA exilé en Angleterre. Mais l'ouverture, étouffant huis clos en Irlande du Nord, et l'attentat ultime à Londres offrent un examen subtil de l'engagement politique et de l'impact de la violence. Incroyable performance de Stephen Rea, en clandestin pourchassé, et Forrest Whitaker, en soldat prisonnier.



1994

The Name of the Father/Au Nom du père

De Jim Sheridan - Avec Emma Thompson, Daniel Day-Lewis - Pete Postlethwaite - DVD VOST/VF.

Le drame de quatre Nord-Irlandais catholiques emprisonnés à tort pour le dynamitage d'un pub dans la ville anglaise de Guildford. Le film est tenu à bout de bras par la prestation époustouflante de Daniel Day-Lewis en petite frappe naïve des rues de Belfast, forcée par la police à signer de fausses confessions après sept jours d'interrogatoire non-stop, sous couvert de la loi antiterroriste. Cette vision critique de la garde à vue prolongée donne au film tout son intérêt encore aujourd'hui.

1996

Some Mother's Son

De Terry George - Avec Helen Mirren, Fionnula Flanagan - VHS VO (rare).

La grève de la faim de 1981, à travers les yeux de deux femmes. La première, enseignante apolitique sortie de la classe moyenne,

est choquée par la condamnation de son aîné pour le meurtre d'un soldat britannique. La seconde, militante républicaine, est fière de l'arrestation de son fils pour le même crime. Tout en expliquant pourquoi dix hommes ont choisi le jeûne jusqu'à la mort, le film raconte l'amitié grandissante entre les deux mères et l'éveil politique de la première. Cette œuvre n'est, hélas, pas encore rééditée en DVD.

2002

Bloody Sunday

De Paul Greengrass - Avec James Nesbitt - DVD VOST/VF.

Caméra à l'épaule façon documentaire, le film couvre les 24 heures chaotiques du tristement célèbre « Dimanche sanglant » au cours duquel 13 manifestants catholiques trouvèrent la mort à Derry, en 1972. Très critique envers le commandement des paras, il met en scène les modérés protestants et catholiques, ainsi que les voix discordantes au sein de l'armée britannique. Le personnage principal, le député protestant Cooper, soutient la revendication non-violente des droits civiques par les catholiques, mais voit son idéal s'effondrer quand les mêmes font la queue, la nuit, pour s'engager dans l'IRA.



2009

Five Minutes of Heaven

D'Oliver Hirschbiegel - Avec Liam Neeson, James Nesbitt - DVD VOST/VF.

Tout commence en 1975 avec le meurtre d'un catholique en Irlande du Nord pour passer ensuite à la rencontre, sur un plateau de télé d'aujourd'hui, entre le tueur et le frère de la victime. Le premier, 16 ans au moment des faits, s'est repenti pour devenir expert dans la résolution des conflits, tandis que le second reste amer et meurtri. Critiqué pour sa vision simpliste et lourde, le film n'en a pas moins le très rare mérite de se pencher sur les deux communautés dans l'actuel après-guerre.

2009

Soldier's Stories

De Mike Ford - Documentaire - Diffusion télé à venir.

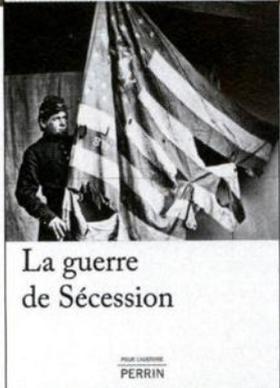
De 1969 à 2007, les « troubles » tels que les ont vécus les soldats de Sa Majesté. Ce documentaire est doublement exceptionnel, par son contenu d'abord, à base de témoignages de première main, mais aussi par son approche : c'est le seul film à donner réellement une idée (certes orientée, mais est-ce surprenant ?) de ce qu'a été la guerre vue du côté des régiments. En attendant une diffusion en France, des extraits sont en ligne sur le site de la chaîne anglaise History (www.history.co.uk/shows/soldiers-stories/about.html). Des copies peuvent être demandées au producteur (povprod.co.uk).



RES



John Keegan



La guerre de Sécession

PERRIN

La Guerre de Sécession

John Keegan
Perrin, 2011, 24 €.
« La Première Guerre mondiale fut cruelle et inutile. La guerre de Sécession fut également cruelle... mais elle ne fut pas inutile. De là naquit l'Amérique moderne. »
Les États-Unis ne sont pas préparés à ce conflit, explique Keegan : pas de corps d'officiers vraiment formés, pas de cartes, une connaissance insuffisante du territoire, des armées en pleine confusion et composées au départ de milices recrutées dans l'urgence. Mais ces bandes vont se structurer peu à peu en armées de masse, commandées par des hommes

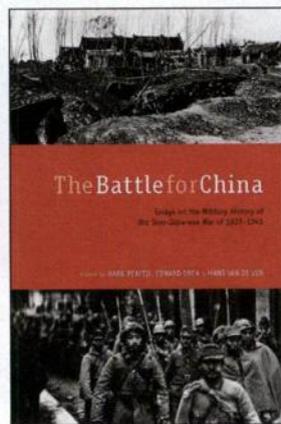
remarquables, Grant, Scott, Lee, Farragut, Sherman... 2,8 millions de combattants, 628 000 tués et des centaines de milliers de blessés et de disparus : la Guerre de Sécession est la plus meurtrière de l'histoire des États-Unis avec des pertes supérieures à celles des deux guerres mondiales additionnées de celle de la Corée et du Viêt Nam. Préfiguration des conflits du xx^e siècle, la guerre de Sécession sera la première qui verra le transport des troupes par le chemin de fer, la première bataille de navires cuirassés, l'usage généralisé des tranchées, l'utilisation des armes à répétition et du télégraphe, l'introduction des sous-marins. L'horreur absurde et insoutenable des batailles-bougeries de Shiloh ou de Gettysburg préfigure celles de Verdun et de la Somme. John Keegan propose une vision claire des bouleversements économiques, culturels et psychologiques du peuple américain. Sur le plan militaire, il insiste particulièrement sur

le passage de l'ère napoléonienne, centrée sur la « bataille décisive », à la « guerre totale », qui engage toutes les forces d'une nation et s'articule en opérations complexes où aucune bataille ne peut plus décider à elle seule. ■ S.D.

The Battle for China. Essays on the Military History of the Sino-Japanese War of 1937-1945

Sous la direction de **Mark Peattie, Edward Drea et Hans Van De Ven**
Stanford University Press, 2011, 50 €. En anglais.
La sortie d'un ouvrage synthétique sur la guerre sino-japonaise de 1937-1945 est bienvenue. Ce conflit, qui a fait 20 à 30 millions de morts côté chinois et 410 000 côté japonais, est fort mal connu en Occident. Constitué à partir des actes d'un colloque tenu à Hawaï en 2004, ce livre démontre bien que l'invasion de la Chine n'a pas été une promenade militaire pour les Japonais, mais une longue et intense guerre d'usure

suivie d'une fuite en avant. Mieux entraînée et équipée, l'armée nipponne se dilue en offensives et conquêtes stériles, sans jamais parvenir à la victoire décisive. Le livre se révèle aussi fort intéressant sur les opérations aériennes, les guérillas nationaliste et communiste, la motivation des troupes japonaises, l'aide étrangère...



Hélas, des aspects militaires essentiels manquent à l'appel. Ainsi, même si les faiblesses nationalistes transparaissent en filigrane, le lecteur a du mal à comprendre la disproportion des pertes militaires (plus de 24 contre 1) entre défenseurs et envahisseurs. Rien non plus, sauf des mentions « en passant », sur l'emploi d'armes chimiques, triste exclusivité de ce front pendant la guerre. Surtout, la grande faiblesse tient à la quasi-absence de mentions des civils. Certes, les éditeurs indiquent clairement que les atrocités japonaises n'entrent pas dans le cadre de l'ouvrage. Comme si le massacre de Nankin fin 1937 ou le programme antiguérilla des « Trois Tout » (tout tuer, tout brûler, tout piller) de 1942 à 1945 n'avaient pas eu d'incidence sur les opérations... ■ P.G.

Hiroshima. Lundi 6 août 1945, 8 h 15

John Hersey
Texto, Tallandier, 2011, 8 €. À travers l'histoire de six témoins malheureux du flash destructeur, le journaliste américain John Hersey, un des premiers à avoir réussi à se rendre sur place, raconte la destruction d'Hiroshima et l'interminable calvaire des survivants. Ce document remarquable est un classique publié en août 1946 dans un numéro spécial du magazine *New Yorker*, puis complété en 1985 par un gros chapitre sur la destinée des *hibakusha* (victimes de la bombe). Bref, sobre mais poignant, le livre est autant une œuvre littéraire



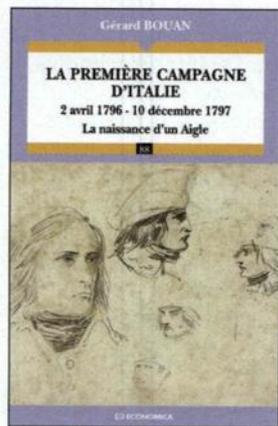
qu'un livre d'histoire. Soixante-cinq ans après sa parution, il n'a rien perdu de sa force. Un bon point de départ à recommander pour toute personne désireuse d'en savoir plus sur le sujet. ■ P.G.

La première campagne d'Italie. 2 avril 1796 - 10 décembre 1797. La naissance d'un Aigle

Gérard Bouan
Economica, 2011, 29 €. Rivoli, Castiglione, Arcole, Montenotte, pont de Lodi... La première campagne de Napoléon a laissé une trace indélébile dans la toponymie parisienne.

RAJOUER

Du point de vue militaire, c'est justifié si l'on en croit cette nouvelle étude de la première campagne d'Italie. Bon point, le livre ne laisse pas seulement parler la poudre des combats mais synthétise ce qu'il faut d'éléments contextuels en préambule, notamment sur l'organisation militaire et la tactique. Si les cartes sont de qualité passable, les annexes livrent, elles, une foule de chiffres fort utiles et très parlants sur les effectifs, les pertes, l'armement... Pour le



reste, c'est Napoléon, et lui seul ou presque, qui raconte, avec les risques de distorsion évidents que cela représente. Ne pas chercher ici de point de vue adverse (totalement absent), ni de controverses tactiques, ni de tentative critique. C'est dommage, car les contradictions abondent. À Lodi, par exemple, où « les Autrichiens ont 153 tués et 182 blessés selon les sources autrichiennes et 1 100 tués ou blessés, selon les sources françaises », Napoléon mentionnant lui-même dans son communiqué « 2 000 à 3 000 » ennemis hors de combat. À qui se fier ? Il n'est pas question de débaptiser les rues de Paris, mais perdre 300 hommes ou 3 000, ce n'est pas précisément la même chose. ■ P.G.

Koursk. Les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht (5 juillet – 20 août 1943)

Jean Lopez
Economica, 2011
(2^e édition), 29 €.
Ce *Koursk*, paru en 2008, nous revient, dans une seconde édition revue et augmentée, parée des mêmes qualités et avec des lacunes comblées. Les qualités sont celles de la synthèse. L'auteur a ramassé et digéré le gros de ce qui s'est publié, en anglais et en allemand, sur cette bataille titanesque. Il renverse les mythes qui l'encombrent, notamment celui de « Prokhorovka, la plus grande bataille de chars de tous les temps » : il démontre que l'idée allemande était bonne et les chances de réussite raisonnables. L'analyse de l'effort défensif soviétique est excellente, appuyée sur des sources russes longtemps négligées. L'on voit clairement, tout au long de l'ouvrage, que, si les Allemands gardent une longueur d'avance dans le domaine tactique, ils sont surclassés du point de vue opérationnel et stratégique : les Soviétiques voient toujours

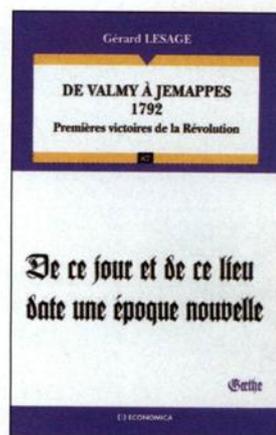
plus loin. La seconde édition de ce *Koursk* innove sur trois points. Un : elle livre enfin des cartes dignes de ce nom. Deux : un cahier photos, d'origine soviétique, vient briser la tradition d'excessive austérité des éditions Economica. Trois : « l'autre bataille de Koursk », celle qui se déroule dans les airs, est développée avec brio. Tous les auteurs se sont focalisés sur le combat terrestre, particulièrement celui des blindés. Mais Jean Lopez livre, au jour le jour, une analyse et une description neuves de la formidable mêlée de 5 000 avions qui s'affrontent vingt heures par jour au-dessus du champ de bataille. Si le meilleur de la *Luftwaffe*, le fameux VIII^e *Fliegerkorps*, est présent, les Soviétiques démontrent, pour la première fois, qu'ils ont



réussi la restructuration de leur armée de l'air et l'assimilation des dures leçons des années 1941 et 1942. Si le rapport des pertes demeure largement en faveur de la *Luftwaffe* (1 contre 4 ou 5), l'ère de la domination aérienne allemande à l'est est close pour de bon. ■ Y.McL.

De Valmy à Jemappes 1792. Premières victoires de la Révolution

Gérard Lesage
Economica, 2011, 29 €.
Valmy, Jemappes... Les deux victoires de 1792, gagnées au cri de « Vive la Nation ! », sont à la fois les dernières de l'Ancien Régime (l'affaire de Valmy est jouée le 20 septembre, veille de la proclamation de la République), par son armée interposée, et les premières de la République. Elles forment donc un très intéressant pivot, la charnière militaire entre les XVIII^e et XIX^e siècles. Mais le retentissement de ces deux batailles a fait oublier à tort qu'elles n'ont été que le point culminant d'une longue campagne militaire, riche en manœuvres et rebondissements, et illuminée par la



personnalité du général Dumouriez. C'est là tout le mérite de ce livre que de le rappeler, en démolissant au passage le prétendu « mystère » de Valmy. Bien clair, bien raconté, accompagné de cartes tactiques lisibles, le livre se cantonne toutefois à de l'« histoire bataille » au sens étroit : on ne dépasse guère le cadre des opérations, les aspects politiques restant en marge. D'éclairage critique et de point de vue adverse, guère plus, sinon l'avis de Jomini, dont on soupçonne qu'il n'est pas le seul à avoir écrit sur ces batailles fondatrices. ■ P.G.

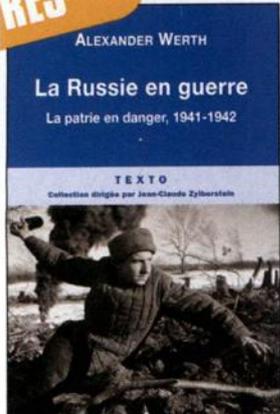
La Russie en guerre (tomes I et II)

Alexander Werth
Texto, Tallandier, 2011,
12 € chacun.
Dans leur collection de poche Texto, les éditions Tallandier viennent de rééditer ce petit trésor d'Alexander Werth, introuvable depuis des années. Originellement publié en 1964, ce gros ouvrage en deux volumes — qui se lisent comme un roman — est resté depuis un classique pour tous les passionnés de la Grande Guerre patriotique. Son auteur, grand reporter britannique d'origine russe, fut, de juillet 1941 à la fin de la guerre, correspondant à Moscou du *Sunday Times* et de la BBC. Autant dire



NARODNAJA PAMIAT

RES

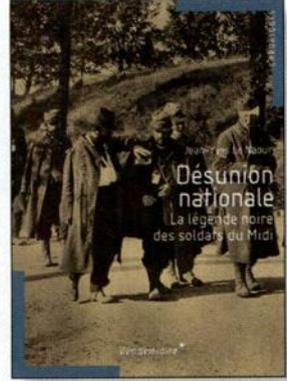


que, parlant le russe et bénéficiant alors d'une assez grande liberté de mouvement, il fut ainsi un témoin pour le moins privilégié de ce titanique affrontement. À sa parution, ce livre devint immédiatement un succès de librairie mondial, y compris en URSS ! Il est vrai qu'il présentait pour la première fois la guerre germano-soviétique d'un point de vue « russe », mais sans la propagande du régime. Ce qui était alors une petite révolution, même s'il s'agit plus d'une histoire humaine et politique que strictement militaire. Bien sûr, avec le recul, on peut maintenant dire que ce livre possède aussi ses faiblesses, la plus importante étant d'être daté car, si Werth a bien complété la matière de ses reportages par des recherches personnelles, il est resté à maints égards prisonnier de son temps. Ses analyses sont bien souvent obsolètes au vu des progrès réalisés ces dernières décennies par l'historiographie, la plus regrettable étant le peu d'importance qu'il accorde à l'opération Bagration de l'été 1944, aujourd'hui considérée comme probablement la plus grande opération de tous les temps. Mais ne boudons pas notre plaisir. Il faut se précipiter

sur ce qui constitue certainement l'un des meilleurs exemples de « livre de journaliste », dans le bon sens du terme. ■ L.H.

**Désunion nationale
La légende noire
des soldats
du Midi**

Jean-Yves Le Naour
**Maquis noirs
et faux maquis,
1943-1947**
Fabrice Grenard
**Un million
de prisonniers
allemands
en France,
1944-1948**
Valentin Schneider
Vendémiaire, 2011, 18 €.



Saluons l'apparition d'une nouvelle maison d'édition dans le paysage historique français : Vendémiaire, dont la moitié de la première livraison est consacrée à des sujets relevant de l'histoire des guerres. *Désunion nationale* traite d'un épisode obscur de la Grande Guerre. En août 1914, près de Nancy, le 15^e corps d'armée, composé en majorité de soldats provençaux, sera accusé d'avoir lâchement fui devant l'ennemi. Une véritable campagne raciste se déploiera alors, de la Chambre des députés à la presse, en passant par les unités composées de conscrits issus de la moitié nord du pays, et empoisonnera les esprits

durant toute la durée du conflit. *Maquis noirs...* présente l'histoire longtemps occultée de ces maquis incontrôlés, souvent dirigés par des truands, qui profitèrent d'une situation trouble pour faire régner la terreur ou au moins imposer des lois qui n'avaient pas grand-chose à voir avec les objectifs et les idéaux de la Résistance... Enfin, avec *Un million de prisonniers allemands...*, Valentin Schneider se penche sur le sort de ces hommes qui contribuèrent à leur façon à la reconstruction de notre pays, mais surtout à son déminage ! Là encore, bien des clichés volent en éclats. ■ L.H.

**L'Apocalypse
de la modernité.
La Grande Guerre
et l'homme nouveau**

Emilio Gentile
*Collection historique,
Aubier, 2011 (paru en 2008
en italien), 26 €.*



Emilio Gentile, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Rome et déjà auteur d'un remarquable *Qu'est-ce que le fascisme ?*, apporte ici une vraie nouveauté : l'idée d'un déclin de la civilisation européenne, l'angoisse de l'apocalypse et la peur de l'autodestruction, toute cette crise de la conscience européenne

qu'on impute au choc de la Grande Guerre, étaient déjà là au cœur des années 1900, de cette Belle Époque décrite à tort comme pur optimisme et joie de vivre. ■ J.L.

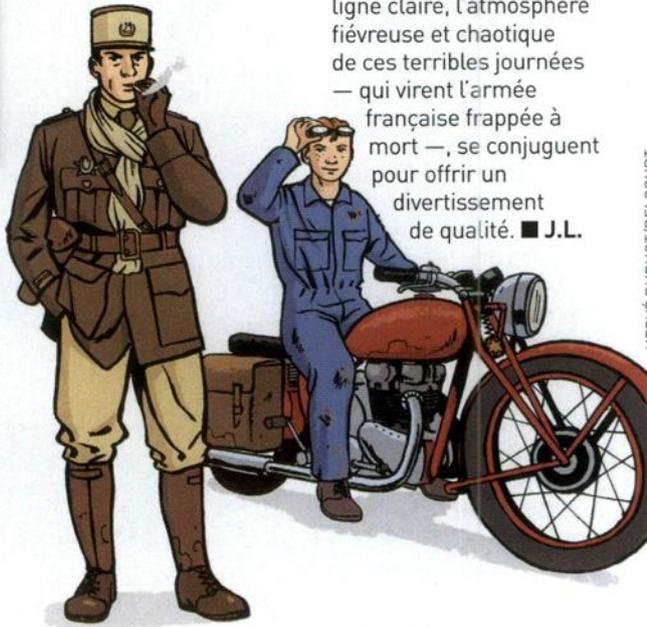
Nous avons aussi reçu :

- **Les Fortifications de Verdun (1873-1918)** (*Actania Presses, 2011, 21 €*), par Rémi Fontbonne. Une étude pointue du rôle de la forteresse de Verdun dans l'élaboration de la stratégie française d'avant 1914 et dans la bataille pour Verdun.
- **La Bataille de l'Atlantique (1939-1945)** par Guy Malbosc, (*Economica, 2011, 2^e édition, 33 €*). Cette nouvelle édition de la somme publiée en 1995 se voit ajouter 126 pages, essentiellement sous forme d'annexes, dont une intéressante synthèse sur la guerre des mines. Toujours aussi riche en faits et chiffres, l'ouvrage reste une bonne base pour l'étude de la guerre sous-marine, les opérations en surface étant traitées sommairement.
- **Mémoires de Napoléon. Tome II : la campagne d'Égypte.** Une édition présentée par Thierry Lentz (*Tallandier, 2011,*

24,50 €). Pour décrire les splendeurs de l'armée d'Orient, nul ne fait mieux que Napoléon. Ce deuxième tome des *Mémoires* (les vrais, dictés et relus par l'Empereur) est un document littéraire et historique remarquable, ne serait-ce que par son inexpugnable mauvaise foi !
• Le musée de l'Armée, aux Invalides, publie depuis quelques années les Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée (Cerma), dont le hors-série n° 4 est paru en décembre 2010 (18 €). Intitulé **Nouveaux regards sur l'artillerie primitive, xiv^e - xv^e siècles**, il présente les derniers résultats de la recherche française en histoire des techniques sur les bombardes, arquebuses, fauconneaux, veuglaires et autres pierriers dont l'usage se répandit durant la guerre de Cent Ans.

**Les Combattants.
Tome I - 10 Jours
en mai (BD)**

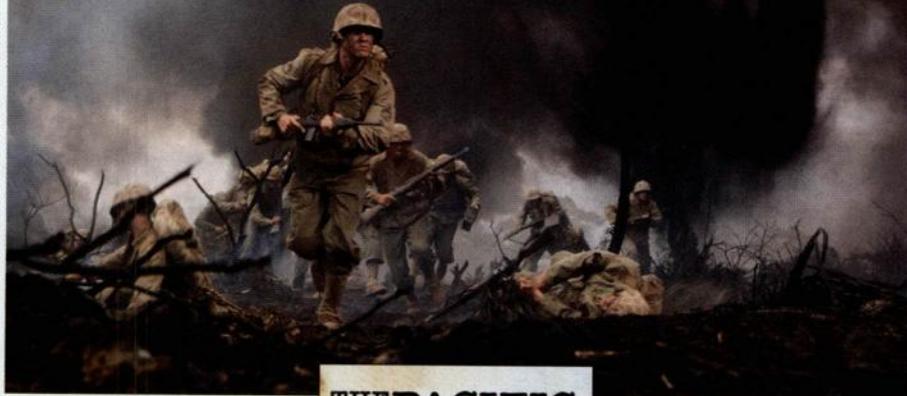
Scénario Laurent Rullier, dessin Hervé Duphot
Delcourt, 56 p., 13,95 €.
Un improbable duo de héros convoie un savant atomiste belge à travers les combats de mai 1940. Une documentation excellente, une belle ligne claire, l'atmosphère fiévreuse et chaotique de ces terribles journées — qui virent l'armée française frappée à mort —, se conjuguent pour offrir un divertissement de qualité. ■ J.L.



R A JOUER

DVD/FILMS

«THE PACIFIC»/PRODUCTION SPIELBERG - HANKS



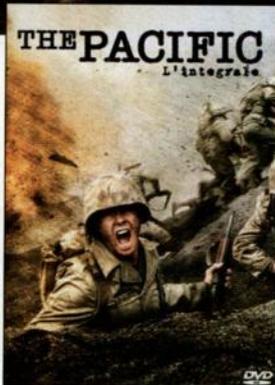
The Pacific

10 épisodes, produits par **Steven Spielberg** et **Tom Hanks**
DVD VF/VOST, 2010, 50 €. Avec *James Badge Dale, Jon Seda, Joseph Mazello.*



Excellent !

À travers le destin de trois marines, toute la guerre du Pacifique résumée en 10 épisodes : l'enfer vert de Guadalcanal, l'enfer sec de Peleliu, l'enfer noir d'Iwo Jima, l'enfer rouge d'Okinawa... Avec repos du guerrier en Australie et aux États-Unis. Les réalisateurs, sous contrôle du tandem Spielberg-Hanks, reprennent ici les recettes qui ont fait le succès de la série *Band of Brothers* : des portraits de soldats, en profondeur et en contraste, avec l'accent mis sur la camaraderie des armes et la brutalité des combats. Mais *The Pacific*, sans doute parce qu'il se concentre non plus sur une unité entière mais sur trois marines, va encore plus loin dans la subtilité. La série, bien servie par un casting excellent, y gagne largement en puissance émotionnelle, avec le renfort bienvenu de quelques personnages féminins. Et l'Histoire là-dedans ? Rien à redire. Les boulons sont bien



vissés et le modèle de la mitrailleuse change au bon moment. Uniformes et discipline dégagent bien quelques relents de sauce nuoc-mâm un brin anachroniques mais, après tout, on n'y était pas, à la différence des deux vétérans qui ont inspiré la série : Robert Leckie (*Helmet for My Pillow*) et Eugene Sledge (*With the Old Breed: At Peleliu and Okinawa*). Si l'écran sainte parfois le patriotisme *gung ho*, c'est à dose supportable et les réalisateurs (où figure George Pelecanos, un des auteurs de l'extraordinaire série *Sur Écoute*) ont évité le piège du manichéisme. Le racisme exacerbé, très spécifique au théâtre du Pacifique, est en particulier bien figuré. Si vous ne l'avez pas vu lors de sa diffusion à la télé, foncez, d'autant que les DVD sont plus chargés en bonus (témoignages, films d'époque...) qu'une barge de débarquement. ■ P.G.



Mouais...

Difficile d'éviter de comparer cette série avec la précédente, *Band of Brothers*. Ici, la qualité de la reconstitution historique franchit un pas supplémentaire, en particulier pour les scènes de combat. Et la « pornographie » de la guerre est encore plus crûment montrée, au point que certaines scènes mettent franchement mal à l'aise. Mais j'ai la faiblesse de penser que c'est une bonne chose, car la guerre doit être montrée ainsi. En outre, cette série bénéficie des apports de la nouvelle historiographie américaine en ce sens qu'elle nous montre aussi — et sans faux-fuyants —, l'extrême cruauté dont firent preuve les combattants à l'égard de leurs adversaires, y compris les soldats américains ; cette guerre fut aussi raciale... Mais on s'attache beaucoup moins aux personnages que dans *Band of Brothers*, où les soldats avaient des dimensions psychologiques plus complexes, donc plus intéressantes. Enfin, la propagande en faveur du corps des marines est ici d'une lourdeur souvent pénible, là où *Band of*

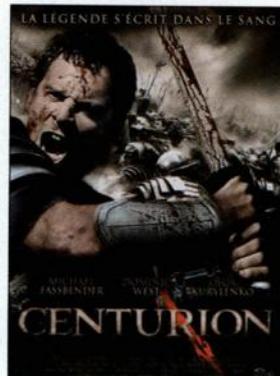
Brothers savait rester discret et léger, donc plus crédible ! ■ L.H.

Centurion

Neil Marshall
DVD VF/VOST, 2011, 20 €. Avec *Dominic West, Ulrich Thomsen, Olga Kurylenko.*



Traîtreusement menée dans une embuscade, une légion romaine est anéantie par de féroces barbares. Les survivants tentent de libérer leur général fait prisonnier... tout en sauvant leur peau. Le film s'inspire de la disparition de la XI^e légion Hispana, autour de l'an 110, alors qu'elle stationnait dans le nord de l'Angleterre, face aux Pictes, ces Celtes ancêtres des Écossais. En fait, les registres n'étant pas complets, il se peut que la légion ait été transférée, des indices démontrant la présence de sous-unités aux Pays-Bas après 120... Mais peu importe, car le film vise moins à raconter une histoire qu'à revisiter le rayon de la boucherie guerrière, chaque scène de combat étant prétexte



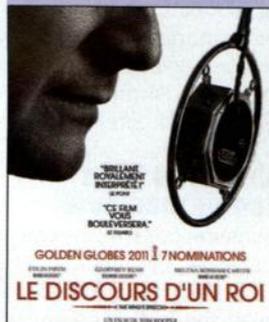
à présenter les effets des armes blanches sur la viande humaine (attention, ça tache). L'écœurant porno mili s'achève sur cet avertissement à faire trembler le kevlar : légionnaires modernes qui hantent des landes étrangères, ne faites confiances ni aux locaux, ni à vos chefs ! Bon.

On regrette, d'autant que ce « Full Metal Peplum » disposait de moyens et d'excellents acteurs. Mais qu'est-ce que Dominic West (le McNulty de *Sur Écoute*) et Ulrich Thomsen (héros du chef d'œuvre danois *Festen*) sont allés faire dans cette romaine galère ? ■ P.G.

The King's Speech

Tom Hooper

Avec *Colin Firth. Oscar 2011 du meilleur film.* Agréable et intelligent petit film sur un épisode peu connu (en France) de l'histoire britannique des années 1930 et du début de la Seconde Guerre mondiale. Mais, si l'histoire racontée ici nous fournit d'intéressants éléments pour comprendre le rétablissement populaire de la



monarchie britannique dans le cours de la guerre, l'affaire du roi Édouard VIII (qui régna quelques mois en 1936 avant d'abdiquer) et de sa scandaleuse épouse est traitée de façon superficielle, sans évoquer clairement leurs idées pronazies. De même que le rôle de Churchill avant guerre est exagéré puisqu'il était alors au creux de sa carrière politique. Mais ne boudons pas notre plaisir et savourons sans hésiter un film interprété de façon magistrale. ■ L.H.

POS

JEUX VIDÉO



Protéger le Prince, un vrai travail d'orfèvre

Quelle splendeur ! Le musée de l'Armée réalise un nouveau fait d'armes : faire venir des plus grands musées de la planète les plus belles armures d'apparat de la Renaissance, celles de François I^{er}, Henri II, Maximilien II d'Autriche, Erik XIV de Suède et bien d'autres princes du XVI^e siècle. Les meilleurs artisans français et flamands de leur temps ont martelé, repoussé, ciselé, damasquiné, doré le métal pour y figurer scènes mythologiques, décors floraux, bestiaire fantastique... À noter, deux conférences en complément de l'exposition : « Le prince de la Renaissance entre la cour et la guerre » (6 avril) et « Les orfèvres et l'armure en France au XVI^e siècle » (8 avril). ■ P.G.
« Sous l'égide de Mars : armures des princes d'Europe », musée de l'Armée - hôtel des Invalides, Paris, jusqu'au 26 juin 2011. Site : www.invalides.org

L'épée au fil du temps médiéval

Elles s'appellent Joyeuse, Durandal, Excalibur... Et ce n'est pas par hasard qu'on leur a donné un nom : d'entre toutes, l'épée est l'arme sacrée et magique de la chevalerie, emblème de la noblesse. C'est aussi un objet magnifique, décliné en une surprenante variété de formes, comme en témoignent les 120 pièces, datées du V^e au XV^e siècle, réunies au musée de Cluny. En vedette : de rarissimes épées de chasse et la fameuse épée de Charlemagne utilisée pour le sacre des rois de France. ■ P.G.
« L'Épée, usages, mythes et symboles », musée de Cluny, Paris, 28 avril - 26 septembre 2011. Site : www.musee-moyenage.fr

Eichmann face à ses juges

Cinquante ans après le procès Eichmann, le mémorial de la Shoah présente une collection exceptionnelle de pièces : documents utilisés par l'accusation, extraits d'interrogatoire préliminaire, des journaux tenus par l'accusé en prison, des courriers échangés entre Hannah Arendt et David Ben Gourion... L'expo offre même de consulter l'intégralité des 250 heures de films tournées à l'époque. ■ P.G.
« Le procès Eichmann » au mémorial de la Shoah, Paris, 8 avril - 30 sept. 2011. Site : www.memorialdelashoah.org



Total War : Shogun 2 Banzai ! 万歳

Support : PC • Éditeur : Sega • À partir de 50 €.

Total War : Shogun 2 impressionne. Par ses graphismes d'une part, soignés et détaillés, mais aussi parce qu'il signe le grand retour du Japon féodal dans un jeu hautement stratégique. Une époque qui a

toujours eu la cote auprès des joueurs. L'action se déroule au milieu du XVI^e siècle, à la fin de l'ère Muromashi, une période considérée par les historiens comme les temps modernes de l'archipel. Le pays, autrefois régi par un gouvernement uni, est

désormais en proie à des luttes intestines entre clans. Et c'est un chef de l'un de ces clans que l'on incarne durant toute la partie. Votre rôle ? Devenir un shogun pour réunifier à nouveau le Japon. Vos moyens ? Militaires, mais aussi économiques et diplomatiques. Bref, colossaux ! Le jeu est d'autant plus réaliste qu'il a été développé avec les conseils d'un spécialiste, le Britannique Stephen Turnbull, auteur de nombreux livres touchant



R A JOUER



Warhammer 40 000 : Dawn of War II Retribution

Support : PC
Éditeur : THQ

À partir de 35 €.

Dawn of War II Retribution est la deuxième extension de *Warhammer 40 000*, jeu de stratégie en temps réel développé par Relic Entertainment. Cet *add-on*, qui ne nécessite pas le jeu original pour fonctionner, propose de prendre le commandement, à travers une toute

nouvelle campagne, de trois races différentes, Orks, Eldars et Tyranides. À chacune, sa propre aventure et ses propres héros que l'on équipe avec l'armement et les protections de son choix. Les missions, quel que soit son héros, consistent toutes à progresser dans différents niveaux (des environnements futuristes très détaillés et supercolorés), à capturer des bases et à s'emparer des richesses de l'adversaire.



Attention, les bâtiments sont vaillamment défendus : préparez-vous

à sortir la grosse artillerie ! Un menu à la fois copieux et savoureux. ■ N.G.

Les Sims Medieval

Support : PC, Macintosh
Éditeur : Electronic Arts

45 € environ.

Période passionnante, remplie d'intrigues et de légendes, le Moyen Âge est la toile de fond idéale pour ce nouvel épisode des *Sims*, célèbre simulation de vie d'Electronic Arts. À nouvelle époque, nouvelles caractéristiques et graphismes inédits.

Pour la première fois aussi dans la série, le joueur a la possibilité de



construire un véritable royaume et de créer des héros en conséquence, rois et reines, chevaliers et magiciens ou encore forgerons et bardes. Et ceci afin de mener différentes quêtes, comme par exemple la fabrication d'une épée légendaire, l'organisation d'un mariage royal, la protection du royaume contre un sorcier maléfique ou la recherche de la fontaine de Jouvence. La destinée de vos sujets est entre vos mains... ■ N.G.

au domaine militaire au Moyen Âge. Tout aussi bien renseignés, les décors sont très proches de la réalité historique puisque les graphistes ont pris soin de se renseigner sur les espèces végétales qui existaient à cette époque au Japon ! Du coup, les différents environnements rencontrés en mettent plein la vue, tout autant que les batailles, réalistes à souhait.

Mais là où *Total War: Shogun 2* se montre le plus efficace, c'est dans ses parties en multijoueur. Affronter des adversaires bien réels sur le Net est toujours plus motivant qu'une intelligence artificielle, quelle qu'elle soit... ■ N.G.



Homefront

Support : PC, PS3, Xbox 360

Éditeur : THQ

50 à 60 € env. On quitte un instant l'univers des jeux de stratégie en temps réel pour se tourner vers un genre différent mais tout aussi immersif : le FPS,

un jeu de tir dont l'action est vue par les yeux du joueur que l'on incarne. Dans *Homefront*, on devient un civil américain qui se bat pour libérer son pays envahi par la grande Corée. Une mise en scène hyperréaliste à donner la chair de poule.



Crysis 2

Support : PC, PS3, Xbox 360

Éditeur : Electronic Arts

45 à 60 € env. Autre FPS, autre époque, mais toujours la même rengaine : libérer les États-Unis des envahisseurs ! Cette fois, c'est New York qui subit les assauts répétés d'extraterrestres pas franchement amicaux... Une expérience visuelle exceptionnelle et impressionnante de réalisme. À conseiller toutefois aux possesseurs de PC puissants : *Crysis 2* est une véritable usine à gaz ! ■ N.G.

Chute de tension

Supreme Ruler Cold War devrait arriver sur vos écrans vers le début de l'été. Ce jeu a pour cadre le monde des années 1950, en pleine guerre froide donc, et s'appuie sur des faits réels.

Fantasy militaire

Célèbre série de jeu de stratégie au tour par tour, *Heroes of Might & Magic VI* est en plein développement chez Ubisoft. Changement de développeur, mais principe de jeu inchangé. Du pur Heroic Fantasy au tour par tour. Sortie prévue à l'automne 2011.

Action !

Jeu d'action et de stratégie exclusivement en ligne sur PC attendu après l'été, *Tank Ace* place le joueur aux commandes de différents chars d'assaut. Plusieurs modèles sont proposés et personnalisables ! Le but du jeu ? Fracasser les lignes ennemies ! ■ N.G.

QUIZ

Connaissez-vous

la guerre de 1870 ?



De gauche à droite, un grenadier et un voltigeur de la garde impériale française. Au fond, un maréchal des logis de l'artillerie de la garde à cheval.

2 pts

1-Quelle est la cause directe de la guerre ?

- a) Une gifle donnée par Bismarck à l'ambassadeur français, Benedetti.
- b) La candidature d'un prince de Hohenzollern au trône d'Espagne.
- c) Les prétentions affichées de la Prusse vis-à-vis de l'Alsace.

1 pt

2-Qui, du côté français, a déclaré : « La guerre peut durer un an, il ne manquera jamais un bouton de guêtre. » ?

- a) Le comte de Palikao, ministre de la Guerre.
- b) Son prédécesseur, le maréchal Leboeuf.
- c) Le maréchal Mac-Mahon.

1 pt

3-Comment s'appelle le fusil français ?

- a) Le Gras - b) Le Lebel - c) Le Chassepot.

1 pt

4-Qui est le chef d'état-major prussien ?

- a) Moltke - b) Schlieffen - c) Roon.

2 pts

5-Par quelle double défaite s'ouvre la bataille des frontières, le 6 août 1870 ?

- a) Sedan et Montmédy.
- b) Frœschwiller et Spicheren.
- c) Gravelotte et Nancy.

1 pt

6-Qui se laisse enfermer dans Metz le 18 août 1870 ?

- a) Bazaine - b) Niel - c) Mac-Mahon.

1 pt

7-Quel colonel du génie résiste à tous les assauts à Belfort ?

- a) Teyssier - b) Lapouge - c) Denfert-Rochereau.

1 pt

8-Qui prend la présidence du gouvernement de la Défense nationale le 5 septembre ?

- a) Gambetta.
- b) Thiers.
- c) Le général Trochu.

1 pt

9-Quel homme politique étranger vient aider la France avec plusieurs milliers de volontaires ?

- a) Le comte de Statford.
- b) Giuseppe Garibaldi.
- c) Tadeusz Kosciuszko.

2 pts

10-Qui bat les Bavarois à Coulmiers le 9 novembre 1870 ?

- a) Aurelle de Paladines.
- b) Faidherbe.
- c) Thomas.

1 pt

11-Qui commande l'armée de l'est ?

- a) Chanzy - b) Bourbaki - c) Faidherbe.

1 pt

12-Où a lieu la dernière tentative de sortie de la garnison de Paris assiégé ?

- a) Montrouge - b) Nogent - c) Buzenval.

2 pts

13-Lequel des généraux de 1870-1871 a mérité, seul, un éloge de de Gaulle pour « avoir adapté aux circonstances nouvelles ses talents et son savoir » ?

- a) Chanzy - b) Bourbaki - c) Niel.

1 pt

14-Combien de prisonniers les Allemands ont-ils pris ?

- a) 40 000 - b) 400 000 - c) 1 million.

2 pts

15-Combien de victimes militaires des deux camps — tués, disparus, morts de maladie — recense-t-on en 1870-1871 ?

- a) 190 000 - b) 330 000 - c) 870 000.

Total : /20 points

Réponses : 1b ; 2c ; 3a ; 4a ; 5b ; 6a ; 7c ; 8c ; 9b ; 10a ; 11b ; 12c ; 13a ; 14b ; 15a.

Si vous n'avez pas obtenu la moyenne, nous vous conseillons *La Guerre de 1870*, de François Roth, coll. Pluriel, Fayard, 2005.

ÉVÉNEMENT

**Télé
Star**

Présente

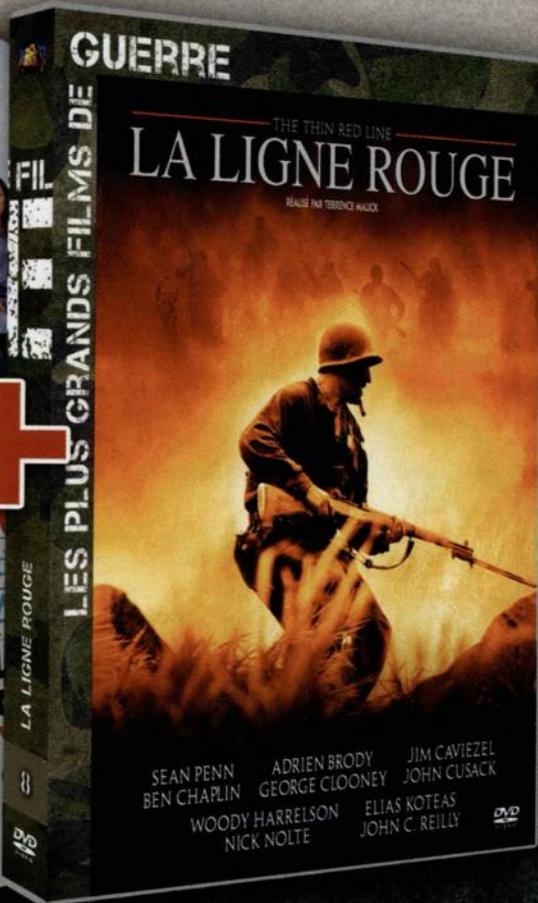
LA LIGNE ROUGE

**Télé
Star**

JOHNNY
Ras le bol
des rumeurs!
Pourquoi
il s'explique
enfin

**Régime
Dukan**
Votre programme
personnalisé
2^e étape

**CHASSEURS
D'ALIENS**
Un livre révèle
ce qui s'est
vraiment passé



5,90 €
EN PLUS DE TÉLÉ STAR

EN VENTE ACTUELLEMENT

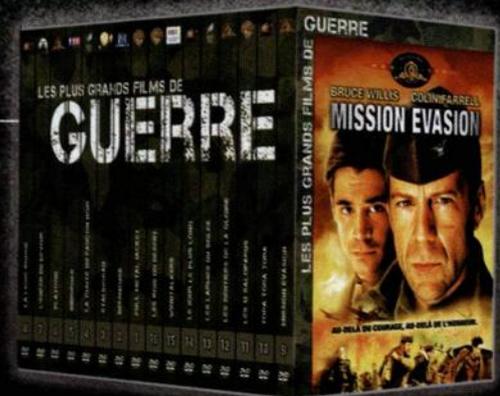
**Sean Penn - George Clooney
Woody Harrelson - Nick Nolte**

Des acteurs d'exception
offrent tout leur talent à cette épopée
décrivant avec réalisme et violence la seconde
guerre mondiale dans le pacifique.

HONNEUR ET BRAVOURE DANS DES FILMS DE LÉGENDE

Retrouvez tous les lundis exclusivement
avec le magazine Télé Star le meilleur
des films de guerre :

- Les 12 salopards
- Windtalkers
- Les sentiers de la gloire
- Les rois du désert...
- Le jour le plus long



DÉCOUVREZ UNE COLLECTION DÉJÀ CULTE, UNIQUEMENT AVEC TÉLÉ STAR !

Ah, si Suffren avait commandé à Trafalgar!

Par Charles Turquin

« Pourquoi cet homme n'a-t-il pas vécu jusqu'à moi ? J'en eus fait notre Nelson ! » Vains regrets de Napoléon sur son rocher de Sainte-Hélène. Mais qu'en pense le Grand Bailli lui-même ? Allons l'interroger au royaume des ombres...

Dites-nous, Monsieur de Suffren, auriez-vous fait mieux que le misérable Villeneuve ?

Sacrebiou, jeune homme, je vous interdis d'insulter ce vaillant homme, d'ailleurs provençal comme moi ! En vérité, il fit de son mieux mais dut, comme Grouchy, exécuter des plans débiles et des ordres confus. Et, comme ce même Grouchy, on en fit le bouc émissaire d'un affreux désastre !

Tout de même : à Trafalgar, il commande 33 vaisseaux de ligne, opposés aux 27 de Nelson !

Trente-trois, oui, dont quinze espagnols. Mais de qualité très inégale ! Les nôtres sont plutôt bons et certains vaisseaux d'Espagne sont splendides... mais d'autres sont pourris comme des nêfles. Nos matelots ne sont pas mauvais mais les équipages espagnols sont lamentables : de rares marins galiciens « renforcés » de paysans ahuris, de soldats lourdauds, de vagabonds raflés, voire de forçats ! Que voulez-vous faire avec ça ? Les canonnières anglaises envoient trois bordées dans le temps que mettent les Français à en tirer deux et les Espagnols une seule... quand tout va bien !

Que valent leurs chefs ?

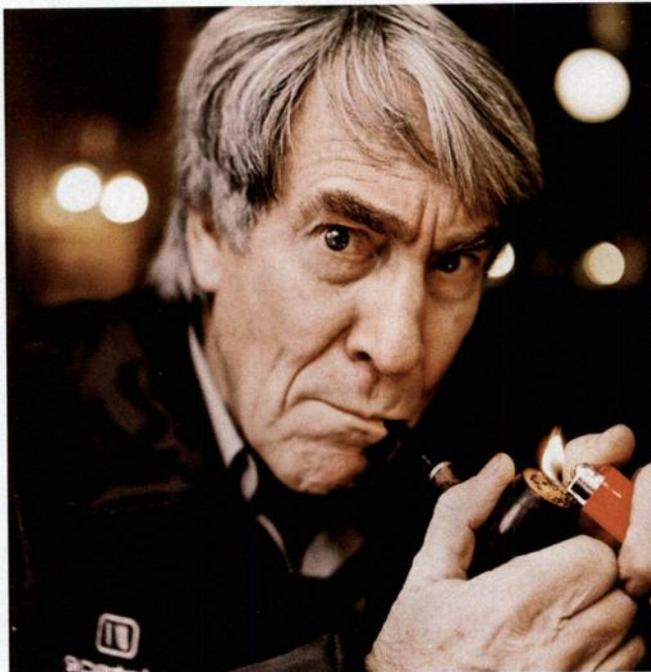
Quelques héros castillans tels que Gravina, Churruca, Galiano, Cayetano Valdes... Et chez nous Magon, Cosmao, Lucas du Redoutable, Infernet de l'Intrépide. Mais aussi ce couillong de Dumanoir, qui s'esbignera avec sept vaisseaux de l'avant-garde, sans avoir combattu ! J'ai connu ça, moi aussi, lors de ma campagne des Indes : des commandants sans honneur et sans discipline, des coucourdes et des jean-foutre qui me faisaient défaut aux moments décisifs !

En face, Nelson dispose d'une « bande de frères », aguerris, endurcis, soudés par des années de haute mer et de combats. Avec eux, il ose une tactique innovante...

Il fonce dans le tas au lieu de combattre en files parallèles ! C'est moi qui ai initié ça, à la Praya, Négapatam et autres lieux. Mais les Anglais ont compris : Rodney, puis Nelson, ont adopté et perfectionné mon système.

Bien qu'ayant prévu cette manœuvre de Nelson, Villeneuve s'en tient à la traditionnelle « ligne de file » et attend passivement le choc anglais. Pourquoi n'essaie-t-il pas quelque chose de plus offensif ?

Et comment le ferait-il, avec des équipages incapables de manœuvrer ? De plus, sortant de Cadix, il est nécessairement sous-venté. Tenir une ligne de bataille correcte est déjà un exploit. Il ne peut que serrer les intervalles — et les fesses... — et prier ! Je vous le répète : Villeneuve n'avait aucune chance.



« Villeneuve dut, comme Grouchy, exécuter des plans débiles et des ordres confus. »

Donc, vous n'auriez pas fait mieux.

Je n'ai pas dit ça. Au moment de Trafalgar, Villeneuve commande l'escadre depuis quatorze mois et la fait naviguer depuis huit mois. Je vous jure bien qu'en pareil laps de temps, j'aurais autrement forgé mon monde ! J'aurais laissé au port quelques épaves espagnoles, puis entraîné à mort tous les autres. J'aurais eu de vrais gabiers et canonnières. J'aurais mis le feu au cul des Dumanoir et autres foutriquets, je leur aurais appris à obéir, moi !

Vous connaissant, je vous crois sans peine.

Et puis, surtout, surtout, j'aurais ignoré les ordres ridicules du foutu nain impérial, qui n'a jamais rien compris aux choses de la mer ! Aller aux Antilles (et retour) dans l'espoir de leurrer Nelson ? En revenir avec des navires à bout de bord et des équipages épuisés, pour effectuer l'impossible concentration avec les escadres françaises de Rochefort et de Brest, ou la flotte batave du Texel ? Aller ensuite « dominer » la Manche pour permettre l'invasion de l'Angleterre ? En passant sur le corps de toute la Royal Navy ? Ce n'était pas une stratégie, c'était du délire !

Auriez-vous désobéi ?

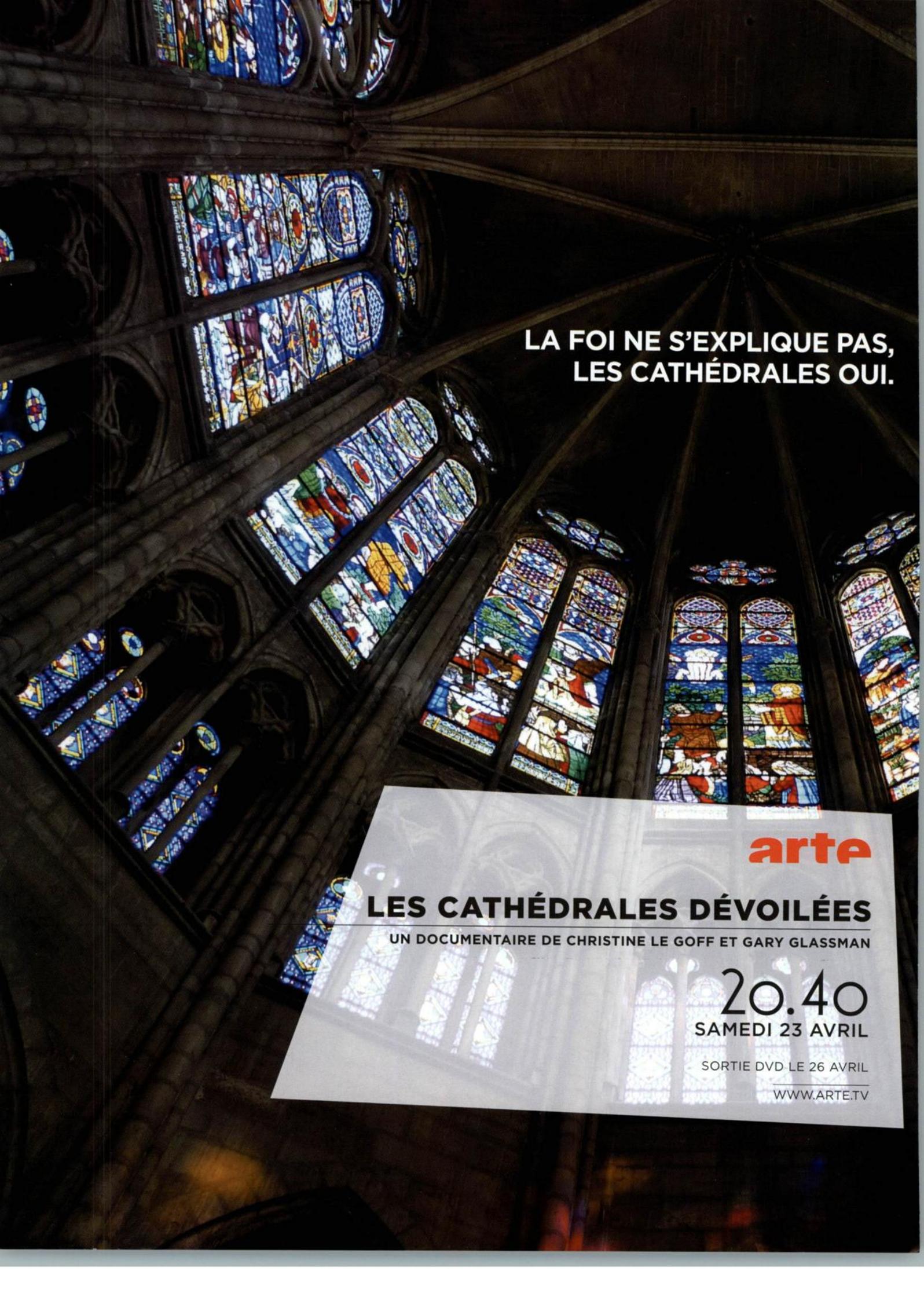
Un chef doit savoir désobéir, tron di Diou ! Comme le fit Nelson à Copenhague. Moi, j'aurais croisé entre Irlande et Bretagne, j'aurais pratiqué une sorte de guérilla navale, j'aurais bouffé les convois anglais, je les aurais rendus fous ! Je ne sais si cela aurait suffi, mais tout eût mieux valu que de se réfugier à Cadix pour ensuite se résigner à une sortie suicide !

Ainsi, n'auriez-vous pas livré cette bataille de Trafalgar ?

Non, car c'était une connerie magistrale. Contraint et forcé, je leur aurais donné du fil à retordre, mais Trafalgar n'était pas gagnable.

Tout de même, Nelson y a trouvé la mort ?

Je l'eusse préféré vivant... et vaincu ! ■



LA FOI NE S'EXPLIQUE PAS,
LES CATHÉDRALES OUI.

arte

LES CATHÉDRALES DÉVOILÉES

UN DOCUMENTAIRE DE CHRISTINE LE GOFF ET GARY GLASSMAN

20.40
SAMEDI 23 AVRIL

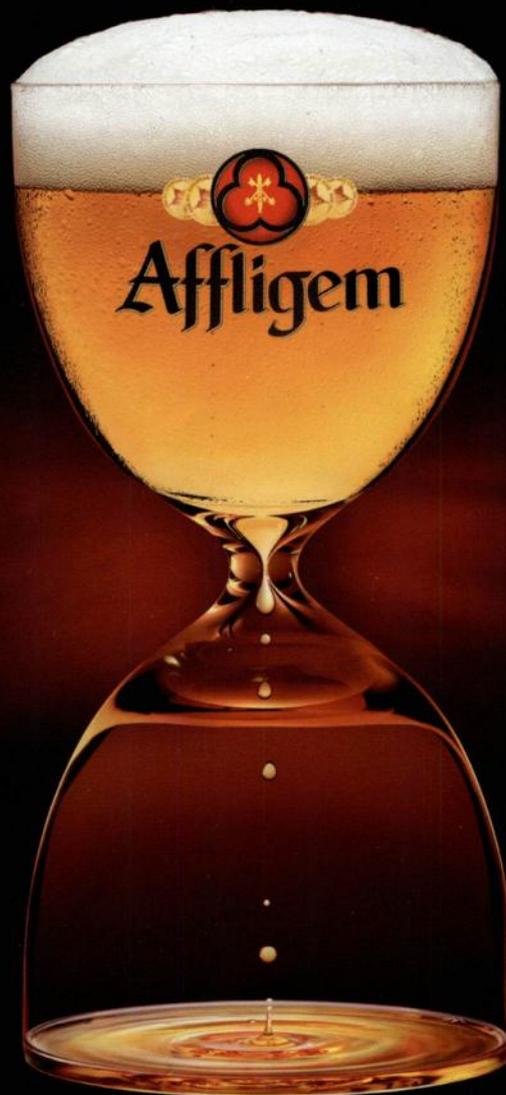
SORTIE DVD LE 26 AVRIL

WWW.ARTE.TV



Affligem

La savoureuse minute belge.



Il faut une minute pour qu'une gorgée de bière Affligem
révèle toutes ses saveurs.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.